

ANIMAIN

Rachel Payen

Auteur : Rachel Payen
Illustration : Loïs Maës
& Rachel Payen





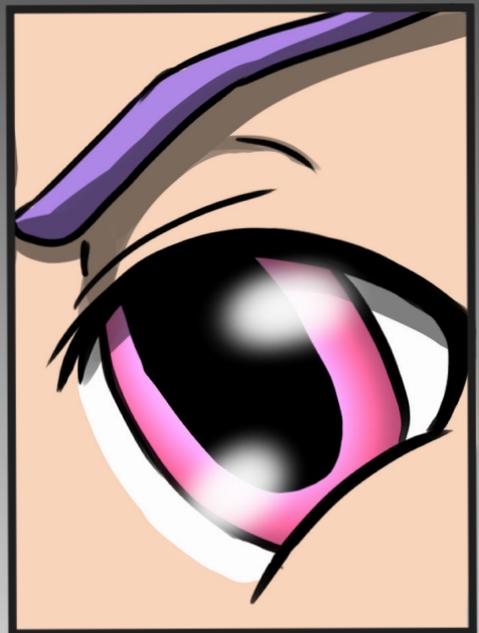
À gaia...



... éternellement.

Animain

PREMIÈRE PARTIE



Prologue

« Alpin Raphaël, 25 ans, étudiante en éthologie, vous êtes suspectée d'avoir collaboré à la préparation d'un attentat contre l'humanité, accusée de trouble à l'ordre public et de nombreux homicides involontaires, qu'avez-vous à dire pour votre défense ? condamna l'agent Fowkes en claquant le rapport d'accusation sur la table, avant de braquer la lumière sur la suspecte.

— Je n'ai rien fait, murmura Raphaël la tête baissée, je vous l'ai déjà dit et répété cent fois, je voulais juste aider ma voisine, Mlle Pandore Chatterton, à prendre soin de ses animaux, rien de plus.

— C'est parce que vos parents dirigent la multinationale de santé Alpin que vous vous êtes senti pousser des ailes ?, tonitrua le policier en gesticulant, et que vous vous êtes permis d'effectuer des expériences illicites avec elle sur ses animaux ? Mademoiselle, j'espère que vous vous rendez compte que toutes les preuves vous accablent ! Qu'à plusieurs reprises vous avez été aperçue chez cette dite Chatterton, une éthologue radiée de l'ordre scientifique pour ses idées extrêmes ! Sans compter le nombre de fois où vous avez été vue lors de diverses manifestations qui ont « bizarrement » dégénéré !

— Je savais que Pan..., enfin... je veux dire Mademoiselle Chatterton avait autrefois été une grande scientifique. Elle m'avait expliqué que c'était pour ça qu'elle possédait autant de richesses d'ailleurs. Mais elle a voulu se reconvertir dans le domaine vétérinaire afin d'être plus proche des sujets qu'elle étudiait et de ce fait ...

— Ah ! coupa l'agent en criant, elle l'a dit ! « sujets d'étude ! », vous avez entendu comme moi, Eléonor ?

Eléonor, dite Mlle Leloup, qui observait son collègue vociférer depuis tout à l'heure en sirotant son café le dos appuyé contre le mur au fond de la salle d'interrogatoire, ne pouvait s'empêcher de voir en lui une espèce de vieux sanglier hirsute et aveugle qui fonçait vers tout ce qu'il entendait ou sentait. Pour elle, Raphaël n'avait rien à voir avec cette histoire : ça se voyait. La petite était à peine plus large que la chaise, les menottes étaient tellement grosses pour ses poignets qu'elle aurait pu s'en dégager à tout moment et pour le peu qu'elle se levait, c'est limite si elle tenait sur ses jambes. Même pas sûr qu'elle ait pensé à voler un chewing-gum à la boulangerie plus jeune. Non, ce n'était pas elle, c'était une certitude.

— Alors !

— Moi aussi je suis éthologue, par conséquent j'ai aussi des « sujets d'étude », rétorqua Eléonor d'un air ennuyé en imitant les guillemets avec ses doigts, et aux dernières nouvelles, ça ne fait pas de moi une terroriste, si ?

— ... Bon, poursuivez.

Raphaël tergiversa un moment, elle leva la tête et fixa la jeune femme au fond de la pièce qui, dans le clignement doux de ses yeux, semblait dire : « Vas-y quand tu le sens. » Elle continua :

— ... de ce fait, elle pouvait être davantage aux petits soins avec ses animaux. D'ailleurs, elle a toujours été de bon conseil quand Gaïa était malade.

— C'est qui ça, Gaïa ?

— C'est mon chien.

— Et elle est où? Le ton de l'agent se durcit.

— Je ne sais pas..., bredouilla Raphaël, la tête baissée, les yeux pleins de larmes.

— Mais c'est pas vrai ! s'emporta Fowkes en claquant du poing sur la table.

Raphaël, qui avait repris un peu confiance, se recroquevilla du mieux qu'elle le pût sur sa chaise en répétant sans cesse à voix basse : « Je n'ai rien fait de mal, je voulais juste prendre soin des animaux. » Le policier enragé tourna sur lui-même, les poings sur les hanches, fit les cent pas dans la salle, s'arrêta sur Raphaël, le visage sévère et le regard noir. Eléonor prit sa tasse, se décolla du mur et se dirigea vers Fowkes :

— Va me faire un café, ordonna-t-elle sèchement en lui tendant le récipient.

— Là ? Maintenant ? Tout de suite ? T'as pas trouvé mieux comme moment ?

Eléonor maintenait son bras tendu, pendant qu'il essayait de broder une raison pour ne pas y aller, elle le fixait droit dans les yeux avec un sourcil levé et la volonté de le faire plier.

— Bon, OK, soupira son collègue qui saisit l'objet avant de sortir de la salle.

Eléonor s'approcha de la table, prit une chaise et s'assit, elle attendit cinq bonnes minutes le temps que Raphaël se calme. Puis elle plaisanta :

— Un peu brusque, hein ? Je prends le relais, ça va un peu mieux ?

— Oui, répondit doucement Raphaël en essuyant ses larmes, un peu. Elle s'arrêta de trembler, reprit son souffle : un ... deux ..., puis poursuivit : j'aurais préféré vous rencontrer durant une dédicace dans un salon... j'ai rien fait de mal vous savez. J'aime beaucoup les animaux, au point que je ne mange plus de viande ni d'aliments qu'ils produisent depuis des années. Et c'est vrai, je participe souvent à des manifestations pour défendre leurs droits. Votre collègue disait que ça dégénérerait dès que j'y mettais les pieds, mais je ne pense pas que les gens m'aient attendue pour faire n'importe quoi. Vous devez comprendre que je n'ai rien fait de mal, que je n'ai rien à voir avec tout ça et que ma place est chez moi...

— Écoute, tu ne peux pas rentrer chez toi maintenant, pour cela il faut que tu répondes à nos questions, et plus vite fait, plus vite partie, non ? suggéra Eléonor en souriant.

— Ça fait des jours que je suis ici et que je répète la même chose, je ne vois pas pourquoi vous me croiriez plus que vos collègues, surtout le dernier, sanglota la jeune fille.

— Parce que je suis éthologue, pas policière, et puis entre scientifiques, on peut bien se parler et se comprendre ?

La jeune fille hésita, reprit encore son souffle : un ... deux... Elle pencha sa tête en arrière et ses larmes remontèrent dans ses yeux, elle se tortilla sur sa chaise pour trouver la bonne position, se tordit nerveusement les doigts puis fut disposée à parler après ce rituel étrange :

—... C'était il y a six mois à peu près, commença Raphaël en levant les yeux pour regarder son interlocutrice, mes parents étaient partis à l'étranger pour diriger leur entreprise. Je leur avais demandé si je pouvais me retrouver un petit travail pour me faire de l'argent de poche et participer à la maison. Ils avaient pris les devants et en avaient touché un mot à la voisine, la fameuse Mlle Chatterton que vous cherchez. Ils ne s'étaient jamais trop parlé avant mais elle a accepté, c'est peut-être parce que je lui disais toujours « bonjour », allez savoir. J'y allais après les cours et le samedi toute la journée. Ce jour-là, on avait secouru un jeune bouc sur la voie publique, un gros 4x4 lui avait délibérément foncé dessus et il était salement amoché.

1

« Non mais vraiment ! Tout est à jeter chez les humains ! s'écria Pandore, regarde-moi un peu dans quel état est ce pauvre bouc ! Allez, aide-moi à le porter dans la camionnette, tu veux. Prends-le par les pattes arrière.

— Oui, c'est affreux ! soufflai-je une fois l'effort accompli, avec la vitesse du 4×4 et le pare-buffle qu'il s'est pris, est-ce qu'il a encore des chances de s'en sortir ?

— Des chances très maigres oui, mais ça vaut le coup d'essayer. Allez Raphaël ! fit Pandore en grimant dans la voiture, pas de temps à perdre !

La ceinture à peine bouclée, Pandore fonçait déjà, le gyrophare allumé.

— Qu'est-ce qu'on peut avoir comme urgences depuis deux semaines ! m'exclamai-je accrochée à la poignée de maintien.

— Et encore, tu ne passes qu'après les cours.

— Maiiiiiiiiis ! criai-je ballottée dans tous les sens sur mon siège, comment vous pouvez assumer ça toute seule ?

— Question d'organisation. On y est presque, prépare-toi ! »

On commençait à voir sa maison à travers les arbres. À y penser, j'ai toujours été impressionnée par les moyens dont elle disposait pour soigner tous ces animaux errants et blessés, que ce soit son labo qui réunissait tout le matériel d'hôpital ou sa camionnette : une véritable ambulance. Beaucoup s'indigneraient de voir cette technologie dernier cri à la disposition de simples animaux. Moi ça ne me dérange pas plus que ça, c'est même normal.

« Arrête de rêvasser Raphaël ! Fais vite !, s'écria Pandore en sautant de la voiture pour aller ouvrir le coffre, prends le là, voilà doucement, pose le là tu veux. »

Le bouc n'opposait aucune résistance, pourtant ce sont des animaux assez teigneux en général. J'avais beaucoup de peine pour ce p'tit bouc. Même si avec Pandore nous avons l'habitude de ce type d'accident et des conséquences que ça impliquait, nous avons fait une radio par précaution. Résultat des courses : colonne vertébrale déviée, hernie diaphragmatique sans oublier les côtes brisées qui frôlaient les points vitaux. Pas de temps à perdre. Nous l'avions emmené au bloc sous oxygène en espérant qu'il tiendrait encore le coup. Avec Pandore nous l'avions installé et une fois disposé sur la table, je lui préparai son matériel pendant qu'elle enfilait sa blouse chirurgicale, ses gants et sa charlotte. Je n'étais là que pour l'assister et observer ce qu'elle faisait. Pas que ça m'aurait embêtée d'opérer un animal, juste que je ne voulais pas qu'il soit victime de mes bêtises, et puis je n'ai pas les qualifications pour.

Dans des cas moins graves Pandore me montrait les différents organes et leur place, à la fin elle me laissait même couper le fil une fois le patient recousu. Mais là, ce n'était pas sûr qu'on le récupère, ses intestins et sa cavité abdominale étaient assez remontés pour lui comprimer les poumons. Une fois le ventre ouvert, je ne vous raconte pas le désordre qu'il a fallu ranger : la priorité était de dégager les organes vitaux, tout en faisant attention aux côtes cassées.

Pendant des heures j'observai chacun de ses gestes précis et minutieux et surveillai en même temps le pouls du bouc à la machine. Un seul faux pas et le patient passerait l'arme à gauche. Ce fut une opération ardue, même moi qui n'y faisais pas grand-chose, j'étais épuisée à la fin, mais nous étions toutes deux fières d'avoir sauvé cet individu, au moins celui-là. Je sais que ça peut paraître dérisoire car, peut-être, pendant le temps de l'opération, deux ou trois animaux voire plus auraient pu être sauvés. On ne peut pas être partout.

La tension redescendue et le bouc dans son box de réveil, nous avons soufflé un coup avec Pandore. Elle m'invita à boire un thé dans son immense salon style Art déco très moderne avec sa pointe nipponne. Dès qu'elle ouvrit la porte, voilà Gaïa qui nous saute dessus, elle avait horreur de ça. La demoiselle à quatre pattes nous faisait la fête à tour de rôle, à la fois heureuse de nous revoir, mais aussi pour nous montrer que, oui, elle était là. Elle se hissa sur ses pattes arrière, posa ses pattes avant sur la jambe de Pandore tout en s'étirant, la queue battante. On eût dit qu'elle le faisait exprès pour l'embêter.

« Ah non, mon pantalon ! Ne fais pas tes griffes dessus !

— Allons, vous venez de passer des heures la tête dans des tripes ! Ce n'est pas Gaïa qui va vous salir !, lui dis-je en riant, allez nounou, descends, s'il te plaît.

— Crois-moi, ça me conforte d'avoir un chat, ça ressemble encore à un animal au moins ! Ça chasse, ça sait se débrouiller sans attendre quelque chose ou quelqu'un. Ah ! On les sent bien les siècles de manipulation génétique !

— C'est une question de goût vous savez, les chats aussi ont eu leur lot de manipulations, de nos jours on cherche à créer des « chats-chiens ».

— Encore une abomination..., souffla-t-elle.

— Et puis Gaïa sait se débrouiller vous savez, comme elle est croisée teckel, bichon, griffon, c'est un ratier. Elle aurait fait un excellent chien de chasse : une fois, elle a décapité un lapereau qu'elle avait retiré de son terrier, et arraché la queue d'un chat, lui répondis-je un peu embarrassée vu le culte qu'elle vouait à ces félins.

— Quelle brute de décoffrage, franchement, mais bon, c'est une question d'instinct et de territoire, rétorqua Pandore en s'éloignant pour préparer le thé.

— Personnellement je ne suis pas une férue de chats comme vous, ce côté inexpressif dans le regard, j'avoue que je ne m'y fais pas. Pourtant dès qu'il y en a un dans les parages, je n'y échappe jamais, il vient sur moi et ronronne alors que je dois sentir le chien. D'ailleurs où est le vôtre ?

— Elle doit sans doute dormir sur mon lit à cette heure-ci, supposa Pandore en rapportant le thé infusé et en s'installant sur son fauteuil.

Je demeurai debout, à caresser Gaïa dans mes bras. Même après tout ce temps, je ne m'habituai pas à la splendeur de sa maison ni à tous ces meubles en bois garnis de sculptures de chats. Chaque nouveau coup d'œil était une découverte à propos de son amour inconditionnel pour les félins : tableaux, statuettes de Bastet, il y en avait jusque sur ses tasses et ses couverts. Ce qui attira mon attention cette fois-ci, c'était une vitrine dans laquelle étaient exposées de nombreuses clochettes. Je m'approchai :

— Vous les collectionnez ? demandai-je, curieuse de voir cet assemblage atypique.

— Oui, c'est ma deuxième obsession après les chats. Des fois j'aime bien écouter leurs glas, ça m'apaise ou ça me donne de l'énergie. Allez viens boire un coup pour notre succès, je viens de composer ce nouveau thé exprès pour l'occasion, tu m'en diras des nouvelles.

Je revins, en laissant Gaïa gambader, et m'assis sur le petit canapé après avoir poliment demandé à Pandore, comme toujours. Le plus étrange chez elle, c'est que même si l'on peut déceler une joie immense ou un enthousiasme débordant dans les mots qu'elle prononce, jamais elle ne sourit elle garde toujours un timbre de voix sérieux. C'est étrange au début mais avec le temps on n'y prête plus attention. Elle me tendit la tasse.

— C'est un thé vert je crois, mentholé légèrement, mais..., poursuivai-je en claquant la langue sur mon palais pour déceler la composition, il y a un élément assez présent que je n'arrive pas à identifier.

— C'est de la cataire.

— De la quoi ? Ça ne me dit rien ce nom.

— De l'herbe à chat.

Ce fut plus fort que moi, je me mis à rire en buvant et la décoction repassa par mon nez. Je m'excusai de suite en m'essuyant du mieux que je le pus. En effet, les chats c'était une vraie obsession chez elle. Même si j'aime beaucoup Gaïa, il ne me viendrait pas à l'idée de manger ses croquettes. Elle ne l'a pas mal pris car nous avons continué de discuter jusqu'en début de soirée. Elle me raccompagna à la porte en me remerciant pour mon aide, comme tous les jours, à sa façon, sans sourire.

« Tu m'es vraiment d'une grande utilité tu sais, déclara-t-elle calmement en clignant très lentement des yeux, je t'apprécie beaucoup.

— Je ne pense pas faire tant que ça mais si vous le dites, je suis contente alors ! lui répondis-je avec un large sourire. Entre amoureux des animaux, hein ! »

Je vis Gaïa couiner et gratter le sol près de la sortie pour rentrer. Je décidai de la suivre, question de ne pas déranger Pandore davantage. Je lui souhaitai le bonsoir et comme je fermai son portail – décoré de deux Bastet majestueuses – elle m'interpella une dernière fois :

« Ne rate pas la chute de météorite cette nuit ! Ça va être magnifique et ce n'est pas sûr que tu aies une autre occasion de voir ça dans ta vie ! »

Je la remerciai du rappel. C'est vrai qu'avec tout ce travail j'avais complètement oublié cet événement que je ne voulais rater pour rien au monde. Je me suis empressée de rentrer chez moi, de préparer un nid douillet dehors et de prendre mon télescope pour tout observer sous le meilleur angle possible.

2

22 h 30, le ciel est dégagé et la Lune dans sa phase nouvelle ; on ne pouvait espérer mieux comme conditions !

Le festival des étoiles levait le rideau peu après que le Soleil eut enfin disparu dans un dégradé rose orangé teinté de bleu nuit. L'étoile du Berger, toujours la première à entrer en scène, scintillait comme jamais et appelait les étoiles figurantes à leur tour. Venaient ensuite les constellations d'Orion, de la Grande Ourse et du Cygne qui allaient se relayer dans le premier rôle tout au long de la soirée sous les yeux ébahis de Cassiopée et de Céphée. Tous étaient traversés par un immense nuage de poussières scintillantes, que l'on nomme ici-bas : « la Voie Lactée ».

22 h 45, je suis enroulée dans ma couverture, le télescope posé sur mes genoux, je déguste des bâtonnets de carotte d'une main et caresse Gaïa de l'autre. Je lui montre, du bout de ma friandise, les différentes constellations et étoiles qui emplissent le ciel : « Là tu vois c'est Bételgeuse et en dessous c'est Rigel, et puis si tu traces une ligne à partir des Trois Rois d'Orion, tu rejoins un tout petit amas d'étoiles qu'on appelle les Pléiades. Ah aussi, c'est important, si tu te perds un jour regarde, là, l'étoile qui brille fort, c'est Vénus en vrai, mais si tu la suis, tu iras toujours vers le Nord. » Mais alors que je pensais avoir son attention, sa Majesté canine ne s'intéressait qu'à mon bout de carotte qu'elle suivait de la truffe depuis tout à l'heure. Résolue à ne plus lui enseigner l'astronomie avec de la nourriture à proximité, je lui donnai le bout qu'il restait en jetant un œil chez les voisins d'à côté. C'était rare de les voir dehors, alors j'en profitai pour les saluer de loin :

« Bonsoir ! Vous allez bien ? Comment va Tildé ? »

Ce ne fut pas à ma grande surprise que je n'eus aucune réponse de leur part. Ils s'étaient retournés, m'avaient toisée du regard avant de continuer leur activité, qui, ce soir comme tout le reste de leurs journées, semblait se résumer à boire et à rouler des cigarettes. Le « Tildé » en question n'était pas là, encore une fois. Ce pauvre américain bully passait les trois-quarts de sa vie cloîtré au fond du garage d'où il ne voyait que très rarement le jour. J'ai déjà fait appel à la SPA pour qu'ils viennent le secourir, malheureusement, comme il avait de quoi se nourrir, un panier et que ses bourreaux prétendaient le promener assez souvent, les inspecteurs n'ont rien pu faire, c'était ma parole contre la leur. Le quart restant, ceux qui étaient censés prendre soin de lui l'amenaient chez Pandore pour recoudre ses plaies, ils la payaient en cash. Elle me disait qu'ils participaient à des combats de chiens, vu les blessures du molosse. Jusque-là, Tildé s'en sortait toujours sans lésions trop profondes. Ils venaient au moins deux fois par semaine pour vérifier « si tout allait bien ». Il n'aurait pas fallu perdre le seul salaire de la maison.

Le plus gros paradoxe de cette histoire, c'est que Tildé, un chien tout en muscle de catégorie 1, était une grosse boule d'amour. Il ne bronchait jamais lorsqu'il nous voyait, moi et Pandore, mais il était intraitable avec ses semblables. Pas moyen qu'il s'entende avec qui que ce soit et encore moins avec Gaïa, la demoiselle a son caractère et lui tient tête. Beaucoup de chiens ont horreur du vétérinaire comme les humains du dentiste, mais pour lui c'était une sortie au parc. Lorsque l'auscultation ou son opération étaient terminées ou bien qu'il n'y avait rien à signaler, Tildé avait droit à des récompenses et à plein de caresses de ma part et de celle de Pandore. C'est bien le seul chien avec qui elle est aussi tactile.

Alors que j'étais plongée dans mes pensées, Gaïa aboya : les météores se mettaient enfin à parcourir le ciel.

Je pris de suite de mon télescope qui allait bientôt s'avérer inutile car les météorites traversaient le ciel à une vitesse hallucinante. Elles étaient tellement nombreuses qu'on se serait cru en plein jour tant elles nous illuminaient de leur blancheur. Tandis que je contemplais le ciel, émerveillée comme une enfant le jour de Noël, Gaïa s'évertuait à courir après les lumières et à leur hurler dessus. Le spectacle battait son plein lorsqu'elle revint en catastrophe pour se pelotonner dans mes bras.

Je rigolai en lui disant gentilletement :

« Eh bien ! Madame se dégonfle en pleine partie de chasse ! » Puis je vis une petite météorite, puis une autre de taille assez conséquente, s'écraser en plein milieu du jardin. Je ne rigolai plus. Je me dépêchai de débarrasser la terrasse et de rentrer avec Gaïa dans les bras. Le merveilleux spectacle venait de prendre une dimension cataclysmique. Il pleut des cailloux, pensai-je alors complètement abasourdie, le nez collé à la vitre, comme une abrutié.

Une fois de retour sur Terre, peu après cette réflexion idiote, je me suis souvenue qu'à environ quatre kilomètres de la maison, vivait avec son chien ma mamie de cœur. Elle devait être complètement terrorisée dans sa petite bicoque. Elle et Pandore étaient mes seules fréquentations en dehors des cours. Malgré tous les risques, j'ai pris ma voiture avec Gaïa installée sur le siège passager. Je pense n'avoir jamais été aussi vigilante de toute ma vie. Je tentais de prévoir, tout en roulant, les trajectoires des projectiles qui s'approchaient dangereusement ; du pur réflexe. Sur la route, certaines voitures étaient arrêtées sur le bas-côté, les conducteurs s'entraidaient en attendant les secours, et sortaient ceux dont le véhicule percuté et troué s'était enflammé. Un simple coup d'œil à la scène me permit de voir qu'il y avait assez de personnes, alors j'ai passé mon chemin. Ils avaient déjà fait le nécessaire et de toutes façons, je ne suis pas médecin.

J'arpentai les petites routes de campagne avant de tourner dans un sentier boueux au bout de deux kilomètres de virages et de lignes droites. Gaïa se mit à couiner : on était presque arrivées. Au bout de quelques mètres, la petite maison modeste pointait le bout de sa cheminée au milieu du champ de bataille que les météorites avaient creusé. Je me garai en vitesse, sortis Gaïa et frappai à la porte avec un tel acharnement que l'occupante de soixante-dix-huit ans fut réveillée en sursaut. Vu comment la furie tambourinait, elle se sentit obligée de se lever de son lit douillet, après avoir mis ses idées au clair. Elle enfila ses pantoufles et descendit les escaliers lentement, suivie par Fleur, son berger blanc suisse qui veillait toujours sur elle, bien qu'élevé comme un chien de salon. Je continuais à rouer de coups la pauvre porte, tant j'étais inquiète. J'entendis alors la petite voix tremblante de Francesca crier du plus fort qu'elle le pût : « Oui, oui un instant s'vous plaît, j'n'suis plus toute jeune hein ! » Je cessai immédiatement et attendis patiemment qu'elle m'ouvre. Clic... Clac ..., la poignée se baissa doucement, très doucement, trop doucement : c'était son Parkinson qui la rendait aussi peu véloce. La porte laissa paraître Francesca appuyée sur sa canne. Elle fut tellement contente de me voir qu'elle ouvrit le battant tout grand, laissant ainsi Fleur bondir sur Gaïa :

« Ah ! Raphaël ! Ça m'fait plaisir de t'vir ! Intre donc !

— Mémé, je crois que c'est toi plutôt qui devrais sortir pour voir un peu... Prends tes lunettes... »

Francesca rentra les chercher et revint aussi vite qu'elle avait ouvert la porte.

Elle les chaussa et leva le nez :

« Jésus Marie Joseph ! Mais quo qui s'passe ici ? Vingt noms ! cria-t-elle en se précipitant vers son jardin la main devant la bouche, mes bégonias ! Sont tous foutus en l'air !

— C'est vraiment... le seul truc qui t'inquiète ?

— Bien sûr qu'on j'suis pas aveugle hein ! Viens vite t'mettre à l'abri, allez ! Té peux même passer l' nuit ici s'tu veux.

— On n'y sera pas plus à l'abri, il faut rester dehors pour surveiller, lui dis-je, inquiète de voir sa maison ou la mienne ratatinée sous une météorite.

Comme nous allions rester un moment à guetter le ciel, je suis allée chercher deux chaises. Nous avons contemplé la voûte céleste presque toute la nuit, mais plus de la même façon qu'au début. Fleur et Gaïa, après avoir joué ensemble, sont venues se reposer à nos pieds. J'étais complètement affolée et à l'affût de la moindre météorite qui aurait pu nous tomber dessus, aussi petite qu'elle soit. Tout ceci n'empêcha pas Francesca de s'endormir une vingtaine de minutes après s'être assise. Et moi non plus finalement. Au bout d'une heure et demie, la chute de météorites était redevenue pluie d'étoiles filantes et à force de ne rien faire, ma vigilance s'est mise à battre de l'aile. Je me suis effondrée de sommeil sur l'épaule de Francesca.

J'ai dû me réveiller environ une demi-heure plus tard à cause de l'inconfort de la chaise qui engourdisait mes jambes. Francesca, elle, continuait sa nuit tranquillement la tête en arrière et la bouche ouverte. Gaïa et Fleur n'étaient plus là. Résolue à ne pas réveiller mémé en les appelant à voix haute, je suis partie à leur recherche avec la lampe torche de mon téléphone. En passant derrière la maison, je me suis retrouvée face à un paysage magique.

Le jardin, qui avait été bombardé de météorites plus tôt, se retrouvait illuminé d'une lueur blanche que ces choses produisaient je ne sais comment. Les insectes et les lucioles qui dansaient autour donnaient l'impression d'avoir débarqué sur une planète paradisiaque et immaculée. Une atmosphère fantastique régnait et je ne sais quelle créature aurait pu en émerger : des fées, peut-être ? C'était beau, magnifique même, jamais je n'avais vu ça même dans les meilleurs films de science-fiction que j'ai visionnés. Mais c'était aussi incroyablement terrifiant, j'étais insignifiante à côté de ce champ de météores. Je méditai sur ce sentiment d'impuissance que me procurait cet environnement en oubliant mon objectif premier. Francesca me rejoignit peu après, toute frissonnante. Toutes deux admirions ce spectacle, bouches bées, mémé ne pensait plus à ses bégonias face à ce heureux hasard qu'avait engendré la chute des météorites.

Nous nous sommes ensuite baladées dans ce nouveau terrain façonné par le ciel. Francesca demanda mon avis pour savoir si elle pouvait toucher les météorites ; je lui conseillai d'éviter, on ne sait pas de quoi elles sont faites et le fait même de rester à proximité était peut-être dangereux. Elle était déçue mais se résigna à y toucher seulement avec les yeux. On continuait de parcourir le jardin, chaque pas apportait son lot de surprises. Soudain des grognements et des aboiements de jeu résonnèrent : c'était Gaïa et Fleur. Ayant repéré notre présence, elles revinrent vers nous au triple galop, folles de joie. Seul hic : elles brillaient toutes les deux autant que les météorites. « V'là pas l'dallage ! », s'écria Francesca avant de me demander quoi faire. Je lui proposai de laver Fleur et Gaïa, peut-être que ça partirait à l'eau. À mon plus grand étonnement ça s'est avéré efficace, l'eau versée sur les deux énergumènes semblait absorber le scintillement avant de l'effacer complètement. Je pris soin de nettoyer l'intérieur de leurs gueules qui brillaient elles aussi. La situation redevenue à peu près normale, j'aidai Francesca à s'installer au lit, avant de tout fermer et de rentrer chez moi.

3

On frappa à la porte. C'était Fowkes qui rapportait le café. À la vue de l'agent Raphaël arrêta net son récit et se renferma.

« Alors ? Elle a avoué ? C'est elle ? demanda le policier qui n'attendait qu'une approbation de sa collègue.

— Non, tu viens de la braquer avec ta délicatesse habituelle, râla Eléonor, elle me raconte pour l'instant. Tu as des nouvelles des deux cadavres ?

— Comment ça ? interrogea Raphaël, prise d'une sueur froide.

— On a retrouvé deux personnes incroyablement mutilées, tellement qu'elles en sont méconnaissables, annonça Fowkes en déposant la tasse devant Eléonor

— Nous pensons qu'il s'agit de Jennifer et de Bryan Gros, tes voisins qui gardaient Tildé je crois. On a trouvé les corps, ou du moins ce qu'il en reste, dans leur garage. Mais rien n'est sûr pour le moment, bien que ce soit l'hypothèse la plus probable.

— Surtout qu'ils organisaient des combats clandestins..., pensa tout haut Raphaël. Peut-être se sont-ils reconvertis dans le trafic de combattants et que ça a dégénéré lors d'une transaction.

— C'est facile d'accuser les morts, tiens ! s'écria l'agent.

— Fowkes. T'es lourd là, tu as le droit d'avoir ton avis, certes, mais on enquête ensemble, alors laisse-moi me faire le mien. Il commence à monter sur dix heures, va chercher deux beignets bio et un chocolat chaud au distributeur, fit Eléonor en tendant sa carte de self.

— Hè ho! C'est pas un resto ici et j'suis pas ta boniche !

— Tu me les offres alors ? »

Fowkes se saisit du badge et s'exécuta, on l'entendait grommeler en sortant : « Ça devient vraiment n'importe quoi ici. » Eléonor se tourna vers Raphaël en souriant et l'invita à poursuivre.

4

Je suis rentrée vers deux heures et demie du matin, je n'ai jamais été aussi vite pour me mettre en pyjama et monter l'échelle de mon lit avec Gaïa. Je n'ai même pas pris le soin d'aller vérifier l'état du jardin. Je me suis endormie très vite, au point que j'ai oublié d'enlever mes lunettes. Je me souviens avoir été gênée plusieurs fois pendant mon sommeil, mais j'étais tellement fatiguée après toute cette aventure que je repartais la seconde d'après. Un peu plus tard quand le soleil commençait à poindre, je me sentis oppressée comme si je n'avais plus de place dans mon lit et ça commençait sérieusement à m'incommoder. Gaïa, avec son petit corps canin, aimait s'étaler au maximum et s'amusait à me bousculer à coups de fesses lorsqu'elle était allongée. Au bout d'un moment c'en fut trop, j'ai tiré si violemment la couverture qu'elle n'avait plus rien pour elle. Je crus entendre un « Désolée ». Je n'étais pas tout à fait réveillée, alors je n'ai pas relevé. Jusqu'au moment où j'ai senti une masse venir sur moi, me laver la figure à grand coups de langue avant de me dire d'une voix un peu enfantine : « J'ai envie de faire pipi steuplaît, tu peux m'aider chais pas descendre. »

J'ai eu un blanc à ce moment-là. J'étais dans mon lit, sous ma couette et il y avait une jeune fille avec un physique étrange, là, au-dessus de moi qui était arrivée ici je ne sais comment et qui me demandait de l'aide ! Je pris peur et la repoussai au pied du lit, elle roula puis se frotta le visage contre les couettes, avant de prendre un air surpris :

« Mais qu'est-ce que tu fais ? D'habitude ça te dérange pas que je vienne te faire un câlin au lever.

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu fais dans mon lit ? Et pourquoi tu es nue en plus ? demandai-je expressément à cette drôle de fille avant de me ressaisir et de la menacer avec *L'Assommoir*. N'approche pas !

— Meuh enfin, c'est moi !

— Qui ça moi ? rétorquai-je, le livre pointé sur elle comme un revolver.

— Ben Gaïa, y'a que moi qui dors la nuit avec toi.

Je pris un petit moment pour réfléchir. C'est vrai qu'à l'observer: elle avait l'air à la fois humaine et animale, son nez avec une truffe au bout, ses cheveux ébouriffés, ses oreilles repliées... et même sa queue. Non, impossible.

« Va-t'en espèce de violeuse débile psychopathe zoophile qui enlève des chiens pour se cosplayer et violer leurs propriétaires ! lançai-je en même temps que mon livre ; oui j'avoue avoir eu de l'imagination sur le coup.

— Aïeuh ! Meuh ça fait mal les coins ! pleurnicha mon prétendu chien devenu humain. Je veux juste descendreuh ! Pipi j'te dis !



Non mais je nage en plein rêve là, pensai-je la main au front pour sonder une potentielle fièvre qui me ferait délirer.

— Qui que tu sois descends de mon lit immédiatement ! m'écriai-je en la poussant.

— Meuh arrête c'est dangereux ! Si je savais le faire je t'aurais pas réveillée !

Alors que je luttais pour qu'elle s'en aille, elle glissa en arrière et se rattrapa d'une main aux barreaux de sécurité.

— Aaaaah au secours ! Je vas tomber ! Je vas mouru ! À moi ! À moi ! À moi !

En lui rappelant qu'elle n'était qu'à quelques centimètres du sol et qu'elle pouvait mettre ses pieds sur l'échelle, je m'approchai pour l'aider. Grossière erreur puisque cette abrutie m'attrapa les cheveux :

— Va te tenir ailleurs triple andouille je ne m'appelle pas Raiponce !

— AAAIIDE-MOOOIIIIIII !, brailla-t-elle à pleins poumons, les yeux remplis de peur et de larmes.

— Ça va ! Ça va ! Calme-toi ! Regarde tes pieds, tu as une marche, pose-les là.

— J'PEUX PAAAS J'AI LE VERTIIIGE ! OUUIIIIIIN !

— Mais on est à trente centimètres du sol !

Vu que je n'arrivais pas à la convaincre, je la remontai en la tirant par les bras, et le pire, c'est qu'elle a su s'appuyer sur les marches pour y arriver. Aussitôt dans mon lit, d'où je voulais la faire partir au départ, elle se recroquevilla les yeux pleins de larmes à côté de moi, mes cheveux toujours en main :

— C'est pas gentil, j'aurais pu mouru ! cria-t-elle en se balançant d'avant en arrière.

— On dit « mourir ». Tu peux lâcher mes cheveux maintenant, s'il te plaît ?

— Oui, pardon, dit-elle en reniflant.

— Tu ne t'es pas fait dessus au moins ?

— Non, dit-elle en ravalant sa morve de la façon la plus gracieuse qui soit, meuh c'était pos loin.

Je la laissai se calmer. À la regarder, je crois qu'elle avait vraiment eu peur, c'était difficile de douter de sa sincérité. En même temps je ne pouvais pas faire sans ! Les gens sont tellement vicieux qu'ils iraient vous faire croire n'importe quoi pour avoir le couvert gratuit. J'y pense : l'alarme ne s'est pas déclenchée cette nuit et pourtant je suis sûre de l'avoir mise même si j'étais dans les vapes. A moins qu'elle ne se soit introduite chez moi pendant la journée avant de se cacher ensuite. Le problème c'est que ça ne résout pas la disparition de Gaïa, qui dans tous les cas, n'aurait pas pu descendre toute seule. Je criai après elle du haut de mon lit :

— Gaïa ! Où es-tu nénette ? Viens voir sœusœur !

La jeune fille sortit de son silence et se mit à remuer de la queue :

— Oui ! Oui ! Je suis là !

— Pas toi espèce de dégénérée sortie de l'asile, lui aboyai-je dessus. Je vais la trouver tu vas voir ! Et ne t'avise pas de t'enfuir !

— Mais tu la trouveras pas puisque c'est moi ! Et puis je risque pas de bouger ! C'est pas comme si je t'avais demandé de l'aide pour descendre ! cria-t-elle alors que je m'en allai fouiller la maison.

Je m'égosillai à l'appeler partout, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, je regardai dans toutes ses cachettes fétiches, sous la table de la salle à manger, en dessous du canapé, dans son panier. Dehors je fis trois fois le tour du jardin en hurlant son nom, scrutai en-dessous des lauriers plusieurs fois de suite, passai la tête au-dessus du grillage qui séparait la maison des pâtures derrière et à côté, scindai les buissons en deux, me faufilai entre ma haie de sapin et celle des voisins à côté. Rien. Pas de Gaïa. Elle s'était comme volatilisée. Je me posai alors un instant dans l'herbe et réfléchis... J'observai ma cour et j'eus une illumination. Une météorite ! Une météorite lui était tombée dessus ! Oh non, oh non, oh non... Je me suis mise à pleurer à chaudes larmes. Le monde s'effondrait autour de moi ; je ne suis personne sans elle ! Papa et Maman sont toujours en déplacement, à l'université personne ne me parle parce qu'ils me trouvent trop bizarre, Pandore m'aime juste parce que je l'aide et Francesca... je ne sais pas mais elle ne m'aime pas vraiment elle non plus ! Quand j'y pense, encore hier j'étais chez elle avec Gaïa et Fleur à surveiller les météorites et...

Je cessai immédiatement de pleurer, mon raisonnement n'était pas logique. Gaïa et moi, on ne s'était pas quittées de la soirée ni de la nuit hier. Quel soulagement incroyable ! J'essuyai mes larmes sur mon pyjama, histoire que la squatteuse ne voie pas que j'avais pleuré. Je retournai à ma chambre, elle n'avait pas bougé d'un poil et attendait en haut de l'échelle. Elle huma l'air:

— Pourquoi t'as pleuré ?

— Je n'ai pas pleuré.

— Si, t'as pleuré.

— Non, je te dis.

— Ma truffe me trompe jamais.

— Oh mais ça suffit oui ! C'est grave ce qui se passe ! Je ne sais pas à quel jeu mesquin tu joues mais il n'y a que toi que ça fait rire ! Se faire passer pour un animal de compagnie disparu ! Non mais vraiment ! Tu ne dois pas en être à ton premier coup d'essai en plus vu le cinéma que tu m'as fait ! Et puis débarquer nue comme ça devant les gens, ça a dû en demander de l'entraînement !, m'écriai-je les mains sur les hanches.

Elle allait commencer une phrase, mais s'est interrompue, avant de souffler :

— Bon d'accord... Je te dis tout mais aide-moi à descendre steuplaît... Chais pas faire, j'ai vraiment le vertige...

— OK, lui affirmai-je d'un ton ferme, tu me dis la vérité et je promets de ne pas appeler la police.

— Euh... d'accord.

— Qu'est-ce qu'il faut faire ? Te prendre la main ? T'aider à placer tes pieds ?

— Tends tes bras vers moi steuplaît. »

Je ne sus que trop tard – c'est-à-dire lorsqu'elle s'est élancée – que c'était à moi de la rattraper, comme je faisais d'habitude avec Gaïa, mais qui elle, ne faisait pas un mètre quatre-vingts et environ soixante-dix kilos ! Le pire, c'est que cette malotruie après m'avoir délibérément aplatie sous son poids, avait filé – à quatre pattes – jusqu'à la porte-fenêtre ! Je me suis levée et j'ai couru du plus vite que j'ai pu et finalement en m'élançant vers elle, je suis parvenue à saisir sa cheville et à la faire tomber. Elle pleurnicha encore une fois :

« Aïeuh ! Mais qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu m'en veuilles autant aujourd'hui !

— Tu ne t'en tireras pas avant de m'avoir dit où tu caches Gaïa.

— Laisse-moi faire pipi steuplaît et promis juré craché pété je te dis où elle est ! J'en peux pus !

Je me suis relevée avant elle et j'en ai profité pour lui barrer l'accès à l'extérieur.

— Les toilettes sont là-bas derrière.

— Non je fais dehors, pas dans un trou, tu peux ouvrir steuplaît, chais pas comment on fait.

— Tu ne m'auras pas deux fois. C'est là-bas ou tu te fais dessus et je me sers de toi comme serpillère pour ramasser jusqu'à ce que tu me dises où est Gaïa.

Elle céda sous mes menaces et partit aux toilettes.

— La porte, bon sang !

Elle saisit lâchement la poignée, de quoi seulement poser la porte contre la fermeture. J'attendis un peu, beaucoup, longtemps, très longtemps, trop longtemps, avant d'ironiser :

— Tu n'essayerais pas de t'enfuir par la cuvette par hasard ?

Personne ne répondit, je décidai d'aller voir. Lorsque j'ouvris la porte, je ne fus pas déçue. Elle faisait un grand écart au-dessus de la cuvette, les mains sur la chasse d'eau pour garder l'équilibre. J'éclatai de rire :

— Quelle souplesse !

— Y'a que comme ça que ça vient...

— Ce n'est pas possible d'être idiot à ce point, tu surjoues !

— Bah montre-moi comment tu fais tiens !

— Et puis quoi encore, tu ne veux pas que je te mette une couche et que je te donne le biberon aussi ?

— Je sais pas, dit la pseudo-Gaïa en sortant.

— Ça goutte. Essuie-toi, c'est répugnant.

La jeune fille sortit sa langue et commença à se contorsionner debout. Vu les poses qu'elle prenait, elle devait être imbattable au Twister. Elle finit par s'asseoir et enchaîna le même type de torsions et réussit à lécher ses parties génitales.

Je hurlai, horrifiée :

— Mais c'est immonde ! Arrête je vais vomir ! Ça va trop loin !

— Ze fais toujours fa d'havizude hein, bava-t-elle la langue encore dehors dégoulinante d'urine.

— Du papier ! Là ! Espèce d'attardée !, lui fis-je en sortant le rouleau. Tu vas me rendre folle !

— Mais, dit-elle en se léchant la truffe, qu'est-ce que je peux faire pour te montrer que je suis moi ?

Je reposai le papier toilette à sa place et me mis à réfléchir assise par terre, les mains sur la tête. C'est vrai qu'à part cette débile qui se prend pour Gaïa, je n'ai pas d'autres pistes, et j'ai beau réfléchir et imaginer tous les scénarii possibles, rien ne colle. Soudain, une idée :

— Hé ! Mais pourquoi je n'y ai pas pensé plus tôt ?

— De quoi ?

— Viens par là.

Je l'ai attrapée et je me suis mise à toucher, palper, pincer, tirer et même à mordre toutes les parties physiques anormales : ses oreilles, sa queue, sa truffe, ses mains et ses pieds avec leurs espèces de coussinets. Je vérifiai si tout ça n'était pas simplement des éléments en latex, comme pour les trucages de cinéma. Je grattai, j'épilai avec mes ongles les poils tout en cherchant un bout qui se détacherait et que je pourrais tirer pour la démasquer. Malheureusement, tout cela avait l'air d'être « du vrai » : non seulement je n'ai rien su retirer mais en plus la jeune fille hurlait, se débattait et me suppliait d'arrêter cette torture, au point de me dire qu'elle ferait tout ce que je voulais.

Accroupie, les oreilles en arrière, la queue entre les jambes et les mains sur la tête, elle pleurait :

— Mais pourquoi tu me crois pas ...

Pour la première fois depuis ce matin, je me sentais coupable. Au fond, qu'elle dise vrai ou non, je n'aurais pas dû la traiter comme ça, même si elle s'était introduite chez moi. Mais Gaïa, c'est bien une personne à laquelle il ne fallait surtout pas toucher, et jusqu'à maintenant elle était introuvable. Je lui proposai d'aller se laver, le temps pour moi de me creuser la tête. Et ce fut le même genre de scène que dans les toilettes, que je retrouvai dans la salle de bain. Elle, dans une position complètement farfelue, et moi, dépitée d'avoir tout à nettoyer. Je lui proposai une serviette pour s'essuyer de peur d'avoir à vivre une autre scène répugnante, elle refusa, évidemment. Mais elle innova puisqu'elle se mit à quatre pattes et s'ébroua si fort que je finis trempée jusqu'aux os. Au point où on en était, sa stupidité était presque devenue normale à mes yeux. Je me préparai à mon tour, elle observait le moindre de mes mouvements, l'air complètement ahurie. C'était incroyable, on aurait dit qu'elle n'avait jamais rien vu de sa vie. Une fois prête, avec une solution à l'esprit, je lui tendis un vêtement, qu'elle renifla, tout naturellement :

— Mais qu'est-ce que tu veux que je fasse avec ça ? C'est ton pyjama préféré, tu me le donnes pour te faire pardonner ?

— Je veux pas.

— Je pensais que tu ferais ce que je voulais, lançai-je peu étonnée.

— Oui mais je l'aime pas et elle m'aime pas, on peut pas se sentir. Et elle a un chat, j'aime pas les chats. Et puis qu'est-ce qu'elle va me faire, hein ? La dernière fois elle m'a mis un doigt dans les fesses alors que je sais très bien prendre soin de cet endroit toute seule !

— J'ai cru voir ça oui, répliquai-je d'un air détaché, même plus étonnée par toutes les bêtises qu'elle débballait à la seconde. Mais si tu veux vraiment me prouver que tu es Gaïa, tu as intérêt à venir car c'est la seule personne qui pourra nous le dire.

Elle hésita un moment puis enfila le pyjama après m'avoir posé des dizaines questions absurdes sur notre rapport à la nudité. Je n'écoutais qu'à moitié et n'y répondis pas : ça partait du « pourquoi on s'habille ? » jusqu'à « c'est bizarre de s'habiller quand on a des poils, toi aussi t'as des poils t'es pas obligée » en passant par le débat sur le pull qui gratte, les manches trop longues et qu'est-ce que c'est que ça « une capuche ? » Je finis par répondre, tout en l'invitant lourdement à se presser afin de connaître le fin mot de cette comédie.

5

Je savais bien qu'il serait trop tôt pour Pandore, mais ça ne pouvait pas attendre. Les oreilles à l'affût sous la capuche et la queue levée, la prétendue Gaïa avançait à petits pas, vigilante : elle reniflait tout ; ça ne m'étonnait pas plus que ça. J'y ai seulement prêté attention lorsqu'elle s'est mise à grogner après le chat noir de Pandore qui s'étirait tranquillement sur l'appui de la fenêtre. La pauvre petite avait perdu un œil et une patte arrière, elle avait sans doute dû se trouver au mauvais endroit au mauvais moment. Elle me faisait de la peine chaque fois que je la voyais, je lui priais toujours le bonjour en la caressant derrière l'oreille avant de jouer un peu avec.

« On trahit sa propre famille, hein ? râla la pseudo-Gaïa jalouse, avant de tourner le dos et de se coucher. Oh mais allez-y je voudrais surtout pas déranger.

— Jusqu'à preuve du contraire, tu n'es pas Gaïa, et c'est déjà pas mal que je te laisse le bénéfice du doute en t'amenant ici.

— Beuh pourquoi chez elle, d'abord ?

— Elle va te faire passer une petite batterie de tests et on saura tout de suite que tu es une humaine normalement constituée des pieds jusqu'à presque la tête.

— Elle va me faire des piqûres ?

— Oui, plein de piqûres ! fis-je sur un ton grave, les yeux grand ouverts en caressant le chat.

— Non, je veux pas ! cria-t-elle avant de prendre ses jambes à son cou.

Je dus lâcher le chat pour rattraper cette énerguemène par la queue ; je veux la vérité et je l'aurai ! Elle s'était agrippée au portail tandis que je m'évertuai à la tirer par les pattes pour la ramener à la porte d'entrée. Le chat de Pandore s'était sans doute enfui sur le toit, avant de rentrer par une fenêtre. Peu de temps après, la porte s'ouvrit, Pandore apparut en peignoir en se frottant les yeux. Elle bâilla :

« Mais qu'est-ce qui se passe ici, Raphaël ? Qui est cette jeune fille sur le portail ? Une cousine ?

— Eh bien ...

— Ah ! Va-t'en 'spèce de pas belle moche méchante ! me coupa la jeune fille, toujours accrochée au portail.

— En voilà des manières.

— Est-ce que ça vous dérange si je rentre pour vous expliquer ? Je ne me vois vraiment pas raconter tout ça sur le pas de la porte, fis-je embarrassée.

— Oui pas de souci, je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner. Mais quel est le problème en somme ?

— Elle, répondis-je en pointant l'aliénée du doigt, qui secouait le portail pour sortir.

— Faut-il la mettre en cage ?

— Je vous dirais bien que oui, mais ce n'est pas ma façon de faire...

— Eh bien, le temps que je prépare la table et que je prenne ma douche, je te laisse essayer de la faire entrer. »

Pandore s'en alla en laissant la porte ouverte. C'était à moi de jouer maintenant, même si je ne savais absolument pas comment m'y prendre. Les animaux je peux gérer mais les cas psychiatriques, c'est autre chose. En même temps, si elle voulait imiter Gaïa à la perfection, elle ne saurait pas résister à la nourriture. Allez, on tente :

— Tu sais, si tu viens à l'intérieur, il y aura plein de bonnes choses à manger. Pandore prépare le petit-déjeuner, moi je dis que tu devrais venir, ça sent divinement bon...

— Manger ? elle huma l'air, oh oui manger !, dit-elle alors qu'elle descendait du portail pour suivre l'odeur.

— Voilà, c'est bien, maintenant entre.

— Tu crois qu'elle va encore nous servir de l'herbe à chat ?, me demanda-t-elle en interrompant sa marche.

— Comment tu sais ?

— Et elle me demande encore comment je suis au courant, lança-elle dépitée en levant les yeux au ciel.

Je la laissai passer et pris le soin de fermer la porte derrière moi, au cas où elle aurait encore voulu s'enfuir. Pandore achevait de préparer le repas : elle déposait la corbeille de fruits lorsqu'elle nous interpella :

— Eh bien, c'est allé vite au final. Je vous laisse vous installer et manger pendant que je vais me laver. Ne m'attendez pas, je n'en ai pas pour longtemps.

Nous avons pris place dans le salon avec la fille-animal, tandis que Pandore montait les escaliers. Tous les ingrédients du petit déjeuner parfait étaient réunis : viennoiseries, lait, thé, jus d'orange et même de la charcuterie à mon grand étonnement. On aurait pu manger à cinq dessus. Je commençai à piocher dans les différents paniers ; la pseudo-Gaïa, elle, ne bougea pas d'un poil.

— Eh bien, tu avais l'air plus affamée sur le pas de la porte.

— Ça sent trop bon. Mais d'habitude j'ai pas le droit de toucher ce qu'il y a sur la table, et puis d'habitude c'est trop haut aussi, marmonna-t-elle, dubitative.

— Oui, oui, c'est ça. Arrête de te faire une réflexion métaphysique et mange.

— J'ai le droit ? Vraiment ?

— Oui, comme n'importe quel être humain...

— Mais c'est le rêve ! s'exclama-t-elle en se jetant gueule ouverte sur la nourriture.

Elle s'élança sur le panier de charcuterie en premier. La tête complètement immergée, elle léchait, reniflait, éternuait et bien sûr mangeait à s'en mettre partout sur le visage. On aurait dit qu'elle revenait d'une partie de chasse et qu'elle y avait été avec les dents pour retirer les tripes de sa proie. Elle se précipitait tellement pour tout engloutir qu'elle manquait de s'étouffer à chaque instant. Elle mastiquait la bouche grande ouverte, alors en plus du bruit on avait droit à la vue sur ses dents où venaient se coincer des bouts de viande.

Si le morceau était trop gros, elle le coupait – toujours avec la bouche, évidemment – et le laissait tomber sur le côté avec un gros filet de bave. Écœurée, je lui criai dessus :

— Arrête de t'empiffrer comme ça, c'est dégoûtant ! Mange la bouche fermée et arrête de baver partout ! Mais où est-ce que tu as été élevée ?

— Chest pas vien, chest cha ? répondit-elle, toujours en mastiquant grossièrement.

— Et on ne parle pas la bouche pleine ! On ne mange pas avec la bouche ! Ce n'est pas bien non plus !

— Ah, elle déglutit, on fait comment alors ?

— Enfin si, on mange avec la bouche, mais pas avec la tête dans le plat ! On a des mains pour amener à la bouche, lui indiquai-je, agacée. Tu vois ?

Elle observait tournait et retournait ses mains. Puis les claquait l'une contre l'autre, faisait bouger ses doigts, les reniflait et les mordillait. Ensuite elle tapota divers endroits de son corps et ne cessait de répéter « Pas d'poil là », jusqu'à arriver à son visage, au niveau de ses sourcils. Elle me signala la chose comme si c'était la plus grande victoire de sa vie : « Là ! T'as vu là y'en a ! Mais y sont p'tits. » Désabusée, je pris ses mains et les mis sur sa tête : le cheveu, quelle invention extraordinaire tout de même. Elle s'extasiait vraiment pour rien, une vraie gosse. Après s'être tripoté le cuir chevelu dans tous les sens possibles, elle se rendit compte qu'une main était faite de doigts qu'on pouvait fourrer partout, notamment dans la truffe :

— Eh regarde ! Celui-là y passe pas mais regarde, fit-elle en me montrant le pouce puis tous les autres doigts ensuite, celui-là y passe hein t'as vu, et celui-là aussi mais il est un peu gros, celui-là ça va. Oh ! Le tout petit au bout y va tellement loin ! Chuis sûre que je peux gratter l'intérieur de ma tête avec ! Elle retira l'auriculaire de sa truffe avec un trésor au bout. Oh ! Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en reniflant.

— Non non non non non ! Ne mange pas ça !

— C'est salé, c'est gluant, j'aime bien, ça me rappelle les crotttes de moineau. T'en veux ? Je veux bien partager avec toi.

Excédée je repoussai son doigt plein de morve et lui hurlai dessus :

— Mais ce n'est pas possible ! T'as quel âge pour faire ça !

— Suffisait de dire non hein, dit-elle en léchant son doigt.

— Du calme Raphaël, fit Pandore qui descendait les escaliers en ajustant le col de sa veste. Que se passe-t-il ici ?

— Elle, là ! Juste elle !

— Écoute, je vais prendre mon petit-déjeuner et tu vas tout m'expliquer depuis le début dans le plus grand des calmes, d'accord ?

Elle s'assit dans son fauteuil et piocha dans les paniers qu'elle avait mis à notre disposition plus tôt. Il fallait que je me détende. Je pris de grandes inspirations : un... deux..., ce n'était pas dans mon habitude de me mettre en colère, allez, on se calme, on inspire encore : trois... ; et on expire : quatre... Ça y est.

Je débutai mon récit, de la veille chez Francesca à l'arrivée de cet animal dans mon lit, en passant par Gaïa qui restait introuvable et cette « fille » qui prétendait être elle. Pandore comprit vite la situation ainsi que le motif de ma venue. Elle me proposa de suite d'effectuer une batterie de tests sur cette prétendue Gaïa. « On saura vite si c'est vraiment elle ou bien un imposteur », me dit-elle en trempant son beignet dans son thé.

6

L'analyse en soi ne prenait pas beaucoup de temps : le laboratoire ultra-perfectionné de Pandore nous offrait des services que les hôpitaux s'arracheraient : elle rentrait souvent du nouveau matériel et avait même accès à des outils en avant-première. Malgré tout, il faut pouvoir prélever des échantillons sur la personne – ou l'animal – concerné, et c'est là que ça devient coton. Les cheveux prélevés çà et là à la pince à épiler déjà, ce fut une chose, bien que cela n'ait pas pris trop de temps en soi : la fille est juste très douillette. Mais pour la prise de sang et l'imagerie, je crois que toutes les cultures de coton de l'univers n'auraient pas suffi à dire à quel point ce fut difficile et énervant.

La fille-animal était assise sur un fauteuil dédié aux prises de sang, aux pansements et petits soins en tout genre. Le prélèvement de son cheveu ne lui avait pas fait plaisir, mais elle restait en place et c'était déjà ça. Elle observait Pandore se laver les mains, disposer les tubes, le coton et le garrot sur le petit chariot qu'elle allait apporter ensuite. Elle mit ses gants et retira l'aiguille de son emballage stérile avant d'en ôter le bouchon. À la vue de l'instrument, l'animal se raidit, et ses doigts pourvus d'espèces de griffes au bout trouèrent le cuir. Pandore soupira et lui demanda de se calmer, car tremblante comme elle était, impossible de la piquer. La vétérinaire décida d'éloigner l'objet de ses craintes le temps qu'elle s'apaise. Seulement, la pseudo-Gaïa en profita pour se lever et s'enfuir aussitôt. « Bon, fit la voisine en soupirant de nouveau, il va falloir lui courir après. » Je m'excusai une bonne dizaine de fois pour l'énergumène que je lui avais rapportée et le service que je lui demandai de si bon matin. À quoi elle répondit que ce n'était rien et que dans de pareilles circonstances elle aurait fait la même chose.

J'essayai de raisonner la fille-animal en lui rappelant que si elle n'obtempérait pas, c'est qu'elle avait quelque chose à cacher, mais rien à faire ; trop peur des piqûres nan nan nan trop peur. C'est alors qu'une course poursuite s'engagea dans le laboratoire. Cet animal ne se laisserait pas attraper facilement, il fallait établir un stratagème. En plus d'être bélérophobe, elle était très agile sur ses quatre appuis et se déplaçait à son aise du fauteuil au scanner et du scanner à la table d'examen, d'où elle espérait atteindre la sortie. Nous voyant fondre sur elle comme des prédateurs, elle prit son élan pour sauter au-dessus de nous et essaya d'atteindre la sortie. Voyant qu'elle était verrouillée par une magie inconnue, la jeune fille s'affola, chercha dans toutes les directions une issue potentielle et vit la vicieuse fenêtre. Elle s'élança contre la vitre mais fut très vite déçue ; si elle permet de voir l'extérieur, elle n'y autorise pas l'accès pour autant. Elle s'éclata lamentablement la figure contre la fenêtre, laissant des traces de sa truffe, de ses mains et de sa langue. Mais ça ne l'arrêtait pas dans son délire de fuir. Elle monta sur les paillasses et les parcourut tout en longueur à grande vitesse pour nous échapper. Dans sa course elle renversa tous les tubes à essais, les erlenmeyers, les éprouvettes, les échantillons de bactéries en culture et tout un réseau complexe de matériel de chimiste qui opérait encore goutte par goutte jusqu'à l'arrivée de notre catastrophe psychiatrique. Les fluides des différents contenants se répandirent sur les ordinateurs et les centrifugeuses et le tout disjoncta. Tout un travail de plusieurs semaines était répandu à terre, Pandore désespérée, s'était arrêtée de la poursuivre. C'en était trop, cette fille, cet animal ou cette chose quelle qu'elle soit, me tapait vraiment sur le système.

Je n'avais que peu d'espoir de l'attraper ; si à deux nous n'avions pas réussi, je ne vois pas comment seule, j'aurais pu y arriver. Même immobiles, la chose animale continuait de sauter partout et de se heurter contre les murs en espérant les briser. Elle était trop vive pour qu'un simple être humain puisse l'attraper dans sa course, c'était une balle rebondissante infernale. À peine avais-je posé mon regard à un endroit du laboratoire qu'elle n'y était déjà plus. Pandore dans son mutisme et son immobilité n'était pas ailleurs. C'est elle qui a fini par l'attraper.

La tête baissée, m'avait-elle expliqué ensuite, elle observait et écoutait les mouvements, lorsque notre catastrophe ambulante se déplaçait, c'était toujours en quatre temps : un saut, une ruade, taper quelque part puis trouver un endroit inaccessible pour reprendre son souffle. Elle faisait les différents coins du laboratoire dans un ordre presque aléatoire, qu'elle s'en rende compte ou non, on pouvait prévoir le dernier : c'était forcément celui qu'elle n'avait pas encore revisité. Ainsi avait-elle attendu la fin de la boucle infernale pour la saisir d'un bras en plein vol, par une patte arrière, et la claquer au sol. Quelle force incroyable ! m'étais-je dit à ce moment-là même si la méthode était peu orthodoxe.

Une fois saisie, Pandore ne la lâcha pas, même si l'animal était sonné. Avec mon aide, elle l'installa sur le siège, avant de resserrer les sangles sur ses pattes arrière. La patiente se crispa de nouveau :

« Nan je veux pas ! je veux pas ! je veux pas !, s'écria-t-elle en s'enfonçant dans le fauteuil.

— Écoute-moi, dis-je en feignant un air sympathique, Pandore m'a déjà fait des prises de sang et ça ne fait pas mal, crois-moi.

— Oui mais j'aime pas.

— Si tu veux, tu n'es pas obligée de regarder, tu n'as qu'à tendre ton bras et tourner la tête, d'accord ?

Pendant que je tentais d'apaiser la patiente, Pandore prépara de nouveau son petit chariot de prélèvement, elle se garda bien de déballer l'aiguille à la vue de la jeune fille et attendit même qu'elle ait détourné les yeux. Elle s'approcha pour piquer, la pseudo-Gaïa regardait toujours ailleurs, Pandore débouchonna l'instrument et le dirigea vers son bras. À peine l'eut-elle posé sur le pli du coude que l'animal hurla :

— Aïe aïe aïe ! J'ai mal ! J'ai mal ! J'ai mal ! Arrête ! Arrête ! Arrête !

— Ah vraiment ? lui lança Pandore droit dans les yeux. Regarde où est l'aiguille, c'est impossible de te faire mal d'aussi loin.

Elle avait l'habitude des patients compliqués, si bien qu'elle ne piquait jamais du premier coup, elle approchait simplement l'aiguille avant de l'éloigner aussitôt.

— Ah...

— Je peux y aller maintenant ?

— Si tu veux tu peux tenir ma main, proposai-je.

Mon pseudo chien acquiesça, me prit la main et tourna sa tête, mais décida tout de même de regarder du coin de l'œil cette fois-ci. Pandore approcha l'aiguille et piqua. Enfin elle avait réussi ! Mais alors qu'elle commençait à clipper les tubes pour prélever, l'animal dans un réflexe instinctif retira son bras et l'aiguille avec. « Désolée, j'ai pas fait exprès... », marmonna-t-elle, coupable. Excédées, nous avons finalement sanglé ses bras aussi et triomphé de ce grand calvaire qui dura au moins une bonne heure. Une pause s'imposait après une telle aventure, mais il restait l'imagerie. Rien qu'à envisager le fait qu'on devrait encore lui courir après – sans compter les dégâts qu'elle causerait – j'avais envie de pleurer, mais Pandore me rassura quand elle m'annonça qu'elle comptait bien recourir au méopa. C'était en fait un mélange de protoxyde d'azote – autrement dit de gaz hilarant – et d'oxygène. Cette technique nouvelle permettait de détendre le patient au maximum sans pour autant l'endormir.

On commençait par donner un Atarax avant de diffuser le gaz dans un masque pendant trois minutes ; le volume variait selon le poids et la taille évidemment, pour cette abruti ce serait du douze litres par minutes.

J'ai pu l'essayer à l'occasion d'un examen sur lequel je ne m'étendrai pas, et je peux dire que c'est une expérience agréable. Au départ l'infirmière m'avait fait un résumé sur ce qui allait se dérouler, comme je viens de le faire, et m'avait précisé qu'au bout d'une trentaine de secondes, je me relâcherais inexorablement et entrerais dans une espèce d'état second où je rêverais éveillée. Bien que le gaz hilarant rentrât dans la composition du méopa, il n'y avait pas de risques quelconques pour ma santé, si ce n'est un gros éclat de rire au « réveil ». Durant la diffusion du gaz, elle avait continué de me parler et pendant les quelques secondes où je pouvais encore aligner deux mots correctement, elle m'avait demandé ce que j'aimais dans la vie. La réponse fut vive, claire et simple, Gaïa, mes parents, Francesca et Pandore. Ensuite, un endroit où j'aimerais me rendre. J'avais répondu : au bord d'un étang où on allait souvent avec mes parents quand j'étais petite, sous un saule pleureur avec un pique-nique. Les secondes défilaient et comme par magie je me retrouvai à l'endroit évoqué auparavant. J'étais assise dans l'herbe et Gaïa étendue juste à côté de moi, avait le ventre orienté vers le soleil. Je pensais qu'elle dormait, mais sa petite truffe bougeait au gré du vent, renflant sans doute les bonnes odeurs que pouvait apporter un endroit comme celui-ci. Francesca, elle, s'était assoupie sur un banc, les mains jointes sur sa canne, avec un sourire béat. Papa, lui, regardait les gros poissons nager lentement dans l'étang, il rêvait de les pêcher, mais c'était interdit, alors il se contentait de les contempler et s'extasiait dès qu'il y en avait un qui dépassait les mensurations de son imagination. Maman et Pandore assises sous le saule, parlaient de choses et d'autres tout en dégustant leur thé – elles riaient de bon cœur dès qu'elles voyaient Papa sursauter et les appeler pour venir voir le beau poisson. Je vins aussi, et c'est vrai qu'il était magnifique. On aurait dit Arc-en-ciel, le poisson de Marcus Pfister dans les livres pour enfants, mais dans une version bien plus réaliste. Nous étions tous là à l'observer nager gracieusement sans faire un bruit, émerveillés par le spectacle : Pandore aussi et pour une fois ça se voyait sur son visage. À notre grande surprise, le poisson sortit la tête de l'eau et se mit à parler, dans un premier temps, je n'entendis qu'un « i », puis il me répéta d'une voix douce et légèrement inquiète : « C'est fini. »

Je sortis de ma transe utopique dans laquelle mes parents étaient là et Pandore souriait. Ce fut un bon moment, mais une grosse déception à la fin de voir qu'à part l'infirmière, personne n'était là pour me tenir la main ou bien... juste là. Enfin bref.

La chose animale était restée sanglée par précaution pour la suite. Pendant que je me détendais, Pandore était partie chercher le dossier médical de Gaïa où tous ses accidents et ses interventions chirurgicales étaient recensés. Il n'y avait pas grand-chose à part une stérilisation et une fracture à la patte arrière gauche lorsqu'elle était plus jeune. Je poussai le fauteuil vers d'autres salles d'examen pour effectuer une échographie pelvienne et une radio. Stressée comme l'était la jeune fille, nous avons décidé de faire au moins l'échographie sous méopa. Je lui expliquai son déroulement dans les termes les plus simples vu qu'elle n'était pas très futée. Elle fut méfiante dans un premier temps, mais voyant qu'elle ne pourrait s'échapper par aucun moyen, elle accepta sans trop broncher de s'allonger sur la table d'examen. Je disposai le masque sur son visage et pris soin de lui parler, d'être là comme l'infirmière l'avait été pour moi. Sitôt que je lui eus demandé ce qu'elle aimait dans la vie, elle me répondit : « Toi », avant d'entamer un récit sur notre prétendue première rencontre. Sa parole alternait entre phrases censées et syllabes inintelligibles :

« J'étais tout... petit chiot quand j'ai vu Papa... en premier. J'ai pas beaucoup d'images dans ma tête mais... j'ai des images de nez qui reviennent il venait du dehors... on était plusieurs mais y sont tous partis... y m'ont dit qu'ils pouvaient pas le sentir... Moi pour moi... il sentait la famille et le nid douillet... et le manger aussi... Et j'ai senti le toi et maman sur son pyjama... »

— Pyjama ? fis-je surprise.

— Moi, tu m'as donné... un pyjama pour pas être toute nue... Lui aussi il avait le sien.

— Ah oui des vêtements quoi.

— Je me suis rapprochée... rapprochée... et puis ses pieds... grands ! Je me suis assise dessus... y'avait la place. Il sentait le content aussi... oh oui beaucoup même ! et j'ai décidé... que c'était lui mon nouveau Papa... ils ont parlé avec mon ancien Papa... et puis avec ses mains... les mêmes qu'on mange avec... y m'a pris et y m'a caressée. Mon ancien Papa a été gentil de me laisser partir...

J'étais abasourdie par ce qu'elle disait, car c'était exactement ce que Papa nous avait raconté. Ensuite il l'avait mise dans un grand carton dans la voiture pour nous l'amener, mais elle avait le mal des transports.

— Mon nouveau Papa m'avait déposé dans... un truc tout fermé sur les côtés... Je voyais rien et ça bougeait beaucoup... alors j'ai fait vomito.

— Vomito ?

— Bah après, quand on se connaissait... et que j'étais malade... tu disais avec Maman « Gaïa elle a fait vomito » et même ... tu m'as appelée comme ça après... C'était pas chouette... mais je sais que c'était pas... méchant...

Son discours me rendait de plus en plus perplexe, tout était vrai. Je sais que nous avons raconté son histoire à un ami ou deux. Mais est-ce qu'ils s'en seraient souvenus à ce point pour la transmettre, au détail près, à cette jeune fille ? Elle-même, qui aurait eu pour plan de se faire passer pour Gaïa ? Si je suivais ma pensée, ça devenait vraiment tordu !

— Et... Est-ce qu'on te donnait d'autres noms ?

— Ah plein !... Vomito, Gailloute... Galinette, Galinette cendrée... Galipette... Noupe, Noupe-Noupe ... Loulou, Louloute... Loupe, Loupe-Loupe... Nounou, Cani-canou ... Gros bébé d'amour... Doggosaurus Rex... Face de pet, Petit prout... ONU, Casques bleus... Pour les derniers... tu disais ça quand Papa et Maman se bagarraient, j'ai jamais compris pourquoi...

— Ils ne se bagarraient pas, ils jouaient.

— Ah oui ? Moi... je leur aboyais dessus... je voulais pas qu'ils se fassent mal.

Alors que mes pensées devenaient de plus en plus confuses à force de parler avec la patiente, Pandore appliqua le gel sur son bas-ventre avant d'y faire glisser l'appareil d'une main. De l'autre, elle se repérait sur l'ordinateur et pointait des endroits précis à l'aide du curseur. Après cinq bonnes minutes, elle hocha la tête de droite à gauche pour éviter d'interrompre le dialogue. Quoi, non ? C'était un « non » pour quoi ? Parce que ce n'était pas elle ou parce que son appareil génital était bien absent ? Elle me fit signe de retirer le masque et m'attendit hors de la salle. La patiente revenait à elle doucement tandis que Pandore me déclara que l'organe autrefois retiré était toujours là :

« Ah la peste ! crachai-je, elle nous mène en bateau depuis le début !

— Pourtant elle était très bavarde pendant l'examen et tu avais l'air perturbée du peu que j'ai regardé.

— Oui, tout ce qu'elle m'a dit est la pure vérité ! Mais je ne sais pas comment quelqu'un aurait pu lui raconter tout ça ! Même les surnoms ! Un organe, ça ne réapparaît pas comme ça par magie !

— Soit cette fille est vraiment Gaïa, soit ça fait des mois que tu es épiée par une psychopathe qui t'a espionnée, s'est renseignée sur toi et Gaïa pour lui subtiliser son identité et se retrouver au plus près de toi. Malgré tout, tes parents dirigent une grosse société et vu le monde dans lequel on vit... Pourquoi pas ?

Je restai sans voix. Si même Pandore, une scientifique pure et dure pouvait imaginer un tel scénario, c'est que ce n'était pas impossible.

— Pour le moment, poursuivit-elle, nous avons seulement les résultats de cet examen. Il reste tout de même l'analyse génétique des cheveux qui peut renverser la situation, il faudra seulement attendre une semaine.

— Une semaine ! m'écriai-je, mais je ne vais pas la garder pendant une semaine chez moi si c'est une espionne ou je ne sais quoi !

— Je comprends ton doute mais regarde son apparence. Toi-même tu m'as dit que tu avais vérifié si c'était un déguisement ou non. Dans son cas tu peux comprendre qu'on ne puisse s'en tenir à un seul examen.

— Ça suffit !, sanglota la jeune fille toujours assise, j'en ai marre que tu dises des trucs méchants sur moi, surtout après tout ce qu'on a vécu ensemble ! Tu peux faire tous les examens et utiliser toutes les aiguilles que tu veux, j'm'en fiche ! Si tu m'aimais et que tu me connaissais vraiment, tu m'aurais reconnue à la seconde où tu m'as vue !

— Je...

— Allez, viens dans la salle de radio, m'interrompit Pandore en allant chercher la patiente, on va regarder ta patte arrière. Je vais prendre des images de tes jambes pour voir tes os, il ne faudra pas bouger, hein ? »

Alors que la scientifique l'emmenait, la jeune fille au passage me lança un regard méchant qui luisait de larmes. Elle aurait pu pleurer et faire éclater sa rage à tout moment, mais décida de se retenir, peut-être par souci de fierté.

Pandore m'invita à entrer en salle mais je refusai, préférant retourner dans le salon du manoir pour réfléchir. J'étais tourmentée par les paroles de la jeune fille, encore une fois, tout ce qu'elle avait dit, tout, absolument tout était vrai ! J'ai eu beau retourner le problème dans tous les sens, je n'ai aucune solution... je n'avais vraiment aucune idée de ce qui avait pu se passer cette nuit. Est-ce que je suis en danger en sa présence ou bien dois-je me résoudre à cette idée ? Que cette fille est mon chien ? Dans un sens comme dans l'autre cette question n'avait ni queue ni tête, on n'était ni dans un film d'action ni dans un bouquin de science-fiction.

Tandis que je me dirigeais vers le manoir, je passai devant les cellules de repos pour animaux et croisai le petit bouc que nous avions sauvé la veille. Il dormait paisiblement dans son box, complètement affalé sur le côté. Je restai un peu à le regarder galoper dans ses rêves et constatai par la même occasion que sa colonne vertébrale était toujours déviée. Il n'en était pas moins adorable pour autant. Je continuai mon chemin et vérifiai si chaque animal soigné disposait de tout ce dont il avait besoin. Arrivée dans le salon, je m'assis sur le canapé. Je n'avais plus envie de penser ni de réfléchir. Je vis une télécommande, elle était dans un boîtier sur mesure, sur lequel étaient gravés

des chats. « Ça devient vraiment n'importe quoi ici », pensai-je tout haut en la scrutant. J'appuyais sur le bouton et la télévision – assortie à la télécommande, à moins que ce ne fût l'inverse – s'alluma instantanément sur la chaîne des informations. Un homme brun d'une cinquantaine d'années et une femme blonde un peu plus jeune déclamaient le discours affiché sur leurs tablettes :

« Abordons dès à présent la chute de météorites, commença la femme, tous les passionnés d'étoiles étaient au rendez-vous hier soir pour observer la plus belle chute jamais enregistrée. Malheureusement, ce spectacle, au fil des heures est devenu une effroyable tragédie. Selon l'Observatoire de Paris, pas moins de plusieurs centaines de millions de ces corps célestes seraient passés au-dessus de notre pays, occasionnant ainsi d'énormes dégâts matériels. Un nombre plus qu'imprévu selon l'Observatoire autant pris de court que la NASA elle-même et qui suscite l'incompréhension la plus totale chez les scientifiques du monde entier.

— En effet ces météorites ont mobilisé énormément de pompiers et de policiers cette nuit, enchaîna le journaliste. Beaucoup d'incidents ont été recensés notamment des accidents de la route. De nombreux domiciles et immeubles ont été réduits en poussière par ces corps célestes, notamment en ville. Par ailleurs, des personnes peu scrupuleuses en ont profité pour s'introduire dans les maisons des sinistrés afin d'y voler tous les objets possibles. On ne dénombre pas moins de vingt mille victimes et une cinquantaine d'arrestations pour l'instant à l'échelle du pays. Nous nous sommes rendus sur place dans le département du Nord, Félicia c'est à vous.

La jeune femme apparut à l'écran, une bonne dizaine de secondes s'écoula avant que le journaliste ne reprenne la parole :

— Il semblerait qu'il y ait quelques problèmes techniques, veuillez nous en excuser.

— En attendant, poursuivit la journaliste, passons aux faits divers. Il est bientôt midi et pas moins d'une trentaine de milliers de signalements de disparition d'animaux de compagnie ont été recensés à la SPA ou sur des applications tels que Petzone, Filalapat ou bien Gamax. Aucun d'entre eux ne semble avoir été retrouvé pour le moment, la piste du trafic à grande échelle est la plus probable selon les enquêteurs... Attendez, fit-elle le doigt sur son oreillette, nous venons d'apprendre que les parcs animaliers et les zoos, eux aussi, étaient touchés par ces disparitions de masse, de quoi inquiéter les soigneurs, mais aussi nos amoureux des animaux.

— La météo à présent... »

J'ai éteint cet écran de malheur. Moi qui ne voulais plus me torturer la cervelle, c'était fini. Le chagrin commençait à assaillir mon esprit lorsque je me fis une réflexion. Cela paraissait étrange tout de même que sur trente mille disparitions, pas un animal n'ait été retrouvé depuis ce matin. Et puis, si la piste du trafic était favorisée, je ne vois pas comment elle aurait pu s'appliquer à Gaïa. Il y a de toute évidence une autre explication, mais laquelle ... ? Je commençais seulement à méditer sur la question lorsque Pandore revint, le cliché à la main, avec la pseudo-Gaïa qui boudait toujours.

« Alors ? fis-je impatiente.

— Eh bien c'est compliqué, répondit Pandore.

— Mais non, c'est Gaïa ou ce n'est pas elle.

— Regarde. Sur la première radio que j'ai faite, le jour de sa fracture, tu vois bien que le tibia est brisé sur la longueur, ok ? Sur celle-ci, après quelques mois de convalescence, il est guéri, mais comme tu le sais un cal osseux se forme, tu le vois ?

— Oui, et bien ?

— Regarde, ajouta-t-elle en me tendant le nouveau cliché, les proportions de Gaïa reportées sur celles de cette jeune fille, le cal se situe exactement au même endroit.

— Mais ça ne veut rien dire, elle a très bien pu se la faire toute seule elle aussi ! Et même dans ce cas-là, comment tu m'expliques la réapparition de son organe ?

— Je ne sais pas quoi te répondre, pour l'instant, nos examens sont à moitié encourageants. Il ne reste que la génétique.

— Oui mais ça va prendre une semaine ! Et encore une fois, je ne vais pas rester une semaine avec une inconnue qui me veut potentiellement du mal !

— N'importe quoi ! cria la fille-animal excédée. Si tu pensais un peu mieux hein, tu verrais bien que je sais pas descendre de ton lit comme toi, je sais pas faire pipi comme toi, je sais pas me servir d'une porte comme toi, je sais pas m'habiller comme toi, je sais pas me laver comme toi, je sais pas manger comme toi et je sais même pas ce que je fais là ni même à quoi ça sert de prendre mes os en photo ! Et puis si j'avais vraiment voulu te faire mal hein, eh ben j'en ai raté pas mal des occasions ! Et pis si c'est trop te demander maintenant, que de me garder chez toi parce que je prends plus de place dans ton lit, eh ben je vais dormir chez Pandore ! Na !

— Qu'on soit d'accord, dit Pandore, il est hors de question que j'abrite cette catastrophe ambulante.

— Beuh batastrampe mombulote toi-même, marmonna mon pseudo chien en tirant la langue et en se retirant dans un coin de la pièce.

— Je n'ai pas d'autre choix que de la garder avec moi si je comprends bien..., soufflai-je dépitée à l'idée de voir la maison sens dessus-dessous.

— J'ai pas de puces hein, c'est bon ! râla la prétendue Gaïa.

Un long silence très gênant s'installa durant une quinzaine de secondes. Moi, j'étais terriblement embarrassée par la situation, la chose restait de dos, les bras croisés dans son coin à boudier, tandis que Pandore ne pouvait détacher ses yeux de la télécommande. Elle rompit le silence :

— Tu as regardé la télé ?

— Euh oui, répondis-je confuse, je voulais me sortir la tête de cette histoire, excusez-moi.

— Ce n'est rien, c'est juste que je ne pose jamais la commande là, c'est tout. Quoi de nouveau aux informations ?

— Eh bien, les météorites d'hier soir étaient vraiment beaucoup plus nombreuses que ce qui avait été prévu, de ce fait c'est un peu l'apocalypse en ville, des immeubles se sont effondrés, beaucoup de maisons ont été détruites, des gens ont été tués, et certains continuent de piller malgré tout. Aussi, beaucoup d'animaux sont portés disparus, mais je pense que tous ont eu peur et se sont enfuis dans tous les sens.

— Je vois..., réfléchit Pandore la main sur le menton. Je vais te demander quelque chose mais... pas de préjugés s'il te plaît.

— Non bien sûr, on parle sérieusement et si ça permet de retrouver Gaïa par la même occasion.

— Mais chuis là roh ! cria la jeune fille.

— Je suppose que ton jardin est plein de météorites, vu qu'il n'est pas protégé comme le mien.

— Oui, c'est vrai.

— Apporte m'en s'il te plaît, je pense qu'il serait bon d'analyser leur composition, le temps d'avoir les résultats génétiques. Il est possible qu'il y ait un lien entre elles et la disparition de Gaïa.

— J'ai pas disparu, je suis là euh !

— D'accord, le temps de traverser la route et j'arrive, fis-je à Pandore. Bon toi là, en pointant du doigt l'énergumène, je sais que tu es là pas la peine de râler, alors rends-toi utile et viens m'aider.



7

« On doit faire quoi déjà ? demanda la fille-animal.

— Rapporter des météorites à Pandore...

— Y'en a beaucoup, autant prendre des petites non ? Elle prend le premier morceau à ses pieds, c'est un peu lourd quand même, on dirait pas comme ça.

— Ah bon ? Donne un peu.

— Tiens.

À peine avais-je la météorite dans les mains qu'elle m'entraîna vers le sol. Heureusement, j'ai eu le réflexe de retirer mes doigts au dernier moment, sinon adieu la prise de notes en cours.

— Hiiiiiiii ! Chuis désolée ! désolée ! désolée ! Me crie pas dessus ! s'affola-t-elle, déjà recroquevillée et les mains sur la tête.

— Mais non, je t'ai dit de me la passer justement, tu ne pouvais pas savoir. Et puis tu ne me l'as pas lancée dessus non plus. Je ne suis pas un monstre quand même. Pas au point de t'accuser de choses que tu n'as pas faites.

— ... Ben, ça dépend quoi en fait.

Oui, bon ça va, pensai-je tandis que je la fixai droit dans les yeux. En attendant la cour n'allait pas se nettoyer toute seule, un vrai champ de bataille. Vu l'état du potager, c'est clair que cette année on n'aurait pas de citrouille pour Halloween. Bien que la cour eût été très endommagée, aucun dégât matériel n'était à déplorer, étrangement. Nous n'avions que des météorites assez petites à déplacer, mais vu les trous qu'elles faisaient et leur poids, il n'y avait pas de quoi se réjouir non plus. Le terrain mettrait un certain temps à se régénérer.

— Et dire que j'ai encore plein de travail pour l'université, soufflai-je, il n'y a plus qu'à espérer qu'elle se soit fait bombarder elle aussi. Après tout, elle est proche de la ville.

— Je peux t'aider si tu veux, je soulève et j'apporte ça chez Pandore et...

— Moi je reste là, c'est ça ? Je me tourne les pouces.

— Ben c'est trop lourd pour toi, faudrait pas que tu te fasses mal. Tu peux reboucher les trous en attendant, non ?

— Mais qui es-tu à la fin ?

— Ben c'est moi, c'est Gaïa, je fais que te le répéter depuis le début.

— Rah, laisse tomber, capitulai-je en m'éloignant vers l'abri de jardin.

— Qu'est-ce tu fais ?

— Je vais te chercher une brouette, ça ira mieux pour amener les météorites.

— Une quoi ?

— Un truc où tu peux mettre des machins dedans, avec des poignées que tu soulèves un peu avec tes bras et qui roule.

— Ah oui, c'est plus clair d'un coup. »

Je lui apportai l'objet en question. Ses yeux pétillaient de joie et de surprise à sa vue, elle en resta bouche bée.

— Tu ne vas pas t'émerveiller comme ça à chaque fois, si ?

— Non, elle se mit à renifler l'objet avec enthousiasme sous toutes ses coutures, mais c'est comme ça que ça s'appelle : une broète !

— Brouette. Une brouette, oui. Qu'est-ce que ça a de si exceptionnel à tes yeux ?

— Ça sert à se déplacer super vite et super loin, comme ça là-bas !, fit-elle en pointant du doigt la voiture des voisins. Une fois tu m'as mise dedans et pfiou ! On a fait le tour de la maison ! Ça bougeait, ça bougeait ! Est-ce que... ?

— Non.

— Beuh allez steuplaît...

— J'ai dit non.

— Juste un peu, allez...

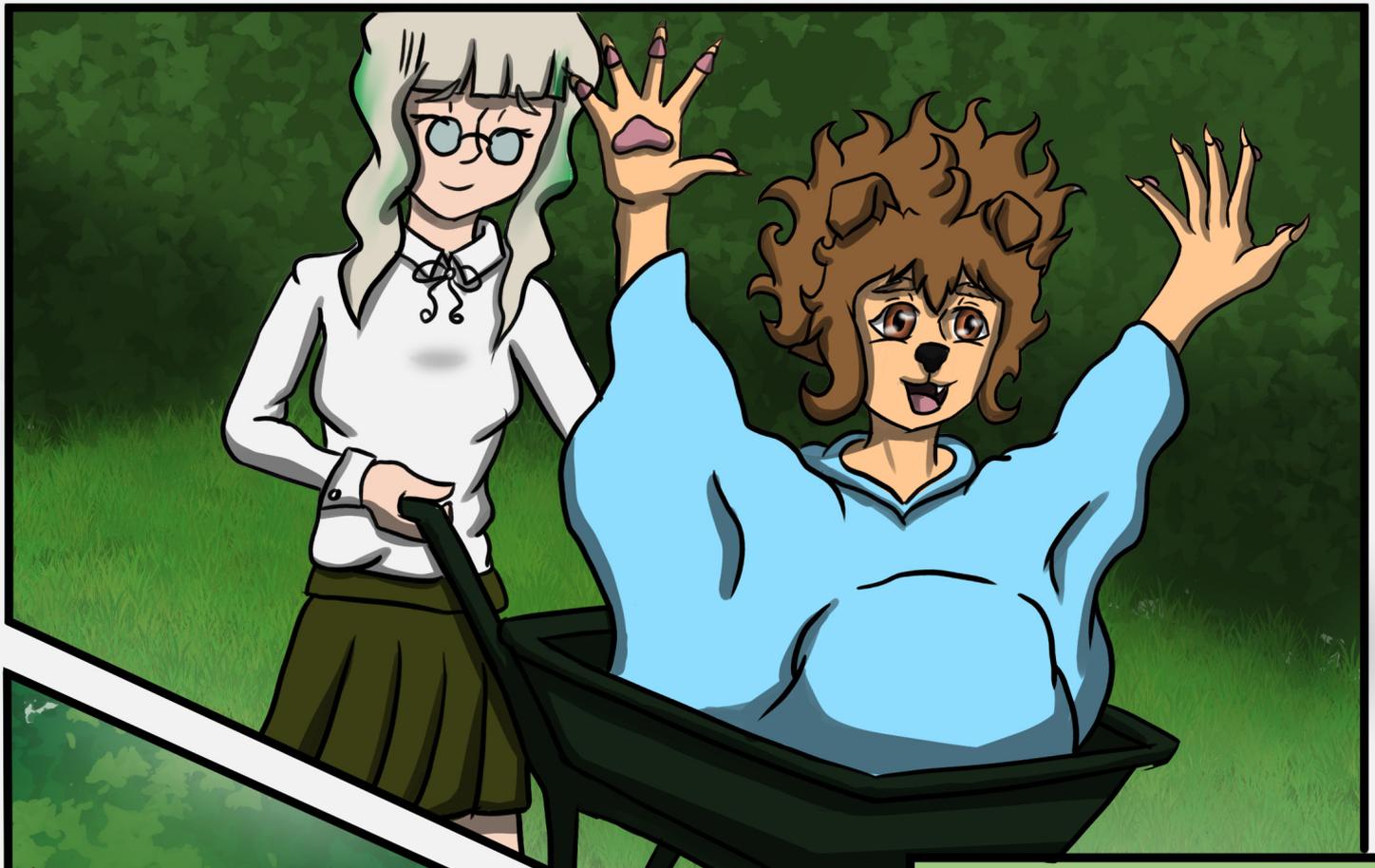
Je soupirai et consentis à la laisser monter dans la brouette pour faire un tour dans la cour. J'avais le pressentiment qu'elle ne m'aiderait pas sinon, de ce fait je me suis prêtée au jeu. Et puis bon, s'il n'y a que ça pour lui faire plaisir, pourquoi pas, j'avais besoin de me détendre un peu moi aussi. Le terrain était parsemé de dos d'âne que les météorites avaient formés, de quoi donner des sensations fortes à notre animal. Elle donna le départ et aussitôt je m'élançai dans une course effrénée à travers le jardin où tantôt j'évitais les trous des météorites, tantôt je sautais par-dessus en imitant des bruits d'avion de guerre. La jeune fille riait aux larmes et rebondissait dans la brouette à chaque obstacle. Elle se prêtait aussi au jeu des bruitages et m'avertissait des trous à éviter surtout en sortie de virage. Moi à courir comme une dératée et elle à bouger comme ça, ce qui devait arriver arriva : la brouette se coinça une roue dans un trou et envoya valser l'animal tandis que je m'écrasai lamentablement par terre. Ça ne nous empêchait pas de rire mais cet incident sonna la fin de la récréation. La jeune fille s'ébroua et se dirigea à quatre pattes vers le bassin à poissons pour y laper de l'eau. Sa langue allait frôler la surface lorsqu'elle poussa un cri et recula :

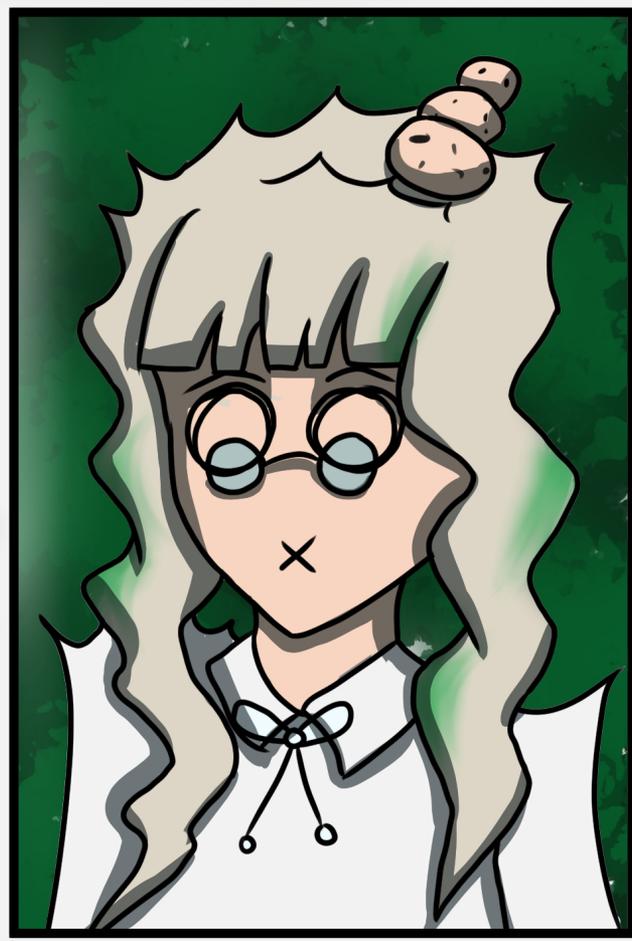
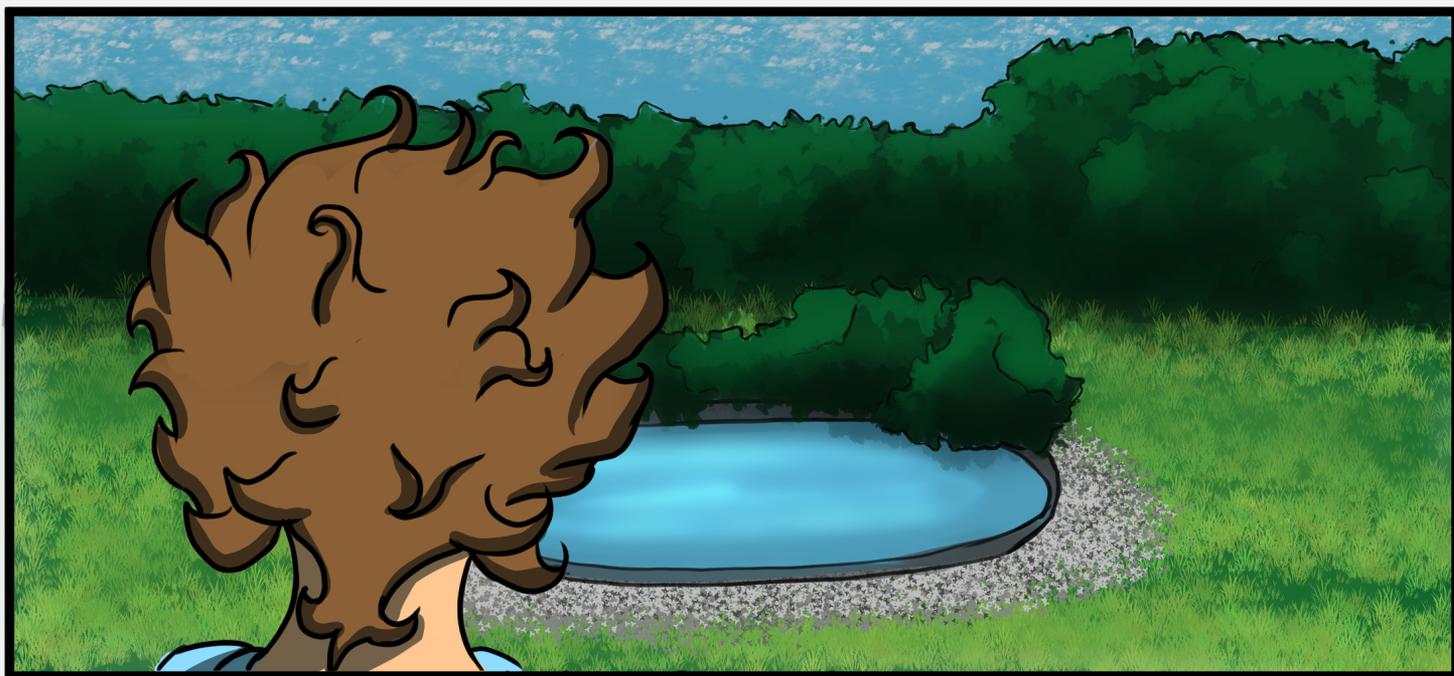
— Que se passe-t-il encore ? lui demandai-je pendant que je frottai mes vêtements.

— Y'a quelqu'un dans l'eau, chuchota-t-elle en pointant du doigt la surface.

— Oui les poissons.

— Non ! Non ! Viens voir !





Incrédule, je m'approchai et contemplai la surface de l'eau, mais rien ne me sauta aux yeux.

— Eh bien quoi ?

— Rah c'est dingue ! Y sont deux maintenant et y'en a un qui te ressemble vachement !

— C'est normal, c'est moi.

— Non c'est pas possible. Tu peux pas être à côté de moi et dans l'eau !

— Eh bien comment t'expliquer... C'est moi et ce n'est pas moi à la fois.

À sa tête, je devais avoir éteint sa seule étincelle d'intelligence. Je dus lui donner un petit cours de physique de base pour lui expliquer la notion de reflet. Il me semblait qu'elle comprenait, ou du moins, elle était attentive. Elle m'interrogea en pointant mon reflet du doigt :

— Donc ça c'est toi ?

— Oui.

— Si je tape dessus tu ne vas rien sentir alors ?

— Non, ce n'est qu'un jeu entre la lumière et l'eau comme je t'ai dit.

— D'accord, j'ai compris. Mais c'est qui ça ? fit-elle en pointant du doigt l'autre reflet.

— C'est toi, répondis-je en pensant soudainement au syndrome de Capgras.

Ma révélation la pétrifia sur place. Elle ne dit mot et se mira un moment. Elle lapa l'eau et fut surprise de voir son image s'altérer.

— C'est que de la lumière et de l'eau hein ?

— Oui.

Sitôt m'avait-elle posé cette question qu'elle repartit dans sa contemplation. Elle retira le pyjama et se tortillait pour s'observer sous toutes les coutures. À la voir se tordre ainsi dans tous les sens, j'eus pitié et l'invitai à rentrer pour faire connaissance avec le miroir. Je dus m'arrêter sur le fait que cette fois-ci, il n'était plus question d'eau mais de verre et que c'était... – Non ne tape pas dedans ! – ... fragile. Heureusement que je ne suis pas superstitieuse et qu'il y avait un autre miroir dans ma chambre. Je dus évidemment lui retirer les morceaux de verre de la main même si elle me certifiait qu'elle n'était pas blessée.

— Aïeuh !

— Tu vois que tu as mal.

— Pas tant que ça, dit-elle d'un air pensif.

— Comment tu te sens ? tentai-je pour explorer ma piste du syndrome.

— Ben j'ai pas mal, je te le dis depuis tout à l'heure.

— Je ne parle pas de ça mais du reflet.

— Ah..., elle baissa les yeux. Je sais pas, c'est bizarre. Je sais que vous aimez le vôtre, de reflet, vous le regardez tout le temps. Mais moi, ça m'intéresse pas, lança-t-elle en reniflant la vitre, ça sent pas, ça fait pas de bruit, c'est pas drôle quoi. Mais je suis vraiment ça, là ?

— Eh bien oui.

— Je comprends mieux pourquoi que t'as eu peur. Tu sais pourquoi que je le sais maintenant ? Ben parce qu'avant le sol était vachement plus près et si y'était plus près c'est que j'étais plus petite mais là qu'il est plus loin c'est que je suis grande non ?

— Ça semble logique en soi.

Je répondais machinalement, je ne savais pas quoi dire. L'hypothèse du cas psychiatrique perdait de plus en plus de terrain et celle du syndrome de Capgras avait complètement été balayée : elle semblait simplement tout ignorer du monde. J'enlevai le dernier morceau de verre de sa main lorsqu'elle me demanda à boire, j'insistai pour lui mettre un pansement mais elle refusa et se dirigea instantanément vers « la boîte à miam », plus, communément appelée « frigidaire ».

Je nous sers un verre d'eau bien fraîche. Mon esprit avait tellement été préoccupé ces dernières minutes que j'en avais oublié ma soif après la course. Elle, reniflait l'objet – ne sachant pas quoi en faire, évidemment – avant de laper l'eau et d'y enfoncer la truffe à mesure que le volume baissait. Avec un air pitoyable qui se rapprochait du chien battu, elle avait attendu sans dire un mot, que je finisse mon verre pour me demander de l'aide. J'étais tellement bouleversée que je n'ai même pas eu le courage de me fâcher. Sa stupidité irritante n'était-elle pas de l'ignorance ? Je lui fis une démonstration du geste désaltérant. Ce fut sans surprise qu'en essayant de verser l'eau dans sa bouche, elle fit tout tomber à côté. Je nettoyai sans lui faire de remarque et remplis de nouveau son verre, en précisant cette fois-ci de l'incliner moins fort. Elle réussit, mais en fut tellement fière qu'une fois qu'elle eut fini, elle jeta le verre par-dessus son épaule. Les éclats s'éparpillèrent aux quatre coins de la pièce et même au-delà. Les mains sur les hanches et la truffe en l'air, elle me regardait d'un air triomphant avant d'apercevoir mon visage neutre et de me demander : « J'ai bu alors ça sert plus hein... on fait pas ça ? » Non, on les nettoie et on les réutilise, lui répondis-je dépitée. Elle s'excusa au moins une cinquantaine de fois en me suppliant de ne pas lui crier dessus, pendant que je ramassais les débris. Vu que c'était sa bêtise, elle s'était proposé de le faire, mais si elle était aussi douée pour ramasser ça que pour boire, elle se serait encore coupée. Je n'avais pas envie de reprendre ma pince à épiler pour retirer le verre. Je ne lui en ai pas tenu rigueur pour cette fois, mais à l'avenir, elle aurait droit à un gobelet en bambou, ça casse moins.

Passées ces scènes, nous nous sommes finalement mises à travailler. La fille-animal creusait le sol à quatre pattes autour des météorites. Au départ je pensais qu'elle me donnerait encore plus de travail mais je vis que ça lui permettait d'avoir une meilleure prise pour les mettre dans la brouette et les transporter chez Pandore. De mon côté, je rebouchai les trous soigneusement avec ma petite pelle et y ajoutai des graines de pelouse avant de passer la dameuse par-dessus. Lorsque j'avais fini mon travail, j'aidais la pseudo-Gaïa à creuser. Je lui signalai d'y aller plus doucement dans les parterres, histoire de ne pas abîmer davantage les fleurs ou les arbustes. Le temps de tout remettre en ordre, il devait remonter sur cinq heures de l'après-midi. Quand il ne resta qu'une seule météorite, j'insistai auprès de ma travailleuse animale pour la transporter moi-même jusque chez Pandore et lui annoncer qu'elle possédait désormais tout notre stock. Psychopathe ou non, elle m'avait été d'un grand secours, mais je savais qu'elle ne portait pas notre voisine dans son cœur et je voulais éviter un potentiel conflit. Elle refusa catégoriquement : si je me blessais, elle s'en voudrait beaucoup beaucoup beaucoup.

J'argumentai en lui disant que cette fois-ci la météorite était dans la brouette et que j'en avais marre de reboucher les trous ; rien à faire, elle était bornée. En fin de compte je lui montrai que je pouvais soulever et faire bouger la brouette, non sans mal mais du moins sans me blesser.

Elle finit par accepter bien que peu convaincue de ma démonstration. Elle décida de me suivre pour surveiller, au cas où j'aurais eu un accident dans la cour. Arrivée en haut de la pente en macadam qui donnait sur la route, je dus presque me fâcher pour qu'elle retourne dans le jardin boucher le dernier trou.

Maintenant c'est moi qui devais mener la météorite à bon port. Je levai doucement la brouette en faisant attention de ne pas être trop rapide dans mes mouvements au risque de glisser dans la descente. Un pas après l'autre avec beaucoup de précaution, j'avancais, je devais même être plus lente que Francesca à ce moment-là. Le but n'était pas de se faire mal. La roche glissa légèrement et grinça sur le métal. Pas d'affolement inutile, pensai-je la sueur au front, je maîtrise la situation. J'étais au milieu de la pente, lorsque ma transpiration fit glisser ma main droite de la poignée. J'ai crié. Je fus alors entraînée par le poids de la brouette qui me traîna jusqu'au milieu de la route. J'eus de la chance qu'aucune voiture ne fût de passage à ce moment-là, pour moi mais aussi pour le potentiel conducteur qui se serait pris une météorite dans le pare-choc. Je n'avais pas eu de meilleure idée ce jour-là que de mettre une jupe, au final mes genoux étaient à vifs, mon menton arraché, ma main droite jusqu'à mon avant-bras déchirée par le bitume et dans tout ça j'avais perdu mes lunettes. J'étais sonnée par la douleur qui me lançait de partout, je ne pouvais rien faire sans ressentir de grosses brûlures. La pseudo-Gaïa qui m'avait entendu crier s'était précipitée en courant à quatre pattes pour me voir :

— Je savais que j'aurais pas dû te laisser faire ! Roh là là là là, s'excusa-t-elle lorsqu'elle vit le mal insupportable que j'avais rien que pour me redresser et m'asseoir avec son aide. Aïe aïe aïe, allez Gaïa, réfléchis un peu, ..., gémit-elle en se tirant les cheveux. Je sais, bouge pas je vas chercher Pandore !

On dit « je vais » bon sang, pensai-je malgré la douleur, et puis vu mon état ce n'est pas comme si j'allais m'enfuir en courant. Je demeurais assise et j'essayais de rester immobile au maximum, non seulement pour reprendre mes esprits mais aussi pour éviter d'avoir mal. Après tout, les voitures me verraient bien au loin, je suis discrète, pas transparente et puis le monde n'est pas encore assez fou pour rouler sur un blessé. Du moins j'ose l'espérer.

Je remarquai que je ne voyais rien, et malgré l'interdiction de bouger que je m'étais imposée, je passai au-dessus de la douleur et me mis à tâter le sol de la main gauche en espérant retrouver mes lunettes. Une grande silhouette apparut, debout, face à moi et me les tendit, je les pris, les chaussai et remerciai la personne dès qu'elle ne me parut plus floue. C'était un homme d'environ deux mètres, musclé à l'extrême, qui portait un pantalon et une chemise éclaboussée de sang. A la vue de cette montagne qui avait l'air d'avoir eu un accident aussi, je fus terrorisée. Je lui demandais ce qu'il me voulait. Je n'obtins pas de réponse, mais un regard fixe sur mes blessures. Ses mains étaient énormes, à tel point que je ne savais pas comment il avait fait pour me rendre mes lunettes sans les casser rien qu'en les touchant, c'était irréaliste. Il faisait partie de ces gens dont il est impossible de donner l'âge : il avait un visage assez jeune avec pas mal de cicatrices, mais les cheveux très courts et grisonnants. Son petit nez retroussé et sa mauvaise dentition qui sortait sur les côtés comme chez les phacochères lui donnaient un air d'ogre. Je lui reposai la même question sur un ton plus sec, et là non plus pas de réponse. Il mit sa main dans son dos, je fermai les yeux, pensant qu'il allait m'achever à l'aide d'un couteau ou d'une arme à feu. J'étais complètement paralysée, à la fois physiquement mais aussi mentalement. Moi qui espérais encore, il y a quelques secondes, que le monde n'était pas aussi fou, j'avais bel air maintenant avec mes croyances !

Néanmoins ce monstre gigantesque n'avait aucune mauvaise intention. Bien qu'il fût impressionnant et peu gâté par la nature au point d'effrayer tout un quartier, il sortit une trousse de soins qu'il posa à côté de moi, puis dégagea la route. Il me porta devant ma maison et m'assit sur un petit muret. Il ouvrit la trousse et commença à sortir le désinfectant, des bandes, des pansements, des compresses et posa le tout méticuleusement. Même s'il avait une carrure à faire pâlir tous les sportifs de haut niveau, il était très minutieux et sursautait chaque fois que je témoignais de signes de douleur. Il prit même peur lorsque je me suis mise à pleurer pendant qu'il versait le désinfectant sur mes grosses blessures. Une fois calmée, il m'a tapoté doucement la tête avant d'absorber le produit avec les compresses.

Après avoir tout nettoyé, il posa d'abord un petit pansement sur mon menton, puis me fit un bandage à la main après y avoir laissé une compresse imbibée de Bétadine rouge. Il passa ensuite à mon avant-bras où il mit un grand pansement qui couvrait le tout. Enfin, il regarda mes genoux, dubitatif, avant de fouiller dans sa trousse. Il ne sembla pas y avoir trouvé ce qu'il voulait et reproduisit sur mes genoux le même pansement que sur ma main.

Je voulus le remercier comme il se devait en lui offrant quelque chose à boire ou à manger ou même de l'argent, mais dès que j'essayais de me lever, il appuyait délicatement sur mes épaules et m'indiquait par de petits gestes de rester assise et de ne pas bouger. Il descendit la pente, alla ramasser la météorite, la posa devant chez Pandore et me rendit ma brouette. J'étais complètement abasourdie, de nos jours c'est rare des gens comme ça.

Il fallut, toutefois, tout ce temps pour que la voisine et la jeune fille arrivent enfin :

« Désolée, j'ai eu du mal avec les portes... s'excusa de nouveau la fille-animal avant de se mettre à quatre pattes et de grogner, qui c'est celui-là ?

— Qui êtes-vous ? interrogea sèchement Pandore.

— Calmez-vous, il m'a soignée...

— Il sent le Tildé, j'aime pas ça ! cracha la pseudo-Gaïa de plus en plus agressive, prête à lui bondir dessus.

Rien à faire, la vétérinaire et la jeune fille se montraient de plus en plus hostile, envers mon sauveur et j'étais encore dans un trop sale état pour trouver l'énergie de le défendre. Le pauvre homme souriait et essayait de parler, mais il mettait seulement des sons et des grognements disgracieux qu'il tentait d'expliquer par des gestes. Plusieurs fois il me désigna avec Pandore avant de frapper ses mains contre son torse et de mimer des choses que personne ne comprenait.

— Je suis désolée monsieur, mais je ne pense pas que l'on se connaisse, lança sèchement Pandore, je vous prie de partir. »

Le sourire de l'homme s'éteignit, voyant que malgré sa bonne action, tous les efforts qu'il mettait en œuvre pour se faire comprendre n'aboutiraient à rien. Le regard sombre et luisant, il baissa la tête, courba son dos, posa ses mains au sol et partit sur ses quatre appuis en courant Dieu sait où ensuite.

8

Raphaël s'interrompt de nouveau lorsque l'agent Fowkes fit irruption dans la salle avec les beignets et le chocolat chaud :

« Quoi d'neuf docteur ? imita-t-il. On la tient notre coupable ?

— Arrête avec cette voix, tu me donnes mal à la tête, répondit Eléonor Tu dois faire peur à la p'tite en plus.

— Roh ça va hein, elle n'a pas cinq ans non plus. Et puis elle va avoir un gros casier et faire un long séjour chez nous si elle ne nous dit pas la vérité ! lança-t-il en fixant méchamment Raphaël. Tiens ton dix heures et ta carte, y'avait une de ces file je te raconte pas.

— Je te remercie, fit Eléonor. Est-ce que tu as faim Raphaël ?

— Oui, merci...

— Et moi je peux crever la gueule ouverte, c'est ça ? râla Fowkes. Si j'avais su que c'était pour elle, j'aurais craché dessus.

— Quelle preuve de maturité dis-moi. Si tu as faim, personne ne t'empêche de refaire la queue mais si tu préfères te rendre utile, dis-moi plutôt si tu as les résultats de l'analyse des deux corps retrouvés chez Jennifer et Bryan Gros.

— Je les ai, et ce sont bien leurs cadavres. Les analyses d'empreintes innocentent notre suspecte pour le moment.

— Je te l'aurais bien dit, répondit Eléonor en consultant le dossier. Ça se voit que ce sont des morsures, et vu leur taille, impossible que ce soit la mâchoire de Raphaël.

— Déjà que je m'interdis de manger de la viande, ce n'est pas pour aller m'attaquer aux voisins..., tentait d'ironiser Raphaël, les mains menottées autour de son chocolat chaud.

— On t'a rien demandé, cracha Fowkes.

— De plus..., appuya Eléonor en regardant Fowkes, pour arracher des membres comme ça, il faut une force incroyable, et dans l'hypothèse où Raphaël serait la meurtrière, elle se serait servi d'un objet contondant et on aurait retrouvé des traces. Or les os ont été broyés et les insertions tendineuses ont cédé..., elle continua de feuilleter le dossier. J'ai ma petite idée sur le coupable.

— D'autres empreintes ont été retrouvées, il s'agit de l'animain 001.

— L'animain 001 ? interrogea Raphaël, il n'a pas de prénom ?

— On ne donne pas de nom à ces choses-là, mais un matricule, répondit Eléonor.

— On les avait presque tous répertoriés ces trucs-là, mais on va dire qu'une certaine jeune fille de vingt-cinq ans et sa collaboratrice en ont décidé autrement en faisant exploser les hangars.

— Je maintiens que je n'ai rien fait de mal. Ce n'est pas parce qu'ils sont mi-homme mi-animal qu'on doit les traiter comme des objets, rétorqua Raphaël, en se levant.

— Oui, mais beaucoup d'entre eux sont très dangereux, tu le vois bien sur les photos, tenta d'apaiser Eléonor.

— Et chez les humains, il n'y en a pas non plus de dangereux ? Sinon à quoi servent les prisons ?

— Ce n'est pas pareil, fit Eléonor.

— Si et bien plus que vous ne le pensez, affirma Raphaël.

— Elle me tape sur le système cette satanée gamine ! Qu'on la foute en taule et basta ! s'écria Fowkes, ça se voit bien qu'elle est de leur côté !

— C'est parce que j'ai un avis sur la situation, différent du vôtre que vous voulez me jeter en prison ? D'accord, alors on va s'imaginer trente secondes en pleine guerre, vous voulez bien ? Vous êtes un soldat patriote, les valeurs de votre pays c'est votre vie, tout ce que vous voulez. Mais pourtant avec toutes ces bonnes valeurs, si vous faites attraper par des ennemis, il vous arrive quoi à votre avis ? Et vous, si vous attrapez un ennemi, vous lui faites quoi ? Pourtant, nos ennemis sont des humains comme vous et moi, ils ont juste une façon différente de voir la vie. Est-ce un crime pour autant ? Est-ce qu'on doit les bâillonner et les réduire au silence ? Je vous laisse méditer, rétorqua Raphaël en se rasseyant.

L'agent de police ne sut quoi répondre, son visage se teintait d'un rouge si vif qu'il aurait pu exploser à tout moment. Il frappa la table avec ses poings à plusieurs reprises et trépigna de colère face à Raphaël en tonitruant d'immondes insultes, avant de quitter la pièce et de claquer violemment la porte. Un long silence s'en suivit et Eléonor reprit :

— Tu sais au fond c'est un bon gars. Il prend son travail très à cœur.

— Ça dépend du point de vue...

Bon, revenons à nos moutons... s'il s'est fâché comme ça c'est parce que l'animain 001 est un individu très dangereux, non seulement par son physique irréaliste mais aussi à cause de sa force qu'il ne semble pas maîtriser. Il y a environ cinq ou six mois, c'est le premier individu à avoir semé la pagaille en ville, peu après les météorites. Selon les nombreux témoins, c'était impossible de le louper, tellement il est monstrueux et imposant. Apparemment, il avait une chemise tâchée de sang ce jour-là, alors les gens lui cédaient le passage. Jusqu'à ce qu'un petit groupe de jeunes qui traînait par-là ne l'accoste. L'animain intrigué écoutait attentivement et souriait même, à ce qu'on dit. Les jeunes étaient turbulents, ils se moquaient de son physique en le traitant de « gonflette », de « monstre », d'« alien » ou bien encore en lui disant de « retourner sur sa planète ». L'atmosphère s'y prêtait en soi car nombreux ont été les sinistrés ou les personnes qui se sont retrouvées orphelines ou bien sans abri du jour au lendemain. Certains se défoulaient comme ils le pouvaient dans cette ville qui avait pris un air de fin du monde. On ne sait toujours pas si l'animain comprenait exactement ce qu'ils disaient, mais une chose est sûre, c'est qu'il leur a tendu la main et que les jeunes, après l'avoir traité de « clochard », l'ont frappé au visage. Sans surprise l'animain n'a pas du tout apprécié et s'est mis à rugir de colère avant de lever le bras et de rendre le coup à celui qui l'avait frappé. Le seul problème c'est qu'au lieu de lui mettre un simple poing dans la figure, il l'a littéralement décapité avec sa force surhumaine. Les cris des gens conjugués à la tête du jeune homme qui a roulé jusqu'aux pieds d'un policier n'ont fait qu'empirer la situation. La bête contemplait ses mains tandis que notre feu collègue avait appelé des renforts avant de se diriger vers lui. Le bruit attira la bête qui se tourna vers lui, il

sortit son arme de poing et tira, l'animain enragea davantage, se rua sur le policier, l'attrapa au niveau du buste et des pieds avant de le déchirer en deux en rugissant. Ensuite les renforts sont arrivés en masse et l'animain a été endormi puis transféré dans une cellule spécialisée.
— Je ne sais pas quoi vous dire, soupira Raphaël.

— Il n'y a rien à dire, c'est tout bonnement affreux. D'ailleurs, voici sa photo.

Raphaël pâlit à sa vue. Cet animain, c'était le même qui l'avait soignée le jour où elle devait apporter les météorites chez Pandore ! Comment avait-il pu être aussi doux et méticuleux avec elle et aussi barbare avec ces personnes ?

— Je crois que tu le connais Raphaël.

— Oui et maintenant, tout s'explique. Il nous avait fait des signes et je m'en veux de ne pas avoir compris à ce moment-là. Je m'en veux de ne pas avoir pu calmer Pandore et Gaïa ! sanglota Raphaël la tête dans ses mains.

— Pourquoi ? Qui c'est ?

— C'est Tildé, l'american bully de mes anciens voisins. »

9

Je ne peux pas vous en dire davantage sur Tildé à part que c'était un chien battu. Je vous l'ai déjà dit, j'ai même appelé la SPA une fois pour qu'ils viennent le constater. Les derniers jours avant la chute des météorites, ses bourreaux n'arrêtaient pas de lui hurler dessus tandis que le chien criait de douleur. Ça me fendait le cœur mais je ne pouvais pas aller les voir et leur en retirer la garde moi-même, alors j'écoutais, impuissante. J'aurais tellement aimé m'infiltrer dans leur garage pour le délivrer...

Les semaines qui ont suivi ma chute ont été très mouvementées pour tout le monde, comme vous le savez. Les meurtres de Tildé ont effrayé beaucoup de personnes et ont fait la chronique des journaux pendant un moment : qui était-il ? Pourquoi ? Comment ? On voulait tout savoir. La terreur planait toujours même s'il avait été emprisonné. Sans savoir ce qu'était un animain à l'époque, les gens se méfiaient de tout et de tout le monde : les inconnus, les voisins, les amis ; tous étaient susceptible de tuer sans raison. « L'Homme est un loup pour l'Homme », ce dicton s'appliquait plus que jamais dorénavant. Les gens évitaient de sortir, de se rencontrer, mais malgré tout, la vie continuait et rien, ni aucun lieu public n'avait été fermé. Les gymnases et les salles des fêtes ont même été réquisitionnés pour abriter les sinistrés, assez paradoxalement. Tandis que moi, j'allais à l'université comme avant.

Quand j'étais en cours, Pandore se dévouait à garder la pseudo-Gaïa le temps d'avoir les résultats de l'analyse génétique. Même si elle avait un tempérament grincheux, la jeune fille permettait à la vétérinaire de soigner plus facilement et efficacement les animaux blessés. Cette semaine-là fut calme, peu d'animaux avaient été secourus mais aux informations on déplorait de plus en plus de disparitions. Les trois-quarts des zoos étaient vides, parcs aquatiques et réserves aussi, mais le plus étrange dans tout ça c'est que tous les animaux en général semblaient s'être évaporés, comme ça, du jour au lendemain. Les recherches continuaient et l'affaire qui prenait de plus en plus d'ampleur, impliquait des enquêteurs du monde entier. On ne nous disait pas grand-chose, que ce soit à la télé ou sur les réseaux sociaux, alors on laissait les pros agir. En attendant, je restais avec la pseudo-Gaïa le soir, et même la nuit parce qu'elle refusait de dormir dans le canapé.

Vous me direz qu'elle ne savait ni monter ni descendre de mon lit, mais si je la laissais seule, elle trépidait, couinait, tournait en rond, et pouvait me supplier pendant des heures, alors est-ce que j'avais vraiment le choix ? Le pire, c'est qu'elle prenait vraiment toute la place et pas moyen de s'échapper ! Non ! Parce que même si je voulais aller dans le canapé histoire de faire ma nuit tranquillement, elle se réveillait – elle avait le sommeil léger, comme si ce n'était pas assez – et me suivait où que j'aille pour venir dormir avec moi. Alors au bout de la deuxième nuit, j'ai lâché l'affaire et me suis résolue à me reposer comprimée entre elle, mes blessures qui me lançaient et les barreaux de sécurité. Et puis elle ronfle ! Mais elle ronfle ! Jamais entendu un vacarme pareil. Elle bave beaucoup aussi et souvent sur moi d'ailleurs et puis elle court dans ses rêves ou je ne sais pas ce qu'elle fait mais elle me frappe avec une de ces violences ! Résultat, une semaine d'insomnie, des ecchymoses partout et des valises sous les yeux qui noircissaient de plus en plus au fil des nuits blanches. Je dormais en cours, me trompais dans les soins des animaux chez Pandore et somnolais au volant. À plusieurs reprises, je me suis même assoupie en pleine opération alors que je devais lui passer les outils et surveiller le pouls du patient. J'ai dû lui fournir quelques explications à un moment donné parce que ça faisait déjà trois fois que ça m'arrivait. Je craignais qu'elle ne me dispute ou pire qu'elle ne me renvoie, mais contrairement à ce que je pensais, elle ne me fit aucun reproche et se montra même compréhensive. Elle me demanda seulement de bien dormir cette nuit-là pour revenir en pleine forme le lendemain et se dévoua même pour héberger la jeune fille qui irait dans une chambre à part. Tout devait bien se passer le soir venu, en théorie. Mais la scène qu'elle m'a faite lorsque j'ai été la déposer...

« — T'EN VA PAAAAAS ! braillait-elle à plein poumons, alors que Pandore la retenait.

— ...c'est juste une nuit, d'accord, je reviens te chercher demain, murmurai-je avec les dernières forces qui me restaient en traînant mon corps vers la maison, je crois que je vais mourir si je ne dors pas cette nuit...

— M'ABANDONNE PAAAAAAS !

— ...mais non je ne t'abandonne pas, je vais juste me reposer toute seule, parce que c'est impossible avec toi dans les parages...

— C'EST MA FAUUUTE, OOUIIIIIIIN ! CHUIS DÉVOLÉE ! ME PUNIS PAS ! ME LAISSE PAAAAAS !

— ...je ne vais pas te dire le contraire, mais tu n'es pas punie, je vais juste me reposer, hein. Allez.

Elle se dégagait des bras de Pandore et m'agrippa à la jambe.

— PROMIS PROMIS PROMIS JE LE FERAI PLUS MAIS ME LAISSE PAS AVEC ELLE !

— Je ne suis pas un monstre, lança Pandore, vexée.

— ...attends-moi là j'arrive...

Je traversai difficilement la route. Une fois à la maison, je dus m'y reprendre au moins cinq fois avant de mettre la clef dans la serrure. J'allai à ma chambre et y pris ma bouillote en forme de renard. Je la remplis d'eau bien chaude et retournai chez ma voisine voir la jeune fille qui avait séché ses larmes :

— ...tiens... C'est pour toi.

— C'est quoi ? articula-t-elle en inspectant l'objet avec sa truffe, c'est chaud et ça sent le toi.

— C'est un doudou... comme ça la nuit... tu auras l'impression de dormir avec moi même si je ne suis pas là... Tu peux la serrer très fort contre toi, sans risquer de m'étouffer.

Elle ferma les yeux, prit la bouillote contre elle et inspira profondément :

— Ça marche ! C'est super !

À la suite de quoi, elle partit se coucher.

— Ah c'est tout ?, nota Pandore.

— ...youpiiii, à moi la bonne nuit de sommeil...

— Repose-toi bien, fit Pandore, je veille sur elle, ne t'en fais pas. J'ai cru voir que vous vous étiez rapprochées ces derniers temps.

— ...bah à force hein...

— N'oublie pas de te réveiller demain, je pense qu'on aura les résultats. D'ici là dors bien. »

10

Je revins le lendemain comme promis, avec cinq minutes d'avance. Le petit chat n'était pas là pour me faire patienter, alors je frappai tout de suite à la porte. J'attendais, je trépignais d'impatience : j'avais hâte de connaître les résultats. J'étais joyeuse ce jour-là, la nuit avait été réparatrice. J'avais dû dormir quelque chose comme douze heures, et j'étais prête à rattraper mes écarts de la semaine. J'attendis cinq minutes et frappai de nouveau. Toujours personne. Je commençai à m'inquiéter, je fis retentir la petite cloche à l'entrée. Un « j'arriiive... » très mou émana de la maison, c'était la voix de Pandore. Je patientai encore un peu. La porte s'ouvrit et Pandore apparut les yeux à moitié fermés qui portaient de grosses valises. Elle devait encore dormir quand j'avais frappé à la porte et s'était prépa-rée à la va-vite. J'étais étonnée de la voir ainsi, elle qui était toujours impeccable. Ses cheveux étaient ébouriffés, son col de chemise, relevé, son pantalon froissé et sans ourlets, mais le plus surprenant, c'est qu'elle m'avait accueilli avec de belles pantoufles à tête de chien. Elle engagea la conversation, avachie contre sa porte d'entrée :

« Plus jamais je la prends. Comment as-tu fait pour tenir une semaine entière ?

— Les nuits blanches à terminer mes devoirs, répondis-je tout sourire. Elle n'a pas dormi dans la chambre c'est ça ?

— Non, elle est venue s'incruster pendant la nuit. Je m'en suis rendu compte quand je suis tombée de mon lit en me tournant parce qu'elle dormait en étoile de mer.

— Je vous avais prévenue, riai-je.

— Ce n'est pas ça le pire. J'ai voulu dormir dans une autre chambre et elle m'a suivie ! Partout !

— Et elle vous a frappée en dormant, vous a écrasée sous son poids avant de vous étouffer dans ses bras.

— ... Exactement, elle m'a bavé dessus aussi, soupira Pandore. Vu le débit je dirais plus qu'elle m'a pissé dessus.

— Ah oui j'avais oublié..., fis-je en fixant ses pantoufles.

— ...Ne te méprends pas c'est parce que je les déteste que je les ai achetées ! Pour leur marcher dessus !

Je n'eus pas le temps de lui répondre qu'on entendit un bruit sourd dévaler les escaliers. « Raphaël ! », s'écria la jeune fille qui courait à quatre pattes, la queue battante. Elle me sauta dessus pour me lécher le visage et fit trébucher son hôte au passage.

— Alors ! Ça fait longtemps hein ? Tu vas bien ? Qu'est-ce que tu as fait ? Tu m'as manqué tu sais ! Ton doudou je peux le garder dis ? Hein ? Tu réponds pas, t'es fâchée ? J'ai fait quelque chose ?

— Non, tentai-je de répondre entre deux coups de langues, tu ne me laisses... pas le temps... de parler... arrête !

— Ah je suis contente de te revoir !

— Ah bon ? fis-je en me relevant, je n'avais pas remarqué tiens.

Pandore, qui s'était rattrapée avec la poignée de la porte, râla après la jeune fille pour ses ma-nières indélicates qui se poursuivaient même après la nuit atroce qu'elle avait passée. Elle nous invita ensuite à rentrer et à prendre notre petit déjeuner comme la fois précédente, le temps de terminer sa toilette. Personnellement j'avais déjà mangé mais je surveillais les manières de la jeune fille qui, j'en étais sûre, allait en mettre partout. Je fus abasourdie de voir qu'elle saisissait les couverts pour se nourrir et qu'elle s'en servait presque parfaitement. Elle sentit mon regard peser sur elle et déglutit avant de me demander confirmation :

« C'est pas bien ce que je fais ? C'est pas comme ça ?

— Si, mais... quel changement !

— C'est Pandore qui m'a appris hier soir. J'étais partie faire dodo alors que j'avais pas mangé. Et puis regarde pour le verre, je sais bien le faire maintenant ! »

Elle me fit la démonstration et en effet, pas une goutte de lait ne tomba à côté. Elle se lecha les babines et je remarquai lorsqu'elle reposa le verre que celui-ci était en réalité un gobelet en bambou. Pandore s'était doutée qu'il y aurait un accident lors du repas. La fille-animal continua de se restaurer en attendant l'arrivée de la vétérinaire. C'est fou les progrès qu'elle a faits en si peu de temps ! pensai-je en l'observant manger. Une semaine auparavant elle se jetait dans les plats la tête la première et ne savait même pas à quoi pouvaient bien servir une fourchette ou une cuillère. À force de scruter le moindre de ses mouvements, je n'avais pas remarqué qu'elle aussi gardait un œil sur moi et ne se sentant pas capable de continuer son repas ainsi, elle me rappela que je pouvais manger moi aussi. Je ris un peu gênée et me contentai seulement de siroter mon verre de jus de fruit. Soudain une odeur d'oignons vint agresser mon nez. J'humai l'air discrètement autour de moi. Ce n'était pas la nourriture mais la jeune fille qui sentait très fort, ou plus exactement son pyjama car elle m'avait certifiée qu'elle s'était lavée. Je fis un rapide aller-retour à la maison pour lui rapporter le même mais dans un autre coloris – oui, j'adore ces pyjamas ponchos avec une grosse poche à l'avant, une capuche et des oreilles de renard ; rien de mieux pour traîner à la maison le dimanche.

Malheureusement, si la demoiselle avait progressé dans les arts du repas, elle était toujours aussi têtue. Elle refusait de se changer car justement son odeur était bien imprégnée dedans.

— Non je veux pas, déclara-t-elle en reniflant le pyjama tout propre, c'est plus moi c'est toi, y sent le toi et le toi c'est pas le moi je veux pas le mettre.

— C'est le même ! Tu ne voulais pas le mettre au début celui-là non plus.

— C'est parce que tu m'as forcée.

— Je l'ai lavé entre deux, tu ne l'as même pas remarqué.

— Si ! Mais je me disais qu'à force d'être avec toi, c'était normal de sentir un peu le toi.

— Donc tu vois que tu peux le mettre, ton odeur reviendra dessus... Attends, j'ai une idée.»

Je dépliai le nouveau pyjama et me mis à le froter sur l'ancien, un peu devant, un peu derrière et même en-dessous des bras – je n'en revenais pas de ce que je faisais – puis je le tendis de nouveau à la jeune fille qui le renifla. Je l'avais convaincue. Pandore avait assisté à la scène du haut des escaliers et descendit nous voir :

— Est-il encore nécessaire de regarder les résultats des analyses ?

— Bien sûr ! lui répondis-je.

— Et si ce n'est pas Gaïa, que vas-tu faire ?

— Ah parce que vous en êtes encore là ! s'exclama la jeune fille.

— Je ne sais pas mais c'est pour ça que je veux les résultats.

— Je t'apporte ça tout de suite avec le rapport sur les météorites. »

Pandore ne dut s'absenter qu'une ou deux minutes. Dans mes souvenirs ça avait duré une éternité. Je ne savais pas quoi souhaiter : si c'était bien Gaïa, tant mieux en soi, même si elle avait encore beaucoup à apprendre. Mais si ce n'était pas elle alors que faire ? Cette jeune fille avec qui nous avions passé la semaine avec Pandore était très agaçante au début et bornée aussi. Mais j'avais fini par m'attacher à elle et ce serait terrible si ce n'était pas Gaïa. Tout de suite après sa disparition, j'avais fait le tour des SPA, des villes et des villages voisins avec la fille-animal en question qui tonitruait que c'était elle. Enfin... le verdict allait tomber puisque je voyais Pandore se rapprocher les dossiers en main. Mon téléphone sonna. Oh non mais ce n'est pas possible c'est fait exprès ! me dis-je. Pandore me fit signe de répondre. C'était Francesca, elle avait l'air très inquiète :

« Allô ? Raphaël ?

— Oui mémé, qu'est-ce qu'il y a ? C'est rare quand tu m'appelles, un problème ?

— Acoute m'file ! Faut qu'tu viens dare-dare al maison ! toussa-t-elle.

— Ne m'en dis pas plus j'arrive avec Pandore ! »

11

Pandore au volant de sa petite ambulance mettait le gyrophare en route. La jeune fille était assise à l'arrière. La toux de Francesca au téléphone ne présageait rien de bon, mémé avait la santé fragile et puis elle allait doucement sur quatre-vingts ans. Dans la précipitation Pandore avait malgré tout pris soin d'emporter les analyses. Je voulais savoir, même si je devais risquer un gros mal de tête pendant le trajet. Je m'efforçais de comprendre la signification de tous ces chiffres et ces abréviations, mais rien à faire, c'était du chinois pour moi et je sentais déjà la migraine arriver. La scientifique me fit un résumé de la situation :

« C'est Gaïa. La correspondance est de 95 %. Je suppose que les 5 % qui restent sont dus à la fusion des gènes humains avec ceux de Gaïa.

Sans blague, lança Gaïa depuis l'arrière de la camionnette.

— Ce n'est pas tout. L'analyse des météorites démontre qu'elles sont radioactives et comme tu le sais peut-être, la radioactivité est accumulée par la molécule de l'ADN. Or si ça peut tuer à forte dose, celle-ci, a l'air inoffensive pour les humains, mais pas pour la faune et la flore : elle les régénère en les transformant ! Je ne suis pas restée sans rien faire la semaine dernière et j'en ai donc profité pour vérifier mon hypothèse, à savoir si les météorites avaient un lien quelconque avec la disparition massive des animaux. Avant d'essayer sur un de nos patients, j'ai trouvé judicieux de faire l'expérience sur des pieds de tomates. J'en ai mis un en quarantaine – plutôt mal en point – dans une salle où je l'ai exposée directement à la lumière d'une météorite tandis que je laissais l'autre dans son environnement naturel. Le lendemain déjà, le pied isolé était en pleine forme et faisait le double de la taille de son homologue au plein air ! Et le surlendemain, des tomates commençaient déjà à pousser !

— Mais si les météorites sont radioactives c'est dangereux ! On va se retrouver avec des tomates-ananas au goût de piment et personne ne comprendra pourquoi ! m'affolai-je.

— Eh bien non en fait ! Car tous les jours j'ai fait des prélèvements et j'ai comparé les résultats, et rien ne les différençait si ce n'est que notre pied isolé, une fois régénéré, avait atteint son plus haut potentiel et qu'il se développait à une vitesse faramineuse ! Bn j'ai mangé des tomates toute la semaine mais...

— Ah parce que vous les avez mangées !

— Oui les résultats étaient formels, pourquoi je me serais privée ?

— Peut-être parce que les météorites viennent de l'espace, qu'elles sont radioactives d'une certaine façon qui nous est encore inconnue aujourd'hui ?

— Tu sais Raphaël, c'est à cause de personnes comme toi que la science n'avance pas, sans vouloir te vexer.

— Je pense que mes craintes sont fondées !

— Oui, je suis d'accord. Dis-moi, je t'ai déjà raconté qu'avant je travaillais dans un laboratoire où j'étudiais les animaux ?

— Non, il ne me semble pas. Vous ne vous êtes jamais trop étendue sur le sujet.

— Je me suis fait virer.

— Mais pourquoi ? Quelqu'un comme vous avec autant d'expérience et de savoir, on n'en trouve pas tous les jours !

— Parce que je détenais quelque chose que le monde n'était pas prêt à recevoir. Une formule qui permettait d'accélérer la régénération corporelle de n'importe quel être vivant.

— Mais c'est génial !

— Oui, au début ça l'était. On parlait de faire breveter ma recherche, on disait que quelques années plus tard, mon traitement révolutionnaire aurait été mis en place dans tous les hôpitaux, que j'allais marquer l'histoire et être encore plus riche. Mais deux ou trois semaines après m'avoir annoncé la nouvelle, ils ont fait marche arrière en disant que cette formule était tellement efficace qu'elle allait détruire tous les lobbys pharmaceutique, et les sociétés comme Gipar, Big Pharma ou Alpin par exemple, qui finançaient en partie nos recherches.

— Je suis désolée...

— Tu n'as pas à t'excuser, ce n'est pas ta faute, c'est moi qui ai refusé à la fin. Je m'en fichais et m'en fiche toujours pas mal de sauver des tas de gens. On était déjà en surpopulation à l'époque alors aucun intérêt. Et tu connais la blague de toute cette histoire ? C'est qu'ils m'ont dit que ce n'était pas grave, que j'allais tout de même gagner de l'argent car de grandes personnalités mondiales paieraient cher pour recevoir mon traitement.

— Vous avez fait quoi ?

— J'ai tout brûlé. Je ne vois pas pourquoi ces gens-là plus que d'autres mériteraient d'être sauvés. Les hommes sont tous les mêmes avec ou sans argent. Tu vas trouver ça idéaliste de ma part, mais ce que je voulais faire, c'était pousser encore plus loin ma formule pour régénérer la faune et la flore. D'une souche j'aurais pu faire repousser l'arbre, une simple goutte aurait suffi à guérir une fracture. Mais à quoi bon de toutes façons, tôt ou tard les êtres humains s'en seraient emparés et auraient guéri pour recommencer à détruire ou à torturer.

— Je ne sais pas quoi vous dire...

— Ben Raphaël, elle est pas comme ça ! s'écria Gaïa, moi je la connais et même si elle m'a pas cru et qu'il a fallu tout ça, eh ben elle m'a pas fait de mal !

— Eh bien, tu me diras combien on trouve de personnes comme Raphaël pour combien d'êtres humains « normaux », répondit sèchement Pandore en regardant dans le rétroviseur. Allons, nous sommes arrivées, Francesca nous attend sur pas de la porte. »

12

« Ah Raphaël, enfin ! J'n'en pouvais plus d't'attendre ! Intre donc avec tes amies ! Tu m'les présentes ?

— Mémé, j'ai cru comprendre qu'il y avait quelque chose de grave alors si ça ne t'ennuie pas on commence par ça. Tu toussais comme pas possible au téléphone, tu es malade ?

— Oh mais c'n'est point grave ça ! Àm'n'âge t'sais on n'peut point être en forme comme au tien hein !

— Alors quelle est l'urgence ?

— Ça fait eune semaine que j'n'trouve pas Fleur, j'n'sais pas d'où qu'elle a pu aller. J'ai d'mandé aux voisins les plus proches d'm'aider à chercher autour, y m'ont pris dans leur bagnole, is ont fait l'tour du village, is ont appelé les centres pour moi et rien ! Que dalle ! Pas d'Fleur l'bon Dieu y l'a r'pris, moi j'dis. Surtout qu'al télé y disent que c'est l'brun partout ! Tous les bêtes ales ont disparu et les gens deviennent d'plus en plus cons comme des ramons ! Alors j'ai peur moi hein, y'a pas long jusqu'à ce qu'on vienne m'détrousser ! (je voulus l'interrompre pour lui expliquer mais elle me fit signe de la laisser parler) attends tchiote, laisse-moi finir, c'est l'plus dur qu'arrive là. V'là, maint'nant que j'n'ai plus ma p'tite Fleur, t'es voudro bin m'prendre chez toi le temps qu'ça s'calme ? J'va avoir peur tout seule al maison.

— Mémé, ce n'est pas que je ne veux pas mais...

— Oh mais c'n'est point grave m'file ! N't'en fais point pour moi j'm'débrouillerai hein !

— Laisse-moi parler toi aussi ! Ce n'est pas que je ne veux pas, au contraire si ça peut te rassurer, il n'y a pas de souci, c'est juste que Fleur n'a pas disparu. Je suis sûre qu'elle n'est pas loin.

— T'sais tchiote, ça fait eune semaine maint'nant hein, c'est gentil comme tout mais...

— Excusez-moi de vous interrompre Madame, je me présente, Pandore Chatterton, fit-elle en lui ser-rant la main. Votre petite-fille a raison, elle a été dans la même situation que vous. Puis-je rentrer vous expliquer autour d'une tasse de thé ?

— Ben sûr m'file ! Intrez donc ! Elle laissa passer Pandore avant de me chuchoter, beh vingt noms ça rigole pas hein ! Ça l'y arrive d'sourire ou elle tire toujours eune gueule d'dix pieds d'long comme ça ?

— C'est Pandore, lui répondis-je en haussant les épaules, on s'habitué à force ne t'en fais pas.

— Oh ! mais qui qu'c'est derrière ? Elle s'cache depuis tout à l'heure et j'n'ai pas mes lunettes, alors j'lai point vue !

— C'est Gaïa.

— Men qu'c'est drôle elle s'appelle comme tin quien !

— Justement on va t'expliquer...

Pandore attendait à l'intérieur, elle était debout, les bras croisés, l'air ailleurs. Francesca prépara un filtre dans sa vieille cafetière et posa la bouilloire sur le feu avant de s'asseoir et de pousser un « ouf ! » de soulagement. À regarder la voisine, je savais qu'elle cherchait un moyen d'expliquer la situation sans trop rentrer dans les détails. De mon côté, j'avais peur que la réalité la choque ou bien qu'elle ne nous croie, pas tout simplement. Le café et le thé étaient prêts lorsque la scientifique acheva son discours. Interloquée et abasourdie, mémé lui fit répéter plusieurs fois le lien évident entre la chute des météorites et la transformation de nos amies à quatre pattes, pour être sûre de bien comprendre.

— Qué dallage c't'histoire... déclara la grand-mère la main sur le front, alors l'file qu'était là, c'est Gaïa ?

— Pourquoi « qui était » là ? me retournai-je soudainement affolée, j'avais fermé la porte pourtant !

— Il faut croire qu'elle sait les ouvrir maintenant, précisa Pandore.

Je demandai à la vétérinaire de bien vouloir rester avec mémé le temps que j'aille retrouver Gaïa. Je sortis, fis le tour de la bicoque en courant et traversai la pâture qui servait de jardin. Arrivée à peu près au milieu, j'appelle Gaïa plusieurs fois. Personne ne répond. Je décide d'aller voir dans les pâtures voisines au cas où, rien non plus. Je tente encore une fois de l'appeler et j'obtiens une réponse à ma grande surprise. Je me retourne et vois au loin Gaïa galoper et sauter au-dessus des barbelés. Elle était accompagnée d'un autre individu que je n'arrivais pas à identifier de si loin. Lorsqu'il se rap-procha, je pus voir que c'était une jeune fille, grande, avec une longue crinière blanche, qui galopait comme Gaïa à quatre pattes. De loin on aurait pu dire qu'elles participaient à une course d'obstacles. Quand enfin elles m'ont rejointe, elles se sont vautrées sur le sol pour récupérer.

« C'est moi qu'ai gagné ! commença la jeune fille à la crinière, la langue dehors.— Beuh n'import'quoi ! lança Gaïa, on est arrivées en même temps !

— Même pas vrai !

— Si c'est vrai !

— Nan c'est pas vrai !

— OH ! haussai-je la voix pour les interrompre avant de continuer plus calmement, on peut m'expliquer ce qu'il se passe ?

— B'jour Raphaël !

— Qui c'est ? demandai-je à Gaïa.

— Ben c'est Fleur, tu la reconnais pas ? Comme mémé pensait l'avoir perdue, chuis partie à sa recherche pendant que vous parliez avec elle. Elle avait laissé plein de traces en plus, je comprends pas comment elle a pas pu la retrouver. Même moi j'ai fait pipi partout pour que tu puisses me suivre !

— On ne fonctionne pas de la même façon, Gaï a... Allez, rentrez, j'en connais une qui va être heureuse. »

Une fois le pas de la porte franchi, je dus faire comprendre à Francesca que la jeune fille que Gaïa avait retrouvée était bien Fleur. Malgré nos explications, mémé a mis du temps avant de se rendre compte de la situation :

« Si t'es bin Fleur, pourquoi qu'tu n'es pas rentrée plus tôt ? Comment qu't'as fait pour mingier ?

— Ben j'sais pas comment qu'ça marche ça, dit Fleur en pointant du doigt la poignée de la porte, alors j'suis restée dehors à mingier les rats. Au début j'ai gratté al porte hein, mais t'as jamais ouvert.

— Ah je sais j'ai eu le même problème moi aussi ! affirma Gaïa.

— Ben ma pauv'tchiote ! J'pensais que c'était les rats moi ! Et pis j'ai eu peur et pas qu'un peu ! Viens un peu ici, elle tâte Fleur, t'es sec comme un rat d'égliss ! Roh j'suis honteuse, honteuse ! L'bon Dieu y m'a donné eune p'tite file et j'suis même pas foutue d'la reconnaître ! T'as faim ? Mais ouais qu't'as faim ! Chuis sûre qu't'as faim hein ! Tiens, y reste d'la soupe aux choux ! Té veux d'la viande ? Allez tiens, j'n'en ai point beaucoup mais c'est pour toi m'file, régale-toi !

— Il y en a qui ne se posent pas de questions... me chuchota Pandore perplexe.

— Ou bien qui s'adaptent plus vite que d'autres... murmurai-je avec le même air consternée.

— Roh vraiment que j'me sens bête ! Hein vous vous rendez compte ?

— Oui, mémé, répondis-je gênée, tu sais même si tu as récupéré Fleur, tu peux venir à la maison quand même, je comprends que tu aies peur.

— J'ne veux point m'imposer ! J'comprends qu'à ton âge on n'veille pas traîner avec eune vieille comme moi hein !

— Mais non meme, je t'accueille de bon cœur avec leur ne t'en fais pas !

— T'as posé l'question à tes parents ?

— Non, mais je m'en fiche, ils ne sont pas là, et si tu ne te sens pas en sécurité chez toi c'est normal que tu viennes.

— Viens là que j'te fasse eune grosse baise !

— Tu piques mémé !

— J'te ferai à mingier, j'ferai l'ménage s'tu veux même ! Et puis..., me chuchota-t-elle, si t'as un Jules j'peux bin m'en aller un peu, hein ? Tu penses que Miss Dix pieds d'longs voudra bin d'moi ?

— Mémé !

— Moi aussi j'ai été jeune hein !

— Je n'ai personne, alors problème réglé ! Allez, je vais t'aider à faire tes affaires. Pandore, vous voulez bien nous donner un coup de main ?

— Oui, je ne fouillerai pas dans les armoires mais j'aiderai à tout charger dans la camionnette, dit-elle en terminant sa tasse de thé.

Tout le monde mettait la main à la pâte pour préparer les affaires de Francesca, même Gaïa et Fleur. Je pensais qu'elle aurait seulement pris un petit sac avec des vêtements pour une semaine et qu'on serait revenues entre deux, mais mémé ne voulait pas que l'on risque un aller-retour chez elle, alors ce fut un déménagement presque total de sa bicoque.

J'étais bien contente d'avoir l'ambulance de Pandore à disposition ce jour-là !

Il a fallu prendre son matelas, sa petite table de chevet, sa vieille cafetière, ses quatre ou cinq valises où elle avait comprimé tous ses vêtements, ses draps de lit et de bain, sans compter les provisions de lessive, de pâtes, de papier toilette... Bref, tout ce qu'il était possible de prendre, on l'embarquait sans savoir si ça allait être utile ou non. Mais ça faisait plaisir à mémé qui disait «J'veux bin v'nir a't'maison, mais j'profite pas ! J'suis pas eune pique-assiette ! Alors tais-te et prends !» Une fois la bicoque débarrassée, Francesca entra une dernière fois pour fermer les volets, couper l'eau, le gaz et l'électricité.

La suite s'annonçait folklorique parce qu'il fallait que tout le monde rentre dans l'ambulance, et ce n'était pas gagné. Si la place du conducteur n'était naturellement pas encombrée, le passager se retrouvait déjà avec un sac de provisions entre les jambes. Tout naturellement, je laissai Francesca s'installer à l'avant avec sa boîte à bijoux sur les genoux, car derrière c'était pire. Parmi toutes les affaires qu'elle avait emportées et celles de Pandore qui étaient dans l'ambulance, impossible de trouver la moindre place, on en venait à se demander comment on avait pu sortir tant de choses d'une si petite maison. Alors avec Fleur et Gaïa, on s'est retrouvées à faire le voyage debout, les jambes comprimées entre les valises et les provisions, à s'appuyer contre le matelas pour garder l'équilibre. À l'arrivée, on a dû sortir et commencer à débarrasser par les places avant, tellement l'arrière était encombré. Pandore avait garé l'ambulance dans la montée avant de nous aider à retirer les affaires du véhicule. Comme elle n'aimait pas aller dans les armoires des autres, elle me laissa aider Francesca à emménager tranquillement avec Gaïa et nous souhaita une bonne fin d'après-midi. Tout se déroulait pour le mieux, j'avais déjà installé la chambre de mémé dans celle de maman et papa au bout d'une vingtaine de minutes – table de chevet et boîte à bijoux incluses –, il ne restait que les vêtements et les provisions à ranger. Pandore m'appela soudainement. C'était le petit bouc, il avait rechuté.

13

« Je ne comprends pas, il aurait dû être remis ! Surtout après autant de temps ! Qu'est-ce que j'ai mal fait ?

— Vous n'avez rien oublié Pandore, c'est que malheureusement... ça doit être comme ça...

Le jeune bouc tressaillait et avait la plus grande peine du monde à respirer, son œil grand ouvert roulait vers le ciel.

— Non ce n'est pas possible !

— Vous savez comme moi qu'on ne peut pas sauver tout le monde... vous n'avez pas à vous en vouloir, vous avez fait tout le nécessaire...

Pandore me fixa du regard et se leva :

— Non, je n'ai pas encore tout essayé.

Elle s'en alla vers son laboratoire de recherche. Lorsqu'elle revint, elle tenait dans ses mains une seringue dont le contenu brillait d'une lueur blanchâtre. Elle l'injecta dans la carotide du bouc.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la météorite broyée et diluée dans du chlorure de sodium.

— PARDON ?

— C'est le moment ou jamais de savoir si les météorites sont bien la cause de la transformation des animaux en humains. C'est ça ou il meurt sans qu'on ait essayé. »

Depuis le temps que je côtoyais Pandore, j'arrivais à discerner quelques émotions sur son visage impassible, et là, elle n'était sûre de rien. Si j'avais d'abord été choquée par sa décision de tester ce prototype sur le bouc, je me suis dit : finalement si ça pouvait le sauver pourquoi pas, mais quelles conséquences ensuite ? Iava n'avait pas trop mal réagi à sa transformation mais ça ne serait peut-être pas le cas pour lui. Toujours est-il qu'avec Pandore, nous avons mis le bouc sous oxygène et étions restées à son chevet jusqu'au soir. Sur l'électrocardiogramme, son pouls était faible et plusieurs décharges de défibrillateur ont été nécessaires pour le ranimer mais sitôt son cœur reparti, sitôt il s'arrêtait. Pendant une heure Pandore s'était acharnée en alternant défibrillateur et massages cardiaques. Vous me direz « c'est qu'un bouc, il y en a plein qui meurent tous les jours, et alors ? » et je vous répondrai que ce n'était pas dans notre politique de laisser un animal qui pourrait s'en sortir, mourir. Durant tout ce temps je pris soin de Pandore en lui apportant de quoi boire et quelques casse-croûtes. « Tant que le cœur repart, il y a de l'espoir », ne cessait-elle de répéter. Malheureusement, après une heure et vingt minutes, le cœur du bouc, sans doute trop fatigué par ses réanimations incessantes, a refusé de rebattre. Pandore ne dit rien, elle ne fondit même pas en larmes. Elle ne fit que recouvrir le corps du bouc avec le sien, comme si lui tenir chaud allait le ramener à la vie. Elle resta longtemps ainsi, en silence, avant de se lever avec son air habituel et de lui retirer l'oxygène. Elle me demanda de retirer les électrodes avant de se diriger lentement vers le salon de son manoir. Quelle déception pour elle qui avait passé tellement de temps à le soigner ! Je commençais à décoller les électrodes du cadavre lorsqu'il me sembla voir une patte arrière bouger du coin de l'œil.

Le vent avait soufflé et fait bouger la paille du box, ce n'était qu'une illusion.

Je poursuivais mon travail lorsque cette fois-ci, c'est une patte avant qui bougea ! Je me relevai d'un coup pour observer le cadavre. Pas un geste non plus. J'avais dû stimuler un nerf qui l'avait fait sursauter. C'est vrai que j'avais vu en cours que le cerveau fonctionnait encore un peu après la mort, mais il y a de quoi avoir peur sur le coup quand on croit qu'un cadavre ressuscite ! Je demeurai debout encore un peu après m'être ainsi rassurée. Je m'accroupis de nouveau et retirai la dernière électrode qui arracha quelque poils au bouc qui soudain s'était réveillé et hurlait.

J'appelle d'urgence Pandore avec mon portable. Le bouc ne bêlait pas il criait, sa cage thoracique faisait de grands bonds et ses pattes couraient en saccade sur la paille. La vétérinaire arriva très vite et me demanda un résumé de la situation. Le bouc restait sur son flanc et commençait à vomir une matière verdâtre. Pandore m'ordonna de tenir sa tête droite pour qu'il ne s'étouffe pas, pendant qu'elle le retournait pour le mettre sur le ventre. La manœuvre réussie, le bouc trembla de toutes parts et tourna sa tête dans tous les sens avant de tendre son cou vers le ciel. Il l'étirait avec tout l'élan de son corps, si bien qu'il avançait tout seul sur la paille. Il continua ainsi jusqu'à ce qu'on entende un gros craquement suivi de plusieurs petits : sa déviation vertébrale n'était plus et ses côtes s'étaient remises correctement. Son cou qu'il étirait depuis tout à l'heure finit par s'agrandir au point de devenir complètement disproportionné par rapport au reste du corps. Sa tête perdit en volume et ses pattes ainsi que son arrière-train se firent plus robustes avant de se garnir de poils très épais. Ce spectacle repugnant nous forçait à écouter des craquements d'os mais aussi les cris de douleur de ce qui avait été autrefois un bouc. Son visage s'humanisa, et son cou gigantesque s'affina en-dessous de la tête avant de recommencer à grossir et à s'élargir un peu plus bas : une clavicule et des épaules venaient d'apparaître. À partir des moignons qu'étaient encore les épaules, une matière visqueuse et cramoisie s'écoulait sans lâcher aucune goutte. Ce qui s'apparentait au croquis d'un buste diminuait en hauteur comme pour fournir l'énergie nécessaire aux épaules pour descendre : des bras fins et légèrement musclés se dessinaient os par os, puis fibre par fibre avant de se recouvrir de peau. Jaillirent en dernier les mains, d'une boule brouillonne de graisse, de matière gluante et de muscles dont le bout révéla de grands doigts robustes.

Le premier animain créé artificiellement venait de naître.

Le lendemain, il avait disparu.

14

À la suite de ce récit, un bruit sourd éclata de l'autre côté de la vitre teintée, et effraya Raphaël. Eléonor embraya les coudes sur la table, le menton sur ses mains :

« C'est Fowkes qui tape dans le mur, parce que ce que tu viens de raconter l'a énervé. Moi non plus ça ne m'enchanté pas, mais je sais me tenir contrairement à lui.

Un deuxième et un troisième coup retentirent.

— Là, tu vois, c'est moi qui l'ai énervé parce qu'il sait que j'ai raison et je vais arrêter avant qu'il ne casse quelque chose.

— Qu'y a-t-il de mal dans ce qu'on a fait ? Il allait mourir de toutes façons et on l'a sauvé, certes c'est devenu un animain mais il y en avait plein dans la nature avec les météorites, alors un de plus ou un de moins, qui aurait vu la différence ?

— Toi qui as joué au Docteur Frankenstein avec Pandore Chatterton, vous n'avez pas pensé à étudier l'effet que cette transformation provoquait dans leur tête ? Je vais te le dire moi...

— Pas besoin, interrompit Raphaël, je le sais. Ils gagnent en intelligence jusqu'à atteindre leur potentiel maximal, acquièrent une mémoire, une conscience de soi pour certains, bref, ils deviennent des humains améliorés parce qu'en plus, ils gardent certains de leurs anciens attributs, même s'il faut tout leur apprendre au début. De simples écailles deviennent des boucliers indestructibles, des griffes se changent en lames de rasoir et quelques individus atteignent un rêve que jamais l'humanité n'atteindra, celui de voler.

— Ce ne sont pas des humains ! Ce sont des animains !

— Quelle différence au fond ? On partage tous les mêmes gènes. Seulement, l'évolution pour une fois n'a pas tourné en notre faveur, nous sommes dépassés et voués à disparaître.

— Comment peux-tu dire ça avec autant de calme ? s'agaça Eléonor, l'heure est grave, des millions de personnes vont mourir à cause de leur ignorance !

— Ils sont plus intelligents que nous à long terme et c'est ça qui ennuie. Ces bêtes pour qui on a tout décidé pendant des siècles, ces animaux qu'on a vendus, maltraités, brûlés, découpés, abattus, mangés, fait reproduire ou tué pour notre bon plaisir ; ce sont les mêmes que nous devons reconnaître comme nos égaux aujourd'hui, avec qui nous devons négocier la paix sous peine de recevoir le même traitement qu'eux. Il n'y a pas d'animal préféré d'une quelconque divinité, pas plus qu'il n'y a de hiérarchie entre les espèces et ça se voit bien maintenant. Et puis... entre nous, si vous me reprochez d'avoir joué au docteur Frankenstein, vous m'expliquerez comment vous avez obtenu vos résultats sur l'impact neurologique de la transformation des animaux, parce que de notre côté, on n'a fait que leur poser des questions.

Le visage d'Eléonor avait blanchi et la tension était redescendue. La gamine avait marqué un point. L'éthologue réfléchissait à un moyen de lui faire comprendre la gravité de la situation en buvant son café froid. Finalement, elle commençait à comprendre pourquoi on gardait Raphaël sous surveillance.

— Les animains, lorsqu'ils viennent de se transformer, n'ont aucune notion du monde, de bien ou de mal, ce sont des bêtes à forme humanoïde, rien de plus. Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive et cette incompréhension peut donner lieu à des accès de rage incontrôlés comme on l'a vu avec Tildé.

— Il a passé sa vie dans le noir à être battu et maltraité et vous ne trouvez pas ça normal qu'à la première pichenette d'humain il s'énerve ?

— Il a tout de même tué quatre personnes parce qu'il ne savait pas maîtriser sa force ! Il est là le danger, si tous les animains se mettent à avoir la même idée et ce, même s'ils deviennent intelligents ensuite ! Et encore en étant intelligents c'est pire parce qu'ils peuvent consciemment nous faire du mal avec leur force titanesque !

— Quoi qu'il en soit cette situation est due aux météorites et pas au fait que nous ayons sauvé un bouc et ajouté un animain parmi tant d'autres. Je suis désolée de vous dire que nous n'y sommes pour rien pas plus moi que vous ou que Pandore. J'admets avoir fait sauter les hangars avec elle, et que ça, oui, c'est notre faute, mais écoutez la suite et vous comprendrez. »

15

Après deux semaines on n'entendait plus que très rarement un gazouillis ou un bourdonnement dans les airs, ou bien même un aboiement ; les sangliers qui pullulaient dans les forêts, les renards, les abeilles, les biches ou les cerfs : personne ne les avait vus, pas plus que les poissons dans les rivières ou les océans. Les villes détruites, la disparition soudaine de la faune ; il ne fallut pas longtemps aux médias pour s'emparer de l'affaire et envisager une fin du monde dans les mois à venir. Ces informations qui tournaient en boucle du matin au soir et du soir au matin ont fini par alarmer et mettre en colère toute la population qui se souleva sur la planète entière. Des manifestations ont émergé de toutes part et dans toutes les couches sociales : certains accusaient le réchauffement climatique, d'autres un complot des États mondiaux qui auraient programmé la chute des météorites pour détruire l'espèce humaine en la privant de nourriture, d'autres encore s'attaquaient aux laboratoires en espérant y délivrer leur animal tant regretté. Les plus idiots s'en prenaient aux sociétés protectrices et aux associations alors qu'elles aussi s'évertuaient à trouver la cause de ces disparitions. Jamais je n'avais vu autant de personnes se réunir sous l'étendard des animaux et menacer de laisser exploser leur rage si aucune explication ne leur était donnée. Les exploitations, les élevages, les métiers de bouche et d'agro-alimentaire ont vu leurs rendements chuter de telle façon qu'au bout de deux semaines et demie, il était impossible de trouver des produits animaux quels qu'ils soient.

Le monde est devenu fou en vingt jours seulement : au départ il n'était question que de manifestations pacifiques pour connaître la vérité. Les journées ont défilé et rien ni personne ne présageait d'un indice sur la situation. Alors les manifestations pacifiques, auxquelles je prenais part au début, ont laissé place à la violence ; aux agressions, aux bagarres, aux cambriolages et à l'explosion des dégradations de biens publics et privés. Des tags, des affiches et des messages sur les réseaux sociaux incitaient à la haine contre l'État et à la révolution puisque rien ne semblait bouger. Le président, à plusieurs reprises, est apparu à la télévision pour discourir. Il nous certifiait que des recherches étaient en cours et promettait réparation et aides aux sinistrés ainsi qu'aux travailleurs quoi qu'il en coûte. Il tentait d'apaiser la situation en appelant au calme et en conseillant à la population de limiter au minimum les déplacements à l'extérieur car les humains autrefois civilisés, étaient redevenus des bêtes : ils couraient, sautaient, hurlaient, volaient leur prochain sans aucun scrupule, et pouvaient même aller jusqu'à tuer pour un bout de pain qui avait roulé dans la boue. Les scientifiques et les États du monde entier redoublaient d'ingéniosité pour maintenir leurs pays en vie : ils mettaient en service des drones polinisateurs qui n'étaient encore que des prototypes et compensaient le manque de machines par des emplois à temps plein, rémunérés très grassement, alors qu'ils cherchaient encore la cause des disparitions.

Pour ce qui était de la viande, on prélevait du muscle sur le peu d'animaux restant, on tentait de synthétiser et de recréer les molécules afin de consommer le produit que nous avons connu autrefois en attendant de perfectionner la technique du clonage. Toutefois cette viande était extrêmement coûteuse et peu de personnes s'aventuraient à la goûter. Les anciens zoos gardaient le peu de bétail qui restait et servaient de réserves aux laboratoires. Les scientifiques étaient devenus nos agriculteurs. Nos anciens animaux de compagnie subissaient un sort presque équivalent : ils étaient saisis au nom de la sauvegarde des espèces. Ceux qui avaient encore la chance d'avoir en leur compagnie un ami à poil, à plumes ou à écailles étaient surveillés de très près. Si, avant, on pouvait se procurer un animal en claquant des doigts, c'était maintenant impossible et illégal. La possession d'un animal était devenue très réglementée pour ceux qui les avaient encore chez eux et il était du devoir des êtres humains de s'en occuper à temps plein. Si la personne ne remplissait pas ne serait-ce qu'une condition parmi une liste interminable de réglementations ; elle voyait son compagnon saisi par l'État, sans aucun espoir de le revoir un jour. Oui, tout ça en seulement vingt jours, et encore sans compter les nombreux marchés noirs qui avaient proliféré comme des champignons.

Le trafic tant suspecte et redoute s'était enraciné partout à travers le monde et personne n'était de taille à l'arrêter. Des individus peu scrupuleux dévalisaient les zoos et revendaient les animaux à prix d'or alors même qu'on était au bord de la famine. À la vue de ces nombreux vols, l'État a demandé – ou plutôt oblige – Pandore à accueillir toute la faune restante chez elle, vu qu'elle possédait la place nécessaire mais aussi le système de sécurité le plus pointu. Nous nous sommes ainsi retrouvés entourés de policiers armés jusqu'aux dents qui surveillaient nuit et jour les espèces restantes. Nos allées et venues chez elle étaient épiées de très près et les policiers ne pouvaient s'empêcher chaque fois de devisager Gaïa et Fleur sous leurs pyjamas ponchos. Même pour aller boire un thé c'était le branle-bas de combat, on pouvait passer dix ou vingt fois par jour, il fallait toujours montrer patte blanche. Ce fut une période très compliquée pour Pandore, elle avait l'impression d'être en prison. À part s'occuper des animaux, elle ne pouvait rien faire d'autre, sinon les policiers la rappelaient à l'ordre que ce soit de nuit, de jour ou même lorsqu'elle était aux toilettes. Elle ne cessait de leur répéter que ça ne servait à rien de les suivre à la trace que ça les stressait plus qu'autre chose, qu'il fallait nous laisser vivre, mais les ordres étaient les ordres et si elle n'était pas contente son manoir serait légué à une personne plus consciencieuse. Même si nous aimions et respections les animaux de tout notre cœur, ça finissait par nous agacer, non seulement parce qu'on ne vivait plus et qu'on ne pouvait plus travailler comme on l'entendait mais aussi parce qu'il avait fallu que des météorites tombent pour se rendre compte à quel point la faune était importante. Heureusement que Francesca nous préparait de bons petits plats, sinon je ne suis pas sûre qu'on aurait pensé à manger avec tous ces policiers qui nous appelaient aux quatre coins du manoir toutes les trente secondes !

Pour autant, ce cinéma s'est achevé comme il avait commencé, c'est-à-dire sur une décision de l'État. Un jeudi soir comme tous les jeudis depuis un mois, le président avait pris la parole à la télévision : ils avaient enfin identifié l'origine de la disparition des animaux et conclu la même chose que Pandore quelques semaines plus tôt. Je trouvais qu'ils avaient été extrêmement longs à la détente tout de même pour trouver, ou du moins pour l'annoncer officiellement. Ce soir-là avait plutôt été de bon augure pour la suite : on cherchait un moyen de cohabiter avec ces personnes d'une différente race, qu'on avait décidé d'identifier sous le nom d'« animain ». La définition officielle était générale et n'avait aucun sens : Animain, nom neutre : animal devenu humain sous l'effet d'une météorite

Exemple : Cet individu est un/une animain.

En effet, elle n'incluait en aucun cas que ces personnes, ayant maintenant les gènes humains en commun, pourraient se reproduire ensemble ; et puis cette notion d'animal était d'un vague ! Enfin, ce nouveau mot dans le dictionnaire gagnerait probablement en précision au fil des ans. Après le nom, il fallait leur trouver un rôle dans la société ; c'est ainsi qu'à partir des lois humaines ont été établies et adaptées les lois pour tous les animains, que ce soit le code du travail, le code civil ou pénal. Peu d'entre elles prenaient en compte la disparition des espèces transformées, ça se comptait sur les doigts d'une main, et comme ça prenait trop de temps de penser des lois voire des codes entiers pour chaque sous-espèce, on a décidé de différencier les animains en fonction de leur régime alimentaire. Le code du travail était le plus paradoxal des trois qui avaient été adoptés. Si on déclarait officiellement la race des animains comme faisant partie intégrante de l'humanité, on obligeait les individus à vaquer à leurs anciennes occupations : aux abeilles à polliniser et à fabriquer du miel, aux coccinelles à réguler la population des pucerons, aux vaches et aux chèvres à continuer de donner leur lait, aux chevaux à courir, aux poules à donner leurs œufs et aux porcs à s'engraisser. Aux autres, on apprenait des métiers manuels. Il n'aurait pas fallu gaspiller cette main d'œuvre tombée du ciel, qui ne réclamait seulement de la nourriture pour salaire ! En bref, tout un semblant de cohabitation entre humains et animains qui reposait sur des contradictions, des mensonges et des supercheries que ces derniers n'étaient pas encore capables de comprendre.

On avait tort de penser que cette mesquinerie durerait éternellement.

Le lendemain du discours, les animaux que Pandore avait gardés chez elle allaient bientôt être renvoyés à leurs propriétaires. Le nombre de policiers avait drastiquement été réduit : avant il y en avait presque un à chaque porte du manoir, maintenant ils se contentaient seulement de sécuriser les alentours. On pouvait enfin respirer et travailler comme on voulait ! Quel plaisir de n'avoir plus à justifier chacune de nos allées et venues !

Une petite fête s'imposait car cette période avait été difficile pour tout le monde, pour moi et Pandore mais aussi pour Francesca qui avait pris soin de nous et qui s'était évertuée à maintenir l'ordre à la maison avec Fleur et Gaïa lorsqu'elles ne venaient pas. Nous avons décidé d'organiser les festivités vers midi, chez Pandore pour éviter que mémé ne veille tard. Au matin tout le monde s'était affairé à tout préparer : la voisine cherchait dans ses armoires les meilleures décoctions qui accompagneraient les *kluski na parze* au lapin et le *placek* que Francesca et moi élaborions dans la cuisine. Moi qui ai seulement l'habitude de couper des légumes ou des fruits pour les mettre en salade, ça m'a changé de cuisiner avec elle ! Le plus drôle c'est qu'elle ne se gênait pas pour se moquer de moi, même si elle me montrait comment faire après ! J'ai arrêté de compter le nombre de fois où elle me disait : « Nan, tchiote, c'est pas comme ça qu'on fait ! », « Ya ya ! t'es bin partie pour minger des assiettes toutes faites toute ta vie ! » ou « Ravisse un peu comment que j'fais moi ». J'y arrivais au final, mais c'était sans compter la farine qui venait me chatouiller les narines assez souvent pour qu'on ait à nettoyer la moitié de la cuisine une fois le gâteau au four et les petits pains au bain-marie. On a également dû nettoyer Gaïa et Fleur car ces demoiselles, par l'odeur alléchées, venaient nous quémarder de la nourriture, notamment la viande qu'on avait récupérée au fond du congélateur de Francesca. Elles ont tout essayé pour nous convaincre ; elles ont chouiné, fait les pitres et exécuté des tours qu'on leur avait appris. Sans succès. Nous étions inflexibles avec mémé : tout le monde mangerait en même temps. Ce qui avait été une franche rigolade pour la grand-mère et une légère torture pour moi se termina sur ces mots, lorsqu'elle était sérieuse, mémé mangeait moins ses mots : « Acoute nounou, t'es pas plus bête qu'un autre hein ? Alors tu vas y arriver, moi je sais qu'tu peux l'faire, et si un jour ça va pas ou qu'tu n'sais plus, tu penses à mémé et tu t'dis, si mémé dit que j'vais y arriver, alors j'vais y arriver, hein ? » Chaque fois qu'elle me disait ça je ne savais pas quoi lui répondre, alors je la prenais dans mes bras et la serrais du plus fort que je pouvais et toujours elle me répondait : « Vingt noms ! Va pas m'casser un os à m'n'âge ça s'remettra pus ! »

Midi était vite arrivé et l'odeur de gâteau et de pain chaud avait embaumé toute la maison avant d'embaumer le manoir de Pandore. Mémé n'avait jamais été chez la voisine, alors vous imaginez bien sa surprise lorsqu'elle a vu le manoir, elle ne cessait de s'écrier « Vingt noms ! T'as vu ça ? » à chaque élément qui se révélait à ses yeux et de tout pointer du bout de sa canne. Ce fut pire en rentrant, elle ne savait plus où donner de la tête : « Vingt noms ! T'as vu ça ? Y'a des cats partout dans l'maison ! Là, là, là, là... », je lui suggérais d'arrêter l'énumération car demain on y était encore. Pandore nous invita à nous installer et nous servit une tasse avec sa plus belle théière en forme de chat, Francesca rit :

« Eh beh ! Si on n'sait pas qu't'aimés les cats tchiote, on n'le saura jamais ! D'où c'est qu't'as eu tout ça ? En v'là eune sacrée collection !

— Çadépend, j'ai beaucoup voyagé vous savez, je suis allée plusieurs fois en Égypte et au Japon, alors à force, on en accumule des souvenirs.

— Beh'y'a pas d' « vous » qui tienne enfin ! Dis-moi « tu » hein. Benvingt noms ça s'mouque pas dans les briques hein !

— Mémé !

— Je n'ai pas compris Raphaël.

— Eh bien, fis-je gênée, elle dit que tu ne manques pas d'argent et que... c'est bien.

— Oh vous... tu sais, reprit Pandore, j'ai beaucoup travaillé mais j'ai aussi hérité d'un ami milliardaire qui me considérait comme sa fille.

— Ah bon ? Vous ne m'en avez jamais parlé.

— In a qu'is en ont d'la chance !

— Je suis orpheline. Je n'ai aucun souvenir de mes parents. J'ai voyagé de famille d'accueil en famille d'accueil, j'étais une enfant plutôt compliquée jusqu'à ce que je découvre les sciences et les animaux. J'ai eu la chance d'avoir dans mon voisinage ce fameux ami avec qui je passais des journées entières à apprendre. On s'entendait si bien que c'est lui qui m'adoptée au final. Malheureusement il a été assassiné peu de temps après et m'a tout légué. Depuis, je ne cesse d'apprendre et d'étudier davantage, pour que de là-haut, il soit fier de moi malgré tout...

Un silence s'installa dans le salon, même Gaïa et Fleur qui jouaient ensemble depuis leur arrivée s'étaient arrêtées net. Jusqu'à ce que Francesca reprenne :

— C'est pour ça qu'té fais toujours eune gueule d'dix pieds d'long. Chuis désolée m'file j'avais pas compris.

— Mémé, enfin !

— C'est-à-dire ? demanda Pandore.

— Eh bien... mémé a du mal avec le fait que tu aies toujours l'air impassible.

— Mais je sais sourire ! rétorqua Pandore.

Une séance de gymnastique buccale commença pour notre voisine, qui, contre toute attente, ne savait vraiment pas sourire. Chaque essai se transformait en une grimace effrayante qui lui demandait beaucoup d'efforts. Elle contractait sa bouche à l'excès, montrait ses dents avant de tenir ses joues avec ses index et d'essayer de garder la pose. Sans succès, on la supplia d'arrêter le massacre. Comme elle voyait qu'on se moquait d'elle, elle reprit son air impassible et nous servit le déjeuner que nous avions préparé. L'après-midi entière fut emplie de joie et de rires, même pour Pandore qui s'y essayait. Francesca sortait de vieux dossiers sur moi tandis que la voisine racontait avec son air de pince-sans-rire mes erreurs de débutante datant du temps où je commençais à travailler avec elle. Même Gaïa et Fleur se sont prises au jeu, chacune faisant un récit sur leur colocataire.



En bonne compagnie, le temps passe toujours trop vite, le soir tombait déjà quand nous nous sommes décidées à rentrer avec mémé qui était fatiguée d'avoir tant ri. Elle me raillait encore sur ce que Pandore avait raconté sur le retour, lorsque dans la descente du manoir, la canne de mémé glissa, elle tomba sur les fesses en s'écriant : « Oh nom de nom, j'crois qu'je m'a pété l'cul, bon sang d'merte, me v'là bien, ouille ouille ouille. » Pandore, qui était restée sur le pas de la porte pour nous voir rentrer, s'est précipitée en courant pour aider mémé à se relever lentement, très lentement, mais sûrement. A nous deux nous avons décidé de l'emmener aux urgences faire une radio. Pas que Pandore ne voulait pas la faire chez elle, mais à l'hôpital elle serait déjà au moins sur place si d'autres problèmes venaient à s'ajouter. Le gyrophare sur le toit de sa petite camionnette, la vétérinaire filait à toute vitesse vers l'hôpital de la grande ville, tandis que moi je restais aux côtés de Francesca qu'on avait allongée sur un brancard avec un coussin sous le bassin.

La prise en charge de mémé avait été assez rapide et heureusement, le cliché ne montrait rien d'anormal. Elle s'en sortirait seulement avec un gros hématome, rien de plus. Vu son âge, le médecin s'est permis de lui poser davantage de questions sur son état de santé, alors mémé a expliqué qu'elle était atteinte de Parkinson mais qu'elle prenait son Modopar, trois fois par jour. Il insista en lui demandant si ces derniers temps, ça lui arrivait de perdre l'équilibre ; mémé confirma, mais jusqu'à maintenant, elle avait toujours réussi à se rattraper à temps avec sa troisième patte. Ça faisait trois semaines à peu près que ça durait, depuis qu'elle avait regardé les météorites tomber avec sa p'tite file. À cette réponse, il nous demanda de patienter un moment le temps de joindre le neurologue de garde pour augmenter le traitement de mémé et lui donner un rendez-vous avec un spécialiste dans les semaines à venir. Si la prise en charge avait été rapide, la réponse avait mis beaucoup plus de temps à arriver ; la chute des météorites avait provoqué pas mal de dégâts au niveau du réseau téléphonique. Finalement, mémé voyait son traitement augmenté d'une prise par jour en attendant son rendez-vous la semaine d'après.

Cependant le temps d'attendre son rendez-vous, son état s'était subitement aggravé et les quatre prises par jour n'étaient plus suffisantes du tout. Le matin elle éprouvait une grande peine à se lever et elle devenait de plus en plus lente même dans son débit de parole. Je n'allais plus aussi souvent chez Pandore durant cette période, je restai à ses côtés. Ça déplaisait à la grand-mère qui ne voulait pas que sa p'tite file gâche sa vie à rester avec « eune viei'le » qui de toutes façons, était inutile vu sa lenteur. Elle qui avait fait le serment de tenir la maison en ordre le temps que la situation s'apaise, ne pouvait plus honorer sa promesse. Son état la frustrait tellement qu'elle en devenait méchante, mais sitôt son accès de colère passé, elle me présentait ses excuses. Même Gaïa et Fleur ne parvenaient plus à la faire sourire. Un soir, après l'avoir aidée à se coucher, elle m'avait fait jurer de prendre soin de Fleur si elle venait à disparaître. Pour moi, c'était une évidence, même si ces derniers jours avaient été compliqués. Lorsqu'elle m'a dit ça, je me suis effondrée, je n'imaginai pas un monde sans mémé, ce serait trop dur. Elle me caressait la tête avec ses doigts fins et bosselés :

« M'file... c'est la vie... c'est comme ça...

— Mais je ne veux pas que tu partes !

— Nounou... tu vois... bin m'n'état... y'aurait un escargot à côté... qu'y m'dépasserait...

— C'est pas juste ! Il y a encore deux semaines tout allait bien !

— Àm'n'âge... c'est comme ça... un jour tout va bin... et l'lend'main té n'sais pas pourquoi... l'corps y lâche...

— C'est pas juste...

Gaïa et Fleur, qui avaient sans doute observé la scène depuis le début, entrèrent dans la chambre en poussant la porte avec leur truffe :

— Qu'est-ce qu'y a ? demanda Gaïa.

— Ça va pas mama ? poursuivit Fleur.

— Mama ... elle est fatiguée... tchiote Fleur.

— Ben fais dodo ça ira mieux d'main !

— Chouilla !... si c'n'était qu'ça !...

— Ben c'est quoi alors ? Acoute tchiote Fleur... Mama, elle avait eune mama... elle aussi... et un papa...

— Ah ouais ?

— Un jour... maman et papa... eux aussi... qu'is ont été fatigués... alors is sont partis quéqu'oart... loin... loin d'ici...

— C'est où ? J'peux y aller avec toi s'tu veux, j'te suivrai partout où qu't'iras mama !

— Ben nan m'file... té n'peux pas... pace que c'est pas toi... qui choisit quand c'est qu'té t'in va...

— Ben pourquoi pas ?

— C'est comme ça... Acoute, Mama, elle va bintôt partir... ar'joindre s'papa et s'maman... mais n't'en fais point... ça va d'aller...

— Beuh c'est pas juste, pourquoi qu'tu m'prinds pas avec toi alors qu'on a toujours tout fait insempe ? Tu veux plus d'moi ?

— Mais nan tchiote Fleur... c'n'est point ça... l'corps d'mama y suit pus s'pensée... m'corps y va m'faire partir... en voyage...

— Mais si y'est fatigué, c'est pas possible ?

Francesca commençait à pleurer, ses larmes ruisselaient sur son visage et comblaient ses rides. Elle cacha son visage avec ses mains, alors je poursuivis :

— En fait, mémé va partir, et là où elle va, les gens sont tellement bien qu'ils ne reviennent jamais.

— Beuhalors, se mit à sangloter Fleur, tu m'abandonnes vraiment j'avais raison. T'es pas gentille de m'laisser ! J'va faire quoi sans toi ! J'va jouer avec qui ! J'va parler avec qui ! Qui c'est qui va m'apprendre tout ! Té m'aimes pus et t'oses pas l'dire ! Tout ça pour aller quéqu'oart d'où que c'est tellement bien qu'té voudras pas ar'venir ! Et même pas qu'tu m'immènes avec toi ! Bahsi qu't'es mieux sans moi, ben j'm'en vais ! Prépare bien tes affaires ! Bonne nuit et à d'main!

Je voulus rattraper Fleur mais Gaïa me retint par le bras :

— Laisse, j'vais y aller, j'ai compris moi, j'vais lui expliquer, reste avec mémé.

Elle partit rejoindre Fleur dehors. Francesca reprit :

— Pourquoi qu'elle comprend pas... c'est pas m'faute quand même... si j'avais l'choix j'dis pas...

— Elle ne sait pas mémé, ce n'est pas sa faute à elle non plus.

— J'va m'ar'poser tchiote... tout ça... c'est trop d'émotion pour eune vielle comme moi... fais-moi eune grosse baise.

Je l'embrassai sur le front avant de lui souhaiter une bonne nuit. J'avais peur de ne pas la retrouver demain à son réveil. Cependant, au petit matin, elle m'a appelée et je l'ai aidée à se lever et à s'installer dans le canapé. Je lui ai ensuite préparé son petit déjeuner comme d'habitude, nous avons mangé ensemble et elle m'a raconté encore une fois toutes les bêtises qu'elle avait faites dans sa jeunesse.

Ça devait être une sacrée mémé quand elle était jeune. Je veillais à ce qu'elle prenne son traitement même s'il était complètement inefficace. En début d'après-midi, Pandore m'appela pour lui venir en aide. J'ai demandé à mémé si je pouvais partir une heure ou deux, elle me dit qu'il n'y avait aucun souci et qu'elle gardait le téléphone près d'elle si besoin. De toutes façons elle était tellement fatiguée qu'elle en profiterait pour faire une sieste afin de me retrouver en pleine forme à mon retour.

Elle avait dû vite s'assoupir vu que j'avais demande a Gaua et Fleur de ne pas la deranger, mais de garder un œil sur elle tout de même. C'était au tour de Fleur, elle etait rentree du jardin et s'était dirigee vers le salon, quelque chose n'allait pas. Lorsqu'elle criait « Mama », elle ne se reveillait pas, elle devait être vachement bien endormie. Fleur monta sur le canape a côte d'elle et se mit a la bousculer, a mordiller ses mollets et a la lecher pour la reveiller. Noujours rien. Soudain lui vint l'idee de renifler son nez. Il ne faisait pas de vent.

Mama était partie faire son voyage.

17

Les semaines qui suivirent furent des plus maussades. Fleur refusait de sortir de la chambre où avait logé mémé. Elle passait ses journées à s'enrouler dans les draps qui gardaient l'odeur de sa mama et à dormir. Avec Gaïa, nous n'avions pas tellement le temps de faire notre deuil, le travail chez Pandore nous attendait et nous permettait d'oublier cet événement plus que malheureux. C'était le soir le plus dur. Notre esprit, libre, vagabondait entre tous les bons souvenirs de mémé. On obligeait Fleur à venir dormir avec nous, de peur qu'elle fasse une grosse bêtise ; le matin, elle retournait dans la chambre, en espérant que tout ça n'était qu'un mauvais rêve et que sa mama serait là.

En parallèle, l'état de la cohabitation entre humains et animains était plus que très instable, il n'aurait pas fallu grand-chose pour faire éclater une guerre civile entre ces deux races humaines. Comme je l'avais prédit avec Pandore, les animains avaient vu leur intelligence croître de jour en jour, au point qu'ils se sont rendu compte de la supercherie. Les révoltes dans le monde du travail n'ont fait que s'enchaîner, chaque jour aux informations, à la radio ou sur les réseaux sociaux, on recensait une cinquantaine d'incidents dans tout le pays. Ça pouvait aller de la simple grève à l'agression physique. Certains animains descendaient dans les rues pour revendiquer leur liberté. Après tout pourquoi une abeille serait-elle condamnée à butiner toute sa vie ? Au nom de quoi une poule devrait-elle donner ses futurs enfants ? Quel était le sens de la course hippique ? Et le cas des animains domestiques, on en parlait ?

Autant de questions et de revendications auxquelles personne, au gouvernement, ne pensait avoir à répondre un jour. Le nombre de manifestants augmentait tous les samedis – où tous avaient décidé de se réunir – et ils bloquaient tout : les routes, les accès aux magasins, aux hôpitaux et aux grands immeubles. Tous les animains du pays se serraient les coudes et peu importait leur régime alimentaire. Ils étaient, aussi et surtout, rejoints par des humains comme vous et moi. Cette solidarité entre espèces était plus que magnifique à voir, on pouvait clairement ranger le vieux tableau de Delacroix, il n'était plus du tout d'actualité.

Regarder se déverser dans les rues de la capitale un torrent de colère que les animains retenaient depuis des lustres était un merveilleux spectacle à admirer. Le plus incroyable, c'est qu'aucun policier n'a été blessé, tout simplement parce que ce n'était pas eux qu'on visait mais le bonhomme à la télé qui avait décidé de tout pour tout le monde. Des vagues d'animains avaient déferlé de toutes parts dans le palais présidentiel. Eh oui, j'y étais. Rien n'avait laissé présager cette révolution, pas même les samedis précédents. On aurait dit que les animains, ce jour-là, s'étaient passé le mot par un biais magique et qu'ils avaient tous eu la même idée en même temps. Ce samedi-là était à marquer d'une pierre blanche pour le droit des animains. Là-haut, on avait tellement craint le coup d'État qu'on avait juré de créer un parti politique pour les animains et d'élire des députés de la même espèce.

Les jours ont passé et le système semblait s'établir progressivement. Tous les matins à la télévision, on nous informait des nouvelles réformes en place : intégrer les animains dans notre société était le mot d'ordre. Ce revirement politique n'était pas sans susciter des débats sur la place qu'on leur accordait. Évidemment les personnes en faveur de ces changements n'y trouvaient rien à redire : les animaux allaient pouvoir exprimer leurs désirs et on arrêterait d'abuser d'eux. C'est du côté de l'opposition que c'était plus animé : on refusait d'admettre qu'ils étaient devenus humains alors que les recherches prouvaient le contraire. Que faire de toutes ces bêtes-là alors que nous sommes déjà surpeuplé ? Où allaient-ils se loger alors que de « vrais humains » avaient perdu tout ce qu'ils avaient ? Étaient-ils venus nous voler notre travail ou semer la pagaille partout avec leur apparence et leur force monstrueuses ?

Le cas de l'animain 001 n'avait-il pas suffi à montrer le danger qu'ils représentaient ? N'était-ce pas trahir l'espèce humaine que de privilégier ces machins-là ?

Les débats retransmis à la télévision étaient très enflammés, les uns ne supportaient pas le manque de respect à l'endroit des animains et les autres considéraient les premiers comme des traîtres qui allaient contribuer à l'extinction de l'espèce dominante. Seulement, ces débats, comme les lois auparavant, ne laissaient pas les premières personnes concernées s'exprimer. Un jour, un animain du nom de Bob s'est présenté à l'écran pour débattre avec ses opposants. Dès son arrivée sur le plateau, ses détracteurs ont cru à une plaisanterie. En effet, Bob était une carpe koï avec des bras, des jambes et des poumons ; il s'était paré pour l'occasion de son plus beau costume. Ce personnage haut en couleur avait été la risée de tous les spectateurs pendant cinq bonnes minutes, moi-même j'avoue avoir souri lorsque je l'ai vu. Pour autant, il ne semblait pas déstabilisé, au contraire, il gardait son calme, les mains croisées sur la table, à contempler tous ceux qui se riaient de lui. Il attendait que tous retrouvent la raison. Puis, il salua tout le monde :

« — Bonjour à tous, animains et humains, femmes et hommes. Je me présente, je m'appelle Bobet je suis ravi de pouvoir parler avec vous aujourd'hui, déclara-t-il en avançant sa main palmée pour serrer celle de son opposant.

À peine avait-il fini sa phrase que déjà on recommençait à rire. L'homme en face de lui se bidonnait tellement, qu'il en tomba de sa chaise. Bobsauta de la sienne et lui proposa son aide pour se relever, mais il rejeta sa main en criant : « Basles pattes l'alien ! J'touche pas les machins comme toi ! » J'avais de la peine pour lui et en même temps j'admirais son sang-froid. La crise de rire passée, le débat pouvait commencer. On accorda la parole à Bob :

— Tout d'abord, je tiens à dire que si je suis ici aujourd'hui c'est pour défendre mes idées en tant qu'animain du parti politique récemment créé. Je ne prétends pas représenter toutes celles de mes camarades. Je ne suis pas non plus leur chef. Juste un individu comme un autre. Je conçois parfaitement que mon apparence atypique puisse mener à un fou rire. Nombre de mes semblables se sont déjà moqués de moi, comme vous. Mais je n'en tiens rigueur à personne et cette apparence n'altère en rien ma pensée ni ce que j'ai à vous dire. Monsieur (dit-il en s'adressant au cinquantenaire chauve et bedonnant face à lui), j'admire la ferveur avec laquelle vous défendez vos idées bien que nous n'ayons pas les mêmes...

— Pas la peine d'en arriver aux flatteries, vous n'obtiendrez rien de moi ! Pour moi vous n'êtes qu'un poisson sur deux jambes qui prétend tout comprendre alors qu'il ne sait rien !

— J'ai des bras aussi, ne l'oubliez pas, ironisa Bob. Je n'ai jamais dit que je comprenais tout, je sais qu'il y a beaucoup de choses que j'ignore encore. Mais parlons plutôt du monde que nous devons davantage partager aujourd'hui. Parlons d'humain à humain.

Une fois de plus, on entendit les rires des techniciens, des personnes derrière les caméras et des régisseurs de plateau. Face à des spectateurs qui se gaussaient encore de sa personne, Bob restait de marbre. Cependant, cette fois-ci, il n'attendit pas le calme, il plissa les yeux et interrogea tout le monde :

— Pourquoi riez-vous ?

Cette question coupa court aux rires.

— Expliquez-moi car je ne pense pas avoir raconté une blague.

72 — Mon pauvre vieux ! s'écria son opposant, vous n'êtes que de la poiscaille !

— Et vous, vous n’êtes qu’un humain, et pourtant, je me garde de sourire devant votre allure.

— Comment oses-tu !

— Vous êtes une personne raciste envers les animains, surmonté d’un spécisme que j’abhorre. Comme le débat a l’air impossible, je vais me contenter de faire passer mon message. Je vous prierai de ne pas m’interrompre, sauf pour dire quelque chose de constructif.

Bob se réinstalla sur sa chaise et remis son col de chemise. On braqua la caméra sur lui.

— Je suis bien conscient que Monsieur ci-contre n’est pas représentatif de toute l’espèce humaine. Ainsi, je m’adresse à vous tous pour lancer une chaîne de solidarité. Certes en tant qu’animains, nous n’y sommes pour rien dans la chute des météorites qui a détruit vos habitats. Mais pour tisser des liens avec vous, pour que vous n’ayez plus peur de nous approcher, pour que nous puissions vivre sur ces terres et partager un avenir heureux tous ensemble, j’en appelle à tous les animains volontaires, pour aider à la reconstruction des habitats de nos camarades humains. Oui, ils ont fait des erreurs, mais tous ne sont pas ainsi (lança-t-il en pointant du doigt son adversaire) et s’ils le sont, nous pouvons les faire changer d’avis. Mes amis, je ne suis personne pour vous dire ce que vous avez à faire et c’est une proposition très idéaliste, mais je pense que c’est de cette façon que nous arriverons à tous nous entendre. Merci de m’avoir écouté.

Un long silence suivit la déclaration de Bob. On entendit une, deux, trois personnes puis tout le studio applaudir à ces mots. Le gros bonhomme sur sa chaise n’en croyait pas ses yeux et insultait tous les individus qui osaient soutenir l’animain. Il parcourait la pièce sur ses petites jambes tout en gras, en hurlant : « Mensonges ! Foutaises ! Ils veulent nous envahir ! » et tentait d’empêcher les gens d’applaudir. Finalement, son accès de colère lui a valu d’être mis dehors par les agents de sécurité. Bob, lui, se félicitait d’avoir au moins convaincu ces personnes à grande influence.

Une lueur d’espoir venait d’éclairer notre quotidien morose.

ITV^o

DIRECT

16:34



Alerte infos : "Nous ne sommes pas responsables de la destruction de vos habitats (Bob Colin / Parti Animain)"

**Ce soir 20h30
Animain 001 :
L'enquête**

18

Les paroles de Bob mirent quelques jours à prendre effet. Les humains et les animains se découvraient petit à petit et s'étonnaient autant de leurs similitudes que de leurs différences. La tension était redescendue mais la situation demeurait fragile. Un seul faux pas d'un des deux camps aurait pu être fatal à cette paix toute neuve. Malgré tout, ce qui s'apparentait à une confiance durable semblait s'installer. Les animains qui avaient appris des métiers manuels étaient les premiers à venir prêter main forte pour réparer, voire reconstruire les maisons fracassées. Ils furent bientôt suivis par d'autres qui s'occupaient de nourrir les affamés grâce aux secrets de la Nature. Les humains sortirent ainsi de leur scepticisme et de leur crainte, et mirent eux aussi la main à la pâte. En un peu moins d'un mois, tout ce joyeux petit monde réussit à réhabiliter un quartier entier. Chaque jour ils étaient plus nombreux à travailler main dans la main sans préjugés : animains, femmes, hommes, enfants, qu'ils fussent du métier ou non, contribuaient à hauteur de leurs capacités. Les chefs de chantier et les architectes fournissaient les plans et optimisaient l'usage des matériaux en remplaçant le béton par du bois solide. Des chaînes humaines s'établirent afin de dégager les futurs chantiers des décombres. Les cuisiniers et restaurateurs redoublaient d'ingéniosité pour élaborer trois fois par jour des repas simples et équilibrés. Le tout était distribué par les enfants, sous des chapiteaux improvisés où la convivialité et le partage régnaient. Tout le monde finissait par connaître tout le monde. On pouvait enfin envisager un avenir heureux, tous ensemble.

Malheureusement, la discorde finit par s'installer. Plusieurs matins d'affilés, nous avons retrouvé les chantiers saccagés. Une fois ou deux, c'était frustrant à la vue de l'effort collectif, mais une dizaine de fois, c'était décourageant. Dès le premier sabotage, nous avons décidé de contacter les forces de l'ordre pour surveiller la nuit. Le matin, on retrouvait les corps des policiers inertes, sans aucune trace d'agression. Des animains ou des humains récalcitrants pouvaient être la cause de ces morts : les gens ont le droit d'être en désaccord, mais pas au point de tuer ! Nous n'avions prévu personne à cet effet car nos actions bienfaitrices semblaient unir tout le monde. De ce fait, des animains nocturnes ont rejoint les rangs des nouveaux policiers postés. Le lendemain, nous avons d'autres cadavres d'humains sur les bras. Les animains, chouettes, hiboux, potoo, chats et papillons de nuit n'avaient rien vu d'anormal, si ce n'est qu'ils étaient tombés comme des mouches d'un seul coup. Mireille, une chouette de garde, jurait qu'ils n'avaient vu personne aux alentours et que si ça avait été le cas, ils auraient été interpellés tout de suite. Nana et Simon, deux chats de gouttière, parlaient même à un policier lorsqu'il s'était effondré devant eux. Igor le potoo avait fait une ronde aérienne et vu les mêmes choses.

La méfiance s'installa de nouveau. Les travaux furent interrompus car les seuls survivants étaient les animains de garde. Qui sait, si leurs instincts primaires étaient revenus à la charge et si les rapaces, non contents d'une petite souris, s'étaient attaqués à des humains... Oui mais dans ces cas-là, ils auraient été déchiquetés par leurs serres et leurs becs. Ce n'était pas eux, pas plus que les chats ou les papillons de nuit – ces derniers se nourrissant de nectar ou de jus de fruit. Le mystère resta entier jusqu'à la fin des analyses des cadavres : tous étaient morts de maladies différentes. Infarctus foudroyant, insuffisance rénale, coma diabétique, sclérose en plaques et cancer en phase terminale avec des métastases partout dans le corps ; autant de maux qui, pour la plupart, ne demandaient pas une nuit seulement pour se développer à ce point. L'enquête se poursuivit mais personne ne trouvait la raison de cette hécatombe si soudaine qui s'attaquait à toute la population humaine.

Pandore, elle, le savait et se gardait bien de le dire. En poussant l'étude de la composition des météorites, elle avait finalement découvert qu'elles n'étaient pas si inoffensives que ça pour l'être humain. N'importe lequel d'entre eux ne présentant ne serait-ce qu'un léger problème de santé le voyait se développer d'une façon foudroyante dans les semaines ou les mois à venir selon sa

constitution génétique. Ce qui me troubla de prime abord, c'est que si l'on suivait la logique de l'étude, j'aurais dû devenir aveugle, or ce n'était pas le cas. Je ne pense pas que ma vue ait baissé non plus.

La scientifique m'expliqua que c'était sans doute dû à quelque chose dans mes gènes qui empêchait ou ralentissait le développement des maladies, tout comme chez elle. Nous n'étions sans doute pas les seules à bénéficier de cette immunité.

Un long silence suivit ces déclarations. Puis elle reprit :

« Je ne sais pas s'il y a un traitement efficace.

— Et si vous le saviez, vous le diriez au gouvernement ? lui demandai-je.

— Non, parce qu'il n'y a rien à sauver chez les humains.

— ...Mais on n'est pas tous pareils vous le voyez bien... Il y'en a des comme vous et moi.

— ...Sans doute.

— Et puis Francesca... sur le peu de temps où vous l'avez connue, vous l'aimiez bien, sinon vous n'auriez pas volé à son secours dès qu'elle est tombée ?

— ... Bien sûr. Mais je n'ai pas de solution, si je l'avais eue, elle aurait été la première que j'aurai sauvée.

— Beuh même pas vrai, lança Gaïa, tu pues le mensonge !

— Ouais tout pareil ! s'exclama Fleur.

— Les filles, arrêtez, la mort de mémé nous a toutes affectées, mais il est évident que c'est la faute des météorites... Quand j'y repense, si je n'avais pas été la voir pour la faire sortir... peut-être le serait-elle encore là...

— Ou peut-être se serait-elle fait écrabouiller et tu t'en serais encore plus voulu, rétorqua Pandore. De plus, je ne pense pas qu'elle était du genre à rester enfermée toute la journée sans se balader dans son jardin. Tôt ou tard, ce serait arrivé.

Je fondis en larmes et me jetai dans les bras de Pandore. C'était la première fois que ça m'arrivait, jamais je n'aurais osé avant, mais il ne me restait qu'elle. Embarrassée, elle hésita à m'entourer de ses bras, comme si elle ne savait pas comment faire. J'ai entendu Gaïa et Fleur remuer dans tous les sens pour illustrer ce geste élémentaire. Pandore rompit ce moment de réconfort :

— Ah là là hein... il fait un froid de canard d'un coup, tu ne trouves pas ? Tu veux que je te prépare un thé bien chaud ? Allez, va t'installer, on va regarder un peu la télé pour te changer les idées. »

Dès que je fus assise dans le canapé, j'entendis Gaïa et Fleur derrière moi chuchoter : « À la une... à la deux... » avant de me sauter dessus pour me chatouiller et me câliner au bout de trois. Elles réussirent à me faire rire un peu surtout quand – ah non ! pas les pieds ! pas les pieds ! pas les pieds !

Elles se sont arrêtées net quand Pandore est venue me servir mon thé et se poser dans le canapé. Ni Gaïa, ni Fleur ne voulait être à côté d'elle, et moi, qui me situais entre les deux énergumènes à cause de la séance câlin, je finissais complètement comprimée. Pandore, imperturbable, alluma la télévision, c'était la publicité.

« Comment peuvent-ils encore faire de la pub dans une période pareille, c'est dingue non ? s'exclama la vétérinaire avant de changer de chaîne. »

On retomba sur le canal des informations, deux animains, un homme pingouin et une femme lion présentaient le journal. On avait dû les mettre là à la dernière minute car tous les deux suaient à grosses gouttes et lisaient leurs fiches comme de bons élèves :

« M-m-mesdames, m-m-messieurs bonsoir, commença l'homme. Si vous venez... d-d-de nous rejoindre v-v-v-voici les informations p-p-p-p-p-principales.

La femme, voyant son camarade en difficulté, posa sa main sur la sienne et prit la suite, elle était stressée elle aussi, mais avait l'air plus à l'aise :

— Comme vous le savez sans doute... des policiers ainsi que de nombreuses personnes sont décédées subitement ces derniers jours... Le problème ... c'est que ce fléau... semblerait s'attaquer seulement aux êtres humains... épargnant ainsi... tous les animains...

La journaliste de fortune commença à pleurer, le pingouin poursuivit :

— C'est p-p-pour cela qu'aujourd'hui l'État a fait passer une ord-d-d-donnance... q-q-qui décrète que dès à présent, t-t-tous les humains dits « animains » sont déclarés r-r-r-responsables de ce fléau et par c-c-c-conséquent c-c-c-c-comme ennemis de l'humanité.

La lionne dans un élan de désespoir se jeta sur la caméra et hurla :

— FUYEZ OU ILS VONT TOUS NOUS T... !

L'image s'était figée sur le visage terrorisé de la femme avant de laisser place à un écran noir. Nous étions toutes choquées par l'horreur de la scène. Surtout par ce cruel supplice qu'on avait fait subir à ces deux animains. Je voulus engager la conversation à ce sujet, lorsqu'on frappa à la porte. Pandore se dirigea vers l'entrée tandis que je pressais Gaïa et Fleur d'aller se réfugier à l'étage. On tambourinait. La vétérinaire cria qu'elle sortait de la douche et qu'elle s'habillait pour nous faire gagner du temps. On faisait retentir la cloche au point où la chaîne céda. Pandore tourna la clef et ouvrit, un animain mi-homme mi-bouc apparut avec Mireille, Nana, Simon et Igor. Il bêla :

« C'est mo-o-oi, le p'tit bou-u-uc ! C'est Henri-i-i ! Dépêchez-vo-u-u-us ! Ils ne vont pas bien du to-u-u-ut ! »

19

« Tu aurais pu éviter de casser ma cloche ! râla Pandore alors qu'elle transportait Mireille sur un brancard.

— Dé-é-é-ésolé, mais c'était u-u-urgent !

— Pour ma part, j'avais surtout peur que ce soit déjà la police ! m'écriai-je en portant Simon sur mon dos.

— On ne faisait que garder les chantiers même si ça faisait un moment qu'on n'y touchait plus, expliqua Nana, j'avais encore espoir qu'un matin, tout le monde revienne, comme avant ...

— Mais ils nous ont tiré dessus ! Oui, tiré dessus ! embraya Igor. Avec Nana, on n'a presque rien, non presque rien ! Et c'est grâce à Henri ! Sinon on était cuits ! Oui, très cuits ! C'est un héros !

Une fois Simon et Mireille installés, nous avons constaté que l'un avait les deux genoux brisés par des balles, le dos ouvert et des griffes arrachées, et que l'autre avait du plomb dans les ailes, le nez cassé et le bas-ventre lacéré. Gaïa et Fleur qui s'inquiétaient de là-haut descendirent en quatrième vitesse :

— Ah non pas des chats en plus ! grogna Gaïa.

— Y'en a déjà partout dans la maison ! continua Fleur.

— Arrêtez un peu et venez nous aider bon sang ! m'écriai-je. Ouvrir les portes jusqu'aux salles de soins c'est trop vous demander ?

— J'sais pas comment ça marche, lança Fleur.

— J'vais te montrer, viens ! répondit Gaïa en courant.

Toutes les deux filèrent à quatre pattes devant nous et nous dégagèrent le passage. Les patients installés, je pris en charge les blessures légères de Simon tandis que Pandore s'affairait à recoudre les plaies de Mireille et à extraire les balles de ses ailes. Les blessures des deux animaux étaient tellement profondes que lorsqu'on y regardait de plus près, on voyait bien qu'ils ne s'en sortiraient pas indemnes. Mireille ne volerait plus de sa vie et Simon deviendrait paraplégique à long terme. La scientifique s'arrêta et réfléchit un instant : que faire ?

Elle se leva et se précipita vers le manoir, laissant à l'agonie les deux patients. Henri, Nana et Igor s'empressèrent de m'interroger, mais je n'en savais pas plus qu'eux. Lorsque Pandore revint, elle tenait dans ses mains une fiole remplie d'un liquide azure. Elle en préleva 10 ml dans une petite seringue au bout de laquelle elle fixa une aiguille. Elle injectait le tout dans chacune des blessures des patients avant de masser l'endroit concerné. Elle commença par le dos de Simon qui était le plus urgent. Le patient souffrait atrocement, mais sa blessure se régénérât à vue d'œil. Au bout de deux minutes, elle n'était plus. Pandore vit mon visage se fermer tandis que Gaïa et Fleur lancèrent d'un air pince, les bras croisés et les lèvres retroussées :

— Alors la menteuse ?

— Elle a p'têt qué qu'chosse à nous dire sur le pourquoi qu'elle a pas sauvé mama !

— Pandore, ne me dis pas que c'est ce que je pense, chuchotai-je alors que mon corps tremblait de toutes parts.

— Je...

— Ne me dis pas que tu aurais pu sauver mémé et que tu ne l'as pas fait !

La scientifique baissa les yeux. Elle allait recommencer à parler lorsque Fleur se jeta sur elle et se mit à lui griffer le visage dans une rage incontrôlée :

— Rends-moi ma mama ! Rends-la moi ! 'spèce de sale monstre ! Rends-moi mama ! Rends-la moi !

— Je... ne pouvais pas ! hurla Pandore, le visage ensanglanté.

Nana et Simon extirpèrent la vétérinaire de la bagarre tandis qu'Igor et Mireille tentaient de contenir la fureur de Fleur.

— Je n'avais pas encore recréé la molécule ! s'écria-t-elle en s'injectant le liquide azuré avant de masser son visage. Sinon je l'aurai sauvée ! Pendant que tu étais chez toi à prendre soin d'elle, je m'évertuais à le recréer ce foutu remède ! J'y passais mes journées, mes nuits parce que je savais que le temps était compté ! Seulement je n'ai rien dit pour ne pas vous donner de faux espoirs ! Et vu comment je viens de me faire agresser, vous m'auriez tuée pour avoir échoué !

Personne ne sut quoi lui répondre. Le sang en guise de masque sur son visage, elle rugit :

— Et maintenant que vous savez la vérité, sortez de chez moi ! Partez ! Et ne revenez plus jamais !

20

Du jour où elle nous a chassées de chez elle, je n'ai plus jamais osé aller frapper à sa porte. Je reprenais ma routine d'avant, avec Gaïa et Fleur en plus. Vu que les animains étaient les ennemis de l'humanité, on se faisait petits. Je leur interdisais d'ouvrir la porte d'entrée à quiconque. Que je sois là ou pas s'il y avait quelqu'un elles devaient se cacher dans un carton, dans les combles de la maison. Le temps que je ne passais plus chez Pandore me permit de leur apprendre des choses utiles dans la vie, comme lire, écrire ou compter. Elles progressaient toutes les deux très rapidement à l'oral, mais à l'écrit j'avais l'impression d'y aller à reculons. Lorsque je voyais qu'elles étaient dissipées ou qu'elles en avaient marre, je les laissais se défouler dans le jardin. De mon côté, je contemplais avec nostalgie le manoir de Pandore et regrettais l'époque où je l'aidais à soigner les animaux.

Contre toute attente, son chat est venu me voir un après-midi, il gratta à la vitre du salon. Naturellement je lui ai ouvert, ce n'est pas parce qu'on s'était disputées avec la voisine qu'il fallait qu'elle prenne. En plus c'était rare maintenant de voir des animaux comme on l'entendait auparavant. Son bel œil jaune orange me rappelait ceux de la vétérinaire. Je l'invitai à sauter dans mes bras et à engager une séance de papouilles. Elle refusa et descendit de l'appui de fenêtre. Ion, tant pis. Elle revint en miaulant, je lui dis d'entrer encore une fois, mais elle redescendit. Legerement agacée, au bout de trois ou quatre répétitions, je finis par sortir :

« Qu'est-ce que tu m'veux à la fin boule de poils ? Dès que j'essaye de t'approcher, tu t'en vas. Tu veux quoi ? »

Le chat se glissa entre les barreaux du portail et miaula.

— Désolée, on n'a ni la même taille, ni la même souplesse ! Si tu veux me montrer le super gros rat que t'as tué apporte-le ici.

Elle feula.

— OK je vais chercher les clefs...

Le verrou retiré, elle m'emmena jusqu'au portail de la voisine.

— Ah... tu sais, fis-je en m'accroupissant, avec tout l'amour que je te porte, je pense que Pandore est encore très fâchée. Même si je voulais me réconcilier avec elle, je ne pourrais pas : tu vois bien que son portail est fermé.

Elle donna un petit coup de patte et il s'ouvrit.

— La bonne blague...

Comme heureuse d'avoir accompli son devoir, elle courut frénétiquement et bondit d'appui de fenêtre en appui de fenêtre avant d'entrer tout en haut par une vitre ouverte. Elle me laissait là, seule, face à la porte d'entrée de la vétérinaire. Çane va plus chez moi ! pensai-je subitement, depuis quand je me mets à parler et à suivre les animaux comme ça ! Je ne m'appelle pas Blanche-Neige ! Non mais vraiment qu'est-ce qui m'est passé par la tête. Allez retour maison, Gaïa et Fleur doivent m'attendre.

Je fermai le portail lorsque j'entendis Pandore m'appeler :

« Ah, Raphaël ! Tu passais me voir ?

— Euh non ... je pensais que votre chat s'était perdu chez moi... alors je l'ai ramené... c'est tout...

— Gaïa et Fleur vont bien ?

— ...Oui ça va... et le petit monde de votre côté ?

— Tout le monde va bien.

— Eh bien... chouette alors... bon après-midi...

— Raphaël ! Viens au manoir... s'il te plaît, avec Gaïa et Fleur... Je tiens à m'excuser pour l'autre fois, vous ne pouviez pas savoir. C'est juste que ça m'avait demandé tellement d'efforts, pour rien au final...

— Vous n'avez peut-être pas réussi à sauver mémé mais vous avez secouru deux animains, c'est déjà bien... J'arrive avec tout le monde. Je pense que Fleur vous doit des excuses elle aussi. »

Le temps de faire un aller-retour à la maison, et surtout de convaincre ces deux demoiselles de venir, nous nous sommes vite retrouvées devant sa porte, comme avant. Je n'arrivais pas à contenir mon excitation à l'idée de la revoir, je trépignais d'impatience. J'allais frapper lorsqu'elle m'ouvrit :

— Vas-y, entre Raphaël !

Je passai la porte quand Fleur me doubla et prit son air de chien battu :

— J'suis désolée pour la fois dernière... mais j'pensais que t'avais laissé mama partir parce qu't'aimes pas les humains... pardon d't'avoir fait maux...

— Et moi excuse-moi de ne pas vous avoir compris sur le coup... Allez venez... on n'en parle plus.

Fleur remua la queue légèrement. De l'extérieur on entendait déjà une espèce de brouhaha inexplicable. S'ils n'étaient que quatre chez elle, ils en faisaient du boucan. Je rentraï et bientôt me rendis compte de mon erreur. Ils n'étaient pas quatre mais une bonne soixantaine à se tenir dans le salon de Pandore. Tous se tournèrent vers nous. On les entendait chuchoter : « Des nouveaux ? Encore ? » « Quand est-ce que ça va s'arrêter ? », « Les pauvres, regarde, elles ne sont même pas adultes, leurs parents ont dû se faire tuer », « C'est une humaine avec elles ? » Pandore prit la parole :

« N'ayez crainte, Raphaël est une amie de longue date, elle ne vous dénoncera sous aucun prétexte.

— C'est mê-ê-ê-ême elle qui m'a soigné-é-é-é ! s'exclama Henri qui venait vers nous.

— Moi aussi ! lancèrent à tour de rôle Mireille et Simon.

Une fois rassuré, tout ce petit peuple retourna vaquer à ses occupations, non sans garder un œil sur l'humaine.

Pandore vit la surprise dans mon regard et engagea la conversation :

— Ce sont des animains qui sont venus d’eux-mêmes ou qu’Henri a ramenés ici. Tous étaient en piteux état. Depuis qu’ils ont été déclarés ennemis de l’humanité, ils sont traqués de partout. Les gens ont peur des animains, même si ce sont ceux avec qui ils ont toujours vécu lorsqu’ils étaient à quatre pattes. Beaucoup les ont sévèrement mutilés voire tués. Le peu de personnes qui avaient encore une réelle confiance en leurs compagnons, comme toi, et qui ont manifesté violemment pour faire valoir leurs droits ont échoué. Maintenant, ils se gardent bien de se révolter, sous peine d’être perçus comme des marginaux voire des traîtres et d’être dénoncés.

— La vi-i-i-i-ie est devenue impossi-i-i-i-i-ible pour nous, fit Henri. J’ai entendu di-i-i-i-ire d’une perso-o-o-o-onne de confiance que les polici-i-i-i-iers commençaient à débarquer à l’improviste chez les ge-e-e-e-ens pour nous capture-e-e-e-er et nous emmene-e-e-e-e-er je ne sais où.

— Mais alors qu’est-ce que vous faites tous là comme ça ! On se croirait à une fête d’anniversaire ! Cachez-vous ! Faites quelque chose ! Je ne sais pas moi ! protestai-je complètement ahurie par la situation.

— Pas d’inquiétude, les animains qui savent se camoufler montent la garde à tour de rôle et enquêtent pour nous.

— Non mais vous ne vous entendez pas ! Depuis l’extérieur on dirait un poulailler tellement vous braillez ! Il ne faudrait pas que les voisins se plaignent ou vous êtes fichus ! Je ne suis même pas sûre que vous sachiez vous tenir tranquilles s’il le faut !

Pandore se tourna vers les animains :

— Votre attention s’il vous plaît ! Alerte aux policiers ! Ceci est un exercice ! Allez-vous cacher !

Sitôt dit, sitôt fait, les animains si insouciantes il y a encore peu s’organisèrent pour remettre le manoir en état avant de retrouver leurs cachettes respectives, que ce soit derrière une bibliothèque, dans un box de soin ou dans une armoire du labo, tous savaient où ils devaient aller. En moins d’une minute c’était comme s’ils n’avaient jamais été.

— Vas-y, trouve-les maintenant.

— Ce n’est ni le lieu ni le moment de jouer à cache-cache Pandore, leur vie est en jeu. Mais si vous y tenez tant, allons-y. Mais ce n’est pas moi qui vais chercher, Gaïa et Fleur vont s’en charger.

— C’est impossible qu’un animain en dénonce un autre.

— Vous pensez qu’ils iraient jusqu’à sacrifier leur propre vie si on les menace ?

— Oui... tu marques un point.

— Et puis même s’il n’y en a plus beaucoup, il reste des chiens de la brigade cynophile. Eux ils vous retrouvent une souris dans un champ de blé. Alors si vous voulez bien, je vais laisser Gaïa et Fleur faire (je me tourne vers elles), les filles c’est l’heure de jouer à cache-cache, allez trouver tous les animains !

— Ouais ! crièrent-elles en chœur avant de se ruer dans le manoir et de tout renifler.

Dès l'instant où elles sont parties, on ne cessait de les entendre crier « Trouvé ! » Si ça leur avait pris peu de temps pour se cacher, il en fallait encore moins pour tous les débusquer. À elles deux, elles avaient réuni de nouveau tout le monde dans le salon. Pandore leur confirma qu'elles les avaient tous trouvés à son plus grand désarroi, mais Fleur n'était pas du même avis. Elle se mit à renifler et à s'approcher de plus en plus de la voisine. Lorsqu'elle fut à sa hauteur, elle renifla son entrejambe – ce qui déplut fortement à la vétérinaire – son ventre puis ses épaules. Elle hurla « TROUVÉ ! » Un animain caméléon apparut derrière Pandore. Il cria et passa par toutes les couleurs possibles avant de faire le mort.

— Gustave ? fit la voisine.

L'animain maintenait la pose. Fleur vint le renifler sous toutes ses coutures. Ses poils durent le chatouiller ; il ressuscita subitement en riant.

— Oh non ! Z'il te plaît pas les écailles du ventre !

— Comment fut le voyage au pays des morts cette fois-ci ?

Tous les animains s'attroupèrent autour de lui.

— Za va ! Z'ai eu peur ! Mais zi on penze au même pays des morts, z'ai du nouveau. Z'ai trouvé où ils cassent les autres zanimains, répondit-il en se relevant.

— Cassent ?, demandai-je à Pandore.

— Eh z'est pas beau de ze moquer !

— Continue Gustave s'il te plaît, fit la voisine.

— Tu zais dézà qu'ils nous emmènent dans des gros camions avec des zens armés zusqu'au bout des écailles ! Mais l'endroit où ils les déposent est zuper glauque ! Ze zont de vieux hangars qui ne zervent plus, perzus au milieu de nulle part et le tout enzouré de barbelés ! Z'ai vu des lettres devant mais ze n'zuis pas encore au point zur mon alphabet.

Le groupe autour de nous se mit à critiquer son manque de rigueur dans ses études.

— Za va hein ! Zans moi vous ne zauriez pas grand-zhose !

— À quoi ressemblaient les lettres Gustave, décris-les moi.

— La première z'était le A, ze zuis zûr z'est la première de l'alphabet. Enzuite z'était un trait debout et un trait allonzé ! Après z'était le D avec le trait zroit du D qui va plus bas que le rezte, tu vois quoi ?

— Oui je visualise à peu près.

— Mais zi ! Le D, z'est un Zé à l'envers avec un trait qui ferme le rond. Le trait, il était plus grand que le Zé à l'envers.

— Le Zé ?

— Mais zi le Zé ! Là, dit-il en traçant la lettre « C », z'est un Zé !

— Ah d'accord !

— Et par hasard, interrompis-je, il n'y avait pas un bâton debout et un zigzag après ?

— Zi zi ! Z'est za ! Mais attenzion, pas le zigzag zur zes grands côtés hein, le zigzag zur les petits côtés ! Comment tu zais ?

— C'est un bâtiment désaffecté de la société de mes parents. Je pense qu'ils l'ont réquisitionné de force. Dans la famille on ne cautionne pas ce genre d'actes.

— Qu'est-ce que ça change ? demanda Pandore.

— Je connais les systemes de securite et les plans par cœur, ce sont presque tous les mêmes. Quand je n'avais pas encore atteint l'âge de rester seule a la maison, maman et papa me laissaient vagabonder dans les hangars, et plus tard j'y ai même fait mon stage de troisieme.

— Mais z'est zénial !

— Le seul hic, ce sont les codes d'accès et les gardes malgré tout.

— Je peux gérer les deux, fit Pandore, j'avais une option codage informatique à l'université, je ne pensais pas que ça allait me servir un jour... »

On frappa à la porte.

« Ouvrez c'est la police !

Tous les animains paniquèrent, plus personne ne savait où se cacher. Normalement on aurait dû les prévenir ! Pandore n'y comprenait rien alors qu'elle essayait de les rappeler au calme, mais rien à faire. Tous couraient partout et dans tous les sens.

— On est foutus..., chuchota Pandore.

— Ouvrez ou on enfonce la porte !

— J'arrive ! cria la vétérinaire. Une idée, une idée, une idée vite ! Pandore réfléchis bon sang !

Dehors on commençait déjà à donner des coups dans la porte. Le premier verrou venait de sauter.

— J'ai une idée mais...

— Aboule ! cria Fleur.

Une fois qu'elle avait saisi l'objectif, elle fit passer le mot à un autre animain qui le passa à un autre et ainsi de suite jusqu'à ce que les seuls bruits qu'on entende soient ceux du pied de biche.

— C'est quoi l'idée ? demandai-je à Gaïa.

— Tu vas voir.

La porte éclata et donna à voir aux policiers un manoir rempli d'animains menaçants. Ils dégainèrent leurs armes à feu dès qu'ils virent Gaïa se mettre à quatre pattes, prendre son air le plus féroce et m'attraper à la gorge. Fleur fit de même avec Pandore, sauf qu'elle avait l'air d'y prendre plus de plaisir. Mireille prit la parole :

— Si vous ne nous laissez pas tranquilles, on en fait de la chair à pâté !

— Chair à pâté ! Oui chair à pâté ! insista Igor en menaçant de nous becqueter les yeux.

— Comment vous êtes-vous retrouvées là toutes les deux ? demanda l'un des policiers.

— Nous avons essayé de cohabiter avec vous les humains, cracha Mireille, on vous a aidés. Maintenant vous voulez nous tuer et vous vous étonnez qu'on ne fasse pas la même chose ?

— À la guerre comme à la guerre ! VENGEANCE !

Tous répétèrent le dernier mot et se mirent à hurler comme des guerriers vikings avant de charger les policiers dans l'entrée. Le signal fut donné : les fenêtres du manoir explosèrent et des militaires lourdement armés s'introduisirent dans le manoir. Gaïa, Fleur, Igor et Mireille furent assommées au taser. Une fois écartées du champ de bataille, Pandore et moi avons été prises en charge dans une ambulance qui était postée un peu plus loin. Toute la rue était bouclée par des voitures de police, de gendarme, et des camions militaires. On nous avait dénoncés comme je le craignais et les animains de garde ont été neutralisés dès l'arrivée des forces de l'ordre. Maintenant, il ne nous restait plus qu'à les regarder, tous, se faire embarquer un par un. Le tour de Gaïa, Fleur, Igor et Mireille vint : ils furent jetés dans les camions comme de vulgaires déchets. Je commençai à pleurer rien qu'à penser à ce qui allait leur arriver à tous. L'ambulancier qui me voyait ainsi m'effondrer s'exclama : « Ne vous en faites pas. Ils ne sont pas humains de toutes façons ! Mais vous l'avez échappée belle ! Je comprends que vous soyez encore sous le choc. » Sous le choc, oui sous le choc si tu veux, si ça peut m'empêcher de te coller mon poing dans ta sale face d'humain ! Pandore vit la rage monter dans mes yeux, me prit dans ses bras et me chuchota :

« Retiens-toi, ça risque de plus nous desservir qu'autre chose. Je te jure qu'une fois chez toi, on élabore un plan et on fait tout péter.

Quelqu'un apparut derrière elle et murmura :

— Ze pourrai venir moi auzzi ? »

Nous nous sommes retenues de crier à la soudaine présence de Gustave. Pandore acquiesça. L'instant d'après, il était déjà reparti se camoufler.



